

Voir livres annoncés →

# LE FILS DU RABBIN.

# OUVRAGES SOUS PRESSE.

---



---

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

S. HENRY BERTHOUD.

# LE FILS

DU

# RABBIN.

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1844

# LE FILS
# DU RABBIN.

## I

### AU COIN D'UNE BORNE.

L'insomnie est assurément la plus cruelle de toutes les souffrances. A la fièvre ardente du corps, elle ajoute les angoisses de l'imagination. Jouît-il d'une prospérité sans exemple, et n'eût-il, dans sa pensée, aucune

préoccupation, l'homme le plus énergique, après une nuit passée sans sommeil, devient la proie de l'anxiété et du découragement. Sa foi en lui-même s'évanouit; le présent s'assombrit à ses regards; il doute de l'avenir. S'il en est ainsi, jugez des tortures d'un pauvre jeune artiste, lorsque ses paupières brûlantes n'ont pu se clore un instant; lorsqu'un peu de repos n'a pas rendu à son esprit le calme et la force dont il a tant besoin! Pour se soustraire au malaise cruel contre lequel il se débat, il a recours inutilement à la lecture et au travail : ses yeux parcourent les pages du livre et son cerveau n'en perçoit pas les idées; la plume échappe de ses mains, sans avoir tracé une seule lettre. Il s'agite et s'inquiète dans sa couche; il éteint et rallume sa lumière; il se lève; il parcourt sa chambre à grands pas; il étouffe. Une main de fer semble étreindre son front! Tout

ce que sa situation présente de triste et de précaire vient l'assaillir comme un fantôme, et arrache de son cœur les faibles restes d'espérance qui peuvent y rester.

Telle était la nuit qu'avait passée le compositeur David de Saverne. Pour lui, le temps s'était traîné lent et impitoyable. Le pauvre jeune homme avait écouté avec impatience sa petite pendule compter chaque minute, par le mouvement du balancier, et sonner, à de longs intervalles, avec son timbre irritant, les heures de cette veille qui ressemblait presque à une agonie..... Enfin quelques pâles rayons de lumière apparurent, à travers les joints mal clos de ses volets, et mêlèrent un peu de leur clarté blanche à la flamme rougeâtre et fatigante de la lampe. Il courut à sa fenêtre avec la précipitation d'un prisonnier que l'on délivre, se hâta d'ou-

vrir et respira largement l'air frais du matin.

Six heures venaient de sonner; les premières splendeurs de l'aurore commençaient à empourprer le ciel. Un calme profond régnait dans les quartiers solitaires qu'habitait David. A peine entendait-on parfois le bruit lourd d'une charrette matinale, ou les pas de quelques ouvriers se rendant au travail. De longs moments s'écoulaient sans qu'aucun bruit vînt interrompre ce silence plein de solennité.

David essuya son front que baignait une moiteur glacée, et se sentit renaître. Il éprouvait quelque chose des sensations qui durent inonder l'ame et les sens de Lazare, lorsque la voix toute puissante du Christ appela, hors du sépulcre, le frère de Madeleine. Pour achever sa guérison, il se hâta de quitter les

lieux où il avait tant souffert, et se mit à errer, au hasard, à travers les rues de Paris. Ses pas l'amenèrent vers la nouvelle Athènes qui n'était alors qu'une petite colonie jetée au milieu des déserts du clos Saint-Georges : de là, il passa aux plaines encore plus désertes, que traverse le canal Saint-Martin. Le mouvement et la marche achevèrent en lui la résurrection commencée par le grand air. Il sentit peu à peu ses membres se rafraîchir et se détendre, tandis que son imagination reprenait de l'activité et de la puissance. La force et le courage lui revenaient pour combattre l'adversité. Debout sur un pont, il avait, sans s'en apercevoir, cessé de marcher. Il contemplait machinalement les flots qui passaient sous ses yeux en se dorant, tour à tour, aux premiers rayons du soleil, lorsque tout-à-coup un bruit de roues et les cris d'une voix fortement accentuée le tirèrent de sa rêve-

rie. Il se retourna et se trouva face à face avec un cheval que les efforts de son conducteur contenaient avec peine.

— Et depuis quand, disait avec humeur la voix, depuis quand, malgré les avertissements vingt fois répétés de gare, s'obstine-t-on à rester au milieu d'un pont pour se faire écraser? Si j'avais fait preuve de la moitié de votre étourderie, monsieur, ma voiture vous aurait passé sur le corps!

David se rangea; le cabriolet continua rapidement sa course.

Une ou deux minutes s'étaient à peine écoulées que le promeneur matinal entendit retentir, de nouveau, la voix qui venait de le réprimander tout-à-l'heure. Cette voix s'adressait évidemment à David et l'appelait.

— Venez à mon aide, criait-on ; il s'agit d'un malheureux à secourir.

David hâta le pas et rejoignit presqu'aussitôt l'inconnu qui réclamait ses secours. Ce dernier avait mis pied à terre, et tandis que son domestique maintenait le cheval trop fougueux pour être abandonné à lui-même, il s'efforçait de ranimer un pauvre diable qui gisait, évanoui ou mort, le long d'un mur et au pied d'une borne.

— Ce que nous avons de mieux à faire, dit le maître de la voiture, c'est de placer ce malheureux dans mon cabriolet et de le conduire à l'hôpital Saint-Louis, qui se trouve dans le voisinage. J'ai pensé, monsieur, que vous ne me refuseriez pas votre aide, et je me suis permis de vous appeler. Seul, je ne puis placer cet homme dans mon cabriolet; mon

domestique ne quitterait pas sans danger les rênes de mon cheval.

David et sa nouvelle connaissance se penchèrent vers le malade, le soulevèrent et voulurent le déposer dans la voiture. A l'aspect d'un objet inconnu et du mouvement inusité qui se faisait autour de lui, le cheval s'effaroucha, se cabra, regimba contre la bride, et mit David et son compagnon dans l'impossibilité d'accomplir ce qu'ils voulaient faire. Il leur fallut, après plusieurs tentatives inutiles, replacer à terre le corps toujours immobile et raide.

— Au diable le cheval et le maladroit chargé de le diriger! Mettez pied à terre, Antoine; je prendrai les rênes et vous aiderez monsieur.

Le domestique obéit; David n'eut même pas à tenter de nouveau, avec ce dernier, l'entreprise échouée; le cheval se montra plus ombrageux encore qu'il ne l'avait fait. Malgré les avertissements du fouet et les réprimandes du mors, il fit preuve d'une persévérante indocilité. Celui qui cherchait à le dompter, et qui d'ailleurs déployait peu d'habileté dans l'art de diriger un cheval, commença par se laisser aller à la colère et finit par rire de son échec.

— Allons, avoua-t-il avec franchise, je ne suis pas plus heureux qu'Antoine, il faut en convenir. Qu'il reprenne les guides. Quant à nous, monsieur, nous transporterons, n'est-il pas vrai, sur nos bras, et jusqu'à Saint-Louis, ce malheureux qui ne tarderait pas à mourir, faute de prompts secours? Je lis sur votre visage que vous êtes de ceux à qui une

bonne action ne déplaît pas, dût-elle causer un peu de fatigue.

En achevant ses mots, il prit dans ses bras la tête du cadavre, car on ne pouvait guère donner d'autre nom à ce corps insensible; David se chargea des pieds. Après trois ou quatre minutes de marche, le petit convoi se trouva, au détour d'une rue, en face de l'hôpital Saint-Louis. A la vue de l'inconnu, le concierge se hâta d'ouvrir, et proposa, avec empressement, de transporter le malade.

— Ma foi, je le veux bien, dit-il en remettant son fardeau entre les mains du concierge et d'un infirmier. Je n'ai guère l'habitude de porter de semblables objets!... Il ne me reste plus qu'à remercier, monsieur, ajouta-t-il, et à me féliciter d'avoir rencontré un homme de cœur avec qui je serai charmé de faire

plus ample connaissance. Je suis le docteur Delordeux, monsieur.

— C'est un nom que la science a rendu célèbre depuis longtemps quoique celui qui le porte soit bien jeune encore, répondit David en s'inclinant.

— Si votre nom n'est pas illustre, il le deviendra, j'en suis sûr, interrompit le docteur en tendant la main au jeune homme.

— Hélas! il ne l'est pas encore, et Dieu sait s'il le deviendra jamais, répondit avec un soupir celui à qui s'adressaient ces paroles. Je me nomme David de Saverne.

— J'ai entendu, l'autre jour, chez madame la comtesse de Crémone, chanter par la signora Cynthia, de la charmante musique;

l'auteur de cette musique portait votre nom.

— En effet, monsieur, je suis compositeur.

— Je vous avais bien dit que vous deviendriez célèbre. Votre musique est délicieuse et porte le cachet d'un artiste prédestiné à de grands succès. Je me félicite du hasard qui me vaut l'honneur de votre rencontre; j'espère bien que nos relations n'en resteront point là... Je vais faire mon service dans l'hôpital, dont je suis chirurgien en chef. N'êtes-vous pas désireux de savoir si nous parviendrons à rappeler à la vie celui que vous m'avez aidé à secourir ? Ensuite, si vous le permettez, quand ma présence ne sera plus nécessaire ici, je vous ramènerai chez vous dans ma voiture. J'ai besoin de me réhabiliter à vos yeux et de vous prouver que je ne suis

pas toujours un mauvais conducteur de chevaux.

En achevant ces paroles, le docteur passa son bras sous le bras de David, et monta les marches de l'escalier.

David n'avait jamais visité d'hospice; il resta surpris de l'ordre et de la propreté qui régnaient dans ces lieux, dont le nom seul éveille tant de répugnance, même chez les personnes que l'habitude de la pauvreté familiarise avec les privations.

Une double rangée de lits, que des rideaux entourent de leurs draperies blanches; des sœurs de la charité qui vont, de l'un à l'autre, porter des consolations et des soins; des infirmiers nombreux soumis à la direction des saintes filles, réconcilient, dès le pre-

mier coup-d'œil, avec cette triste pensée : l'hôpital !

Tandis que David portait avec un vif intérèt ses regard sur tant d'objets nouveaux pour lui, le docteur l'emmenait vers un lit sur lequel on venait de déposer le pauvre hère qu'ils avaient trouvé sans connaissance sur le pavé de la rue.

Le docteur avait changé de redingote, et ceint un tablier blanc qui protégeait en outre sa poitrine.

— Messieurs, dit-il aux élèves qui s'empressaient autour de lui, voici un inconnu que j'ai rencontré tantôt sur ma route; il marchait en chancelant comme un homme pris de vin. Tout-à-coup, il est tombé; je suis accouru et je n'ai trouvé chez

le malade aucun des symptômes particuliers à l'ivresse. Voyons : étudions les caractères du sujet qui nous est amené par le hasard ; tâchons de découvrir la cause de cet évanouissement soudain et prolongé.

David se demanda s'il n'eût pas été plus urgent de faire cesser d'abord cet évanouissement ?

— Voyez, continua le docteur à qui, dans sa préoccupation scientifique, une pareille pensée ne vint pas : voyez, la face est pâle, exsanguine et contractée. En touchant les extrémités, on éprouve un froid glacial : posez votre main sur le cœur, vous en sentirez à peine le faible mouvement. Quant au pouls, mon doigt qui l'interroge ne peut parvenir à en percevoir le moindre signe d'exis-

tence. Eh bien ! à quelle maladie appartiennent ces symptômes ?

Il porta ses yeux noirs et puissants sur chacun de ses élèves; personne ne répondit.

— C'est à la faim! dit-il de sa voix sonore qui prit en ce moment une indicible expression d'amertume. C'est à la faim, messieurs!..... Oui, cet homme se meurt de faim!

Il y eut comme un frémissement de terreur parmi tout l'auditoire.

— Qu'on m'apporte une tasse de bouillon coupé avec de l'eau. Puis il continua du ton impassible d'un professeur *ex cathedrâ.*

— Dès qu'une cuillerée de boisson aura

pénétré dans la bouche de cet homme, vous le verrez renaître comme par miracle : bientôt, une alimentation douce et prudente fera disparaître des symptômes que la mort n'aurait point tardé à suivre. Ce sont d'horribles souffrances que les souffrances causées par la faim!

Et il se mit à décrire lentement, une à une, avec une exactitude impitoyable, les douleurs que produit le manque d'aliments. Il ne s'interrompit que pour faire pénétrer lui-même, entre les dents contractées du malade, quelques gouttes de bouillon qu'une sœur s'était empressée d'apporter.

Le malade entr'ouvrit les yeux et poussa un soupir.

On lui versa, de nouveau, un peu de bouillon entre les lèvres; l'existence se réveilla

comme par miracle dans le cadavre. Il souleva la tête, regarda autour de lui et parut surpris de se voir entouré de tant de monde. Le docteur Delordeux lui présenta de nouveau la tasse qui contenait le bouillon; le malade se souleva sur son séant, et tendit, vers le vase, des mains tremblantes d'avidité. A peine eut-il jeté les yeux sur son contenu, qu'il détourna la tête avec une sorte d'horreur et se laissa retomber sur le lit.

— Prenez encore quelques gouttes de ce bouillon, dit le docteur; vous devez la vie au peu que vous en avez dejà bu.

Ces paroles, loin de déterminer le malade à obéir, semblèrent accroître son agitation et son dégoût. Il s'essuya les lèvres avec une vivacité dont on ne l'aurait pas cru capable, dans un si grand état d'affaiblissement. Enfin,

il enfonça ses doigts dans sa gorge, comme pour en expulser la petite quantité de bouillon qu'il avait bu. Ces efforts l'épuisèrent et il retomba évanoui.

— L'excès de la souffrance aurait-il troublé la raison du malade ? Ou bien une pensée de suicide l'aurait-elle réduit à l'état dans lequel il se trouve ? Non. On n'a pas recours aux lentes souffrances de la faim, quand on peut en finir, tout-à-coup, avec l'aide de la rivière. D'ailleurs si cet homme est fou, il faut le sauver malgré lui. Essayons encore une fois d'humecter sa bouche d'un peu de bouillon.

Le malade commençait à reprendre connaissance. Les dernières paroles du médecin lui causèrent une agitation nouvelle. Il balbutia quelques mots dans une langue que

personne ne comprenait, il cacha sa tête sous les draps, afin de se soustraire aux efforts qu'on tentait pour le faire boire; on lui découvrit le visage, on employa la force pour approcher la tasse de ses lèvres; il la repoussa violemment et la brisa.

Tandis qu'on cherchait à s'expliquer cette aversion, David s'avança près du patient, et aperçut, sur sa poitrine, à travers les lambeaux d'une misérable chemise, un morceau d'étoffe long et à quatre coins garnis de franges (1). Il adressa aussitôt, dans une langue étrangère, quelques mots au pauvre diable. Une joie vive éclaira les traits pâles de

(1) L'*arba-kanfoth* est un morceau d'étoffe carré, aux quatre coins duquel sont suspendues des franges. Dieu, selon les Israélites, leur a prescrit de porter cette sorte de scapulaire en souvenir de ses préceptes divins.

celui-ci. Il tendit la main au compositeur : David dit au médecin :

— Docteur, un scrupule religieux empêche le malade de boire du bouillon fait avec de la viande qui n'a point été préparée selon les rites juifs.

— Voilà un singulier scrupule dans un pareil moment ! L'existence de cet homme dépend peut-être de la promptitude des secours qu'on lui administre.

— Je connais la rigueur inflexible avec laquelle certains Israélites observent les préceptes de leur loi. Ils mourraient plutôt que de les transgresser, et vont même au-delà, comme en cette circonstance.

— Quels aliments peut-on lui donner sans blesser ses croyances?

— J'aperçois une chèvre dans le jardin qui s'étend sous ces fenêtres; ordonnez qu'on l'amène et qu'on la fasse traire sous les yeux du malade.

— Qu'on amène donc la chèvre, et qu'on se mette à traire une tasse de son lait.

On obéit. Le malade attendit cette boisson avec une impatience qu'on ne pouvait voir sans compassion. Son regard éteint se ranimait, comme pour presser la main de l'infirmière. Ses lèvres arides remuaient à l'avance. On eût dit que déjà elle touchaient les bords de la tasse. Tout faible qu'il était, il s'agitait sur son lit. Quand on lui eût donné la soucoupe, pleine, il la précipita plutôt

qu'il ne la porta à sa bouche. Une longue aspiration de bonheur s'exhala de sa poitrine, et il s'écria avec un accent allemand des plus énergiques :

— Encore! encore! encore!

On ne saurait se faire une idée de l'émotion qu'éprouvaient les spectateurs. Des larmes brillaient dans tous les yeux. Le docteur Delordeux restait seul impassible.

— Attendez maintenant cinq ou six minutes, avant de donner une seconde fois à boire à cet homme. Son estomac, contracté par une longue privation de nourriture, a besoin de ménagements; la moindre imprudence lui deviendrait aussi funeste que la faim elle-même. A présent, qu'on le laisse en repos et que l'on cesse d'entourer son lit.

— Ma mère, ajouta t-il en se tournant vers une religieuse, vous voudrez bien vous charger de veiller sur cet homme et lui administrer un peu de nourriture, graduellement et avec prudence.

Il ajouta des explications sur les soins que réclamait l'état du juif, et il continua sa clinique.

David cherchait avec étonnement, dans les manières du docteur Delordeux, quelques traces de l'impétuosité saccadée et de la brusquerie qu'il avait remarquées en lui, tout à l'heure, durant les premiers instants de leur rencontre. A l'homme impatient, avait succédé un professeur sévère, grave et presque solennel. Il parlait aux malades avec une autorité pleine de noblesse et de bienveillance, les écoutait patiemment, sans leur laisser dire

rien d'oiseux, et ne s'en éloignait jamais qu'après leur avoir laissé les deux plus douces panacées de la science médicale : la consolation et l'espoir.

La vivacité et la justesse de son coup d'œil tenaient du prodige; il appréciait, avec un tact merveilleux, la nature du mal et les moyens efficaces de le combattre.

Les élèves recueillaient, religieusement, les enseignements qu'il semait le long de sa clinique. Souvent, David les voyait échanger entre eux un regard expressif qui attestait leur admiration pour cette nature exceptionnelle et ce jugement infaillible. La sympathie de David devint plus grande encore lorsqu'il eût vu le docteur opérer dans l'amphithéâtre. Là, M. Delordeux n'était plus un simple mortel. Il s'élevait au-dessus de

l'humanité par un sang-froid, une audace et un génie surnaturels. Il opérait sans hésiter, sans laisser au patient l'attente, plus terrible peut-être que la douleur elle-même. Un incident imprévu ne le surprenait ni le déconcertait en aucune façon. Il faisait face au danger, remédiait à tout par une rapide conception, et triomphait des difficultés, non pas en s'en jouant, mais en les dominant.

Quand il en eut terminé avec la chirurgie, il reprit ses habitudes brusques, ses gestes saccadés et sa physionomie naturellement triste. Il jeta son tablier, changea de redingote, adressa quelques paroles familières ou bouffonnes aux élèves et aux jeunes médecins qui l'entouraient; puis prenant le bras de David.

— Venez voir notre malade, dit il.

Le malade allait mieux.

— Allons, dit le docteur, dans quelques jours, après quelques bonnes nuits passées dans un bon lit, et cinq ou six repas copieux, il n'y paraîtra plus.

Il fit quelques pas, et il ajouta, en formulant tout haut une idée qu'il croyait sans doute penser en lui-même et tout bas :

La famine et la misère ne pourront retomber sur leur proie que dans quelques jours. Et cependant, ajouta-t-il, je n'y comprends rien. Si grande que soit la misère, on ne peut pas mourir de faim à Paris. Pour que cet homme en soit arrivé à cette extrémité, il faut qu'il y ait, dans une pareille vie, un mystère que je ne comprends pas.

— Le mystère est bien simple, répliqua David qui revenait près du docteur après avoir dit quelques paroles au malade, et glissé dans sa main trois ou quatre pièces de monnaie. Cet homme professe la religion israélite. Il préfère souffrir, et même mourir plutôt que d'enfreindre la loi de Moïse : De tels exemples sont fréquents. Il a fallu établir, à Paris, un hospice particulier pour les juifs; car la plupart d'entre eux, à l'exemple de notre malade de ce matin, regardent comme un crime de toucher à des viandes ou à des boissons défendues. Vous ne sauriez vous figurer à quel point les précautions sont poussées, pour que les Israélites n'aient pas à redouter des profanations de ce genre (1).

(1) A Paris, il y a plusieurs boucheries à l'usage des Juifs. Elles sont établies pour que la confiance des acheteurs ne puisse être trompée, car tout le monde sait combien la loi

Le docteur Delordeux, plongé dans je ne

---

sur les animaux devant servir de nourriture est rigoureuse. Voici comment la surveillance sur les *boucheries* se fait.

D'abord on a ce qu'on nomme les *schochtim* (sacrificateurs); ils sont deux; et vont, à tour de rôle, aux abattoirs, afin d'égorger les animaux qui leur sont présentés. Pour cette opération ils emploient un grand couteau, un *chalef*, auquel il ne doit pas y avoir la moindre brèche. On attache l'animal sur le dos, et le schochet (sacrificateur) le saigne. Il le visite après l'avoir égorgé, afin de savoir s'il est sain ou non; puis, lorsqu'il le trouve propre à être vendu à ses coréligionnaires, il prend un cachet, qu'il porte toujours sur lui, et il l'applique sur différentes parties de l'animal, il y grave encore avec son couteau son nom en lettres hébraïques, ainsi que la date. On ne peut plus se servir de la viande sacrifiée, lorsque trois fois vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le moment où l'animal a été saigné ; les maîtres bouchers eux-mêmes ou leurs garçons vont chercher leurs viandes qui, une fois amenées dans les étaux, restent encore sous la surveillance de gardiens, schomrim. Leur emploi est de rester à la boucherie jusqu'à la fermeture, et cela tous les jours, pour reconnaître si les morceaux servis par les garçons sont *cocher*, ou propres à l'usage des juifs. En outre, comme dans beaucoup de maisons on se fait apporter la viande chez soi, les gardiens ont aussi leur cachet qu'ils appliquent sur toute la viande qui sort de la boucherie, et qui est destinée aux Israélites. Ces employés

sais quelle préoccupation chirurgicale, sembla sortir d'une rêverie profonde.

— Vous êtes un bon et noble cœur, dit-il tout-à-coup à David : je me sens disposé à vous aimer et à vous estimer, quoique je ne sois guère payé pour aimer et pour estimer les hommes. Tant pis pour vous si je me trompe à votre égard, car vous seriez plus coupable qu'un autre en faisant un médiocre usage de la noble organisation que Dieu vous a donnée, et des hautes facultés que je lis sur votre front.

Ils montèrent en voiture; le docteur ramena David chez lui, et ne prononça pas une pa-

---

sont sous la surveillance du grand rabbin. A un temps fixé par lui, ils changent mutuellement de boucherie. Les mêmes dispositions ont lieu au marché Saint-Martin chez plusieurs marchands de volailles, qui ont également leurs sacrificateurs

role, durant le trajet. Arrivé devant la maison qu'habitait David, il tendit la main au jeune homme :

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas? dit-il, venez me voir. Et il fouetta son cheval qui partit au grand trot, après une lutte de quelques instants.

## II.

### LE COHEN.

L'opiniâtreté du juif à refuser tous les aliments qu'interdisaient les rites de la loi hébraïque prolongea longtemps sa convalescence.

Durant cette convalescence, le malade qui

avait d'abord excité vivement l'intérêt du docteur Delordeux et des divers employés de la maison, finit par rentrer, peu à peu, dans la catégorie générale de ses autres compagnons de misère. Les hôpitaux rassemblent tant d'infortunes, que l'on y prête peu d'attention aux souffrances de l'ame. Les douleurs physiques y sont exclusivement comptées pour quelque chose; on ne s'applique à soulager et à guérir qu'elles seules. Le drame d'un homme défaillant de faim, trouvé par le chirurgien même de l'hôpital, avait produit dans le service de M. Delordeux, la même sensation qu'aurait causée la luxation bizarre d'un membre, ou une maladie peu commune. C'était un cas rare!

Le fait observé, étudié et en voie de guérison, tout fut fini.

Le matin, au moment de la visite, le docteur, en passant devant le lit du juif, lui adressait une phrase banale, ordonnait qu'on lui continuât la nourriture substantielle destinée à le ranimer, et passait. Des maladies dangereuses ou de nature à fixer l'attention de la science l'appelaient plus loin, et réclamaient tout le temps qu'il pouvait consacrer au service de la salle.

. . .

Malgré d'atroces douleurs d'estomac, l'Israélite trouvait moyen de se rendre utile aux internes, aux religieuses et aux infirmiers. Son adresse remarquable le rendait fort entendu à faire un pansement difficile, et les blessés préféraient, en pareil cas, ses soins à ceux de tout autre employé de la maison. L'Israélite ne s'en donnait point pour cela plus d'importance. Toujours doux et modeste, il semblait s'appliquer à s'effacer, accourait

dès qu'on réclamait ses services, et rentrait dans l'ombre, sitôt qu'on n'avait plus besoin de lui. Malgré la répugnance que devait inspirer à de fervents catholiques la vue d'un Israélite, le Cohen, c'est le nom qu'avait dit porter cet homme, s'était concilié jusqu'à la faveur des sœurs de St-Vincent. Peut-être les saintes filles, en outre de l'intérêt qu'il leur inspirait par ses manières pleines de réserve et par son empressement à se rendre utile, formaient-elles tout bas le projet de le convertir. Quoi qu'il en soit, le Cohen devint, dans la salle, une sorte de factotum qui s'acquittait religieusement et avec habileté des devoirs qu'on lui confiait, quelque délicate qu'en fût la nature.

Une épidémie qui se déclara tout-à-coup à St-Louis, dans une des parties de la maison, sept ou huit jours après l'arrivée du Cohen,

acheva de mettre en évidence le courage et le zèle de cet homme. Soixante malades et trois infirmiers avaient succombé en quarante-huit heures. Dans l'effroi général, personne ne se présentait pour remplacer les infirmiers. Le Cohen proposa timidement de seconder les religieuses qui, seules, se montraient, comme d'habitude, calmes et résignées. On accepta. Cet homme, qui semblait à peine garder un souffle de vie, cet avorton, haut de quatre pieds et demi et d'une chétive apparence, témoigna plus d'ardeur et de force qu'aucun autre. Malgré ses propres souffrances, car son estomac pouvait à peine supporter les aliments les plus légers, il se multipliait nuit et jour au milieu des agonisants.

Quand le fléau eut cessé de sévir, le Cohen reprit silencieusement sa place dans la salle qu'il avait quittée, et chercha, par l'isolement,

à se soustraire aux témoignages d'affection et d'estime que lui donnaient les religieuses et les internes, témoins de son courage et de son dévouement.

Il ne tarda pas, en outre, à témoigner l'intention de quitter l'hospice ; on connaissait trop sa misère pour accéder à ce désir ; ceux qui prenaient intérêt à lui, c'est-à-dire chacune des personnes de la maison, cherchèrent par tous les moyens possibles à retarder un moment qui devait exposer le pauvre hère à la faim. Le Cohen insista : on lui représenta que sa faiblesse le rendait incapable de se livrer au travail. Quand on prononça ce mot de travail, un léger sourire passa sur ses lèvres, et il secoua tristement la tête.

— D'ailleurs nous avons besoin de vous,

ajouta une religieuse. Vouloir nous quitter maintenant, c'est vouloir cesser de nous être utile.

Le Cohen, dès-lors, ne parla plus de s'en aller, et reprit ses habitudes de dévouement.

A quelque temps de là, un de ces drames qui, par leur nature exceptionnelle, viennent à de rares intervalles émouvoir les hôpitaux, apparut dans le service que dirigeait le docteur Delordeux. On amena une jeune fille d'une rare beauté, et qu'un acte de dévouement avait livrée aux plus atroces douleurs. Bonne depuis plusieurs années, chez un négociant, elle avait été éveillée, la nuit, par les cris de désespoir que jetaient ses maîtres. L'appartement était en feu. Un incendie s'y était déclaré tout-à-coup avec tant de violence, qu'on n'avait pas eu le

temps d'arracher aux flammes un petit enfant de deux ans, couché à l'extrémité de l'appartement. Cinq ou six fois le père s'était élancé dans cette chambre, sans pouvoir y pénétrer. A la dernière tentative, il tomba évanoui. La jeune fille, à cette vue, s'arma du signe de la croix, marcha hardiment à travers le feu, et revint, l'enfant dans ses bras. En ce moment, une pièce de bois embrâsée se détacha et frappa l'héroïque créature sur le front. On l'apporta à l'hôpital Saint-Louis. Le docteur Delordeux reconnut que la pauvre fille, dont la beauté était naguère fort remarquable, resterait hideusement défigurée. Une partie du nez avait été détruite par la blessure.

Le Cohen, comme les autres, s'était approché du lit de l'infortunée, et avait partagé l'émotion générale. Pendant le reste de la visite, il resta plongé dans une préoccupation

profonde. Enfin, quand le docteur rentra dans sa chambre pour quitter son tablier et reprendre ses habits de ville, le Cohen vint frapper timidement à la porte.

— Entrez, cria brusquement M. Delordeux, dont la sensibilité se trouvait excitée par la triste position de la jeune fille. Or, la sensibilité de M. Delordeux prenait toujours les apparences de la mauvaise humeur.

— Eh bien! que me voulez-vous? Est-ce votre *exeat* que vous demandez? Vous pouvez vous en aller quand il vous plaira. Votre entêtement à refuser des aliments nutritifs empêchera votre guérison d'être jamais complète.

Sans se déconcerter de cet accueil, le Cohen répondit:

— Je ne viens point parler de moi à monsieur le docteur.

— Et de qui donc? interrompit M. Delordeux. Je sais que vous tranchez ici du factotum; mais gardez-vous de vous mêler de mes affaires.

— Je viens pourtant dans le dessein de soumettre une observation à monsieur le docteur, répliqua le Cohen avec sa douceur habituelle.

— Une observation à moi? Par Dieu, je suis curieux de la connaître, s'écria le chirurgien en prenant sa canne et en mettant son chapeau pour sortir.

— Monsieur le docteur, reprit l'imperturbable Cohen, j'ai vu dans l'Inde...

— Dans l'Inde! vous avez été dans l'Inde?

— Et dans beaucoup d'autres contrées, monsieur le docteur. J'ai visité les deux Amériques, l'Asie presqu'entière, et bon nombre des contrées de l'Afrique. Quant à l'Europe, il n'est pour ainsi dire point une de ses villes que je n'aie saluée.

— Ah! fit le docteur. Et il y avait autant de doute que de surprise dans cette exclamation.

Et qu'avez-vous vu dans l'Inde?

— J'ai vu reconstruire des nez à ceux que la loi du pays avait mutilés.

Le docteur regarda fixement le Cohen,

plaça sa canne sur la table et ôta son chapeau.

— Et comment s'y prenaient ces habiles chirurgiens? demanda-t-il d'un ton quelque peu goguenard.

— Ils détachaient du front les portions de peau nécessaires pour cette opération, la taillaient convenablement et la maintenaient par des bandes agglutinatives.

— Mais cette peau se serait gangrenée en quelques heures.

— On laissait au lambeau de peau, pour qu'il pût s'alimenter, un petit pédicule; quant à la plaie béante formée par la peau enlevée, ses lèvres se rapprochaient peu à

peu, et finissaient par ne laisser qu'une légère cicatrice à peine visible.

Cette fois le docteur tomba dans une méditation profonde. Tout-à-coup il reprit sa canne et son chapeau, puis il s'en alla sans proférer un seul mot.

Le Cohen retourna à son lit.

Le lendemain matin, le docteur examina longuement la plaie de la jeune fille.

— Vous avez fait preuve de courage, dit-il; eh bien! mon enfant, j'adresse un nouvel appel à votre force d'ame et à votre résolution. Je vais entreprendre une opération qui vous empêchera d'être défigurée. Je réponds du succès.

— Faites, monsieur le docteur, je ne manquerai pas de courage.

Le docteur expliqua à ses élèves l'entreprise audacieuse qu'il allait tenter; un murmure d'admiration répondit à cette communication; car c'était une voie audacieuse et nouvelle qui s'ouvrait à la chirurgie.

— A l'œuvre donc, et que Dieu me soit en aide! dit-il en prenant sa trousse chirurgicale.

Je me garderai bien de traîner le lecteur à l'amphithéâtre, et de le rendre témoin des détails de l'opération; contentons-nous de dire que cette tentative, presque sans analogue jusqu'alors dans l'histoire de la chirurgie, réussit au-delà de toute espérance (1).

(1) M. Jobert de Lamballe, dans son service de l'hôpital

Un matin, le docteur, qui n'avait point adressé la parole au Cohen, depuis le jour où ce dernier était venu lui parler de l'opération indienne, le fit appeler dans son cabinet.

— Cohen, lui dit-il, vous n'êtes pas un homme ordinaire; les proportions larges de votre front, la vivacité de votre regard, et, mieux encore, votre conduite intelligente et courageuse, depuis que vous êtes entré dans cet hôpital, n'annoncent rien de vulgaire. Vous parlez plusieurs langues, vous n'êtes étranger à aucune des connaissances humaines. Enfin, je vous dois beaucoup : l'opération que vous m'avez enseignée, et du succès de laquelle j'ai maintenant l'assurance, m'ouvrira, sans doute, les portes

---

Saint-Louis, a reconstruit ainsi, par l'autoplastie, le sourcil, la paupière et une partie de la joue d'une femme.

de l'Institut. Je ne sais quelles infortunes vous ont réduit à l'état misérable dans lequel vous vous trouvez ; ce ne saurait être assurément l'inconduite. Voyons, vous sentez-vous l'énergie nécessaire pour suivre une carrière laborieuse, et pour conquérir par le travail, un nom et une fortune honorables? Devenez mon élève; ma maison sera la vôtre. Ne remuez pas la tête en signe de refus: l'asile que vous y trouverez, le pain que vous y mangerez, vous les gagnerez honorablement. J'ai besoin d'un traducteur intelligent, et d'un secrétaire qui m'inspire une confiance absolue: c'est le double emploi que je vous destine.

— Je remercie monsieur le docteur; ses offres bienveillantes me touchent, mais je ne saurais les accepter.

— Vous préférez donc mourir de faim et tomber encore d'inanition dans la rue comme le jour où je vous ai rencontré? interrompit M. Delordeux avec sa brusquerie habituelle. Honte sur vous, qui mettez la paresse et la misère au-dessus du travail et d'une position honorables!

Le Cohen ne se déconcerta point.

— Oui, dit-il, je comprends qu'à vos yeux, ma conduite paraisse insensée! Et cependant, quand je vous en aurai fait connaître les motifs, sans doute vous n'insisterez pas pour que je quitte la voie dans laquelle je marche.

— Et de par Dieu, quels sont donc ces motifs?

— Si vous étiez plus familier avec les

mœurs juives, mon nom vous les expliquerait. Je descends de la famille d'Aaron et des grands-prêtres hébreux. La loi de mes pères m'interdit tout travail profane et salarié.

— Même pour gagner le pain sans lequel il vous faut mourir de faim?

— Même pour gagner ce pain.

— Et de quoi vivez-vous? Comment avez-vous pu mener à fin les voyages que vous dites avoir entrepris ?

— J'ai vécu du seul travail qui me soit permis : de l'enseignement du Talmud aux enfants israélites. Quand je ne trouvais pas d'élèves, j'allais m'asseoir au foyer de quelqu'un de mes pauvres coreligionnaires répandus sur la surface du monde entier. S'il y

avait un morceau de pain au logis, on le partageait avec moi, et nous bénissions ensemble le Très-Haut.

— Et voilà l'existence que vous voulez mener ici-bas ? la misère, l'isolement, l'abandon? Toujours errant, toujours sans but!

— Sans but? j'ai un but, reprit avec fierté le Cohen.

Et il leva vers le ciel ses grands yeux pleins de ferveur.

— Ainsi, je ne puis rien pour vous !

— Ne vous dois-je pas la vie?

— Mon devoir est de donner des soins aux malades de mon hôpital. Vous m'avez rendu

un service important; vous m'avez ouvert une voie nouvelle dans mon art; il faut que je m'acquitte envers vous. Votre loi et votre origine vous permettent, seulement, dites-vous, de donner des leçons de Talmud? Enseignez-moi le Talmud, je deviens votre élève; je me réserve seulement de payer mon professeur comme il me plaira.

— Je ne reçois que dix centimes par leçon.

— Au diable! donc! s'écria le docteur en se levant avec mauvaise humeur. Puisque je ne puis rien pour vous, séparons-nous! Adieu!

— Vous pouvez beaucoup pour moi, docteur, répondit le Cohen. Si vous m'accordez la faveur que je vais vous demander, Dieu et mon cœur vous tiendront quitte de tout ce

que j'ai pu faire pour vous, me dussiez-vous même autant que vous prétendez me devoir.

— Voilà donc, une bonne fois, parler en homme sensé. J'adhère d'avance à ce que vous allez me demander ; ma parole vous est engagée.

— Eh bien ! devenez le protecteur du jeune homme qui vous a aidé à me transporter dans cet hôpital. C'est un artiste de cœur et de talent qui se débat contre la misère, et qui ne manquerait pas de se conquérir un nom glorieux, s'il pouvait en trouver une occasion propice. Je le connais depuis bien des années, quoiqu'il ne me connaisse point, ou plutôt quoiqu'il m'ait oublié. Il n'a jamais deviné la sollicitude qu'éprouve pour lui son pauvre coreligionnaire. Vos relations dans le monde sont puis-

santes. Un chirurgien qui porte votre nom et qui s'est conquis une si haute position dans la science ne saurait connaître d'obstacles. Obtenez que David fasse représenter, au Théâtre-Italien, un opéra, la *Donna Bianca*, qu'il a terminé depuis deux ans. Le directeur connaît la valeur de cette œuvre et l'apprécie : il en a même chez lui la partition complète; mais il ne peut se décider à livrer au public l'œuvre d'un maëstro inconnu, quand des compositeurs célèbres se disputent l'honneur de faire représenter leurs opéras sur son théâtre.

— J'ai entendu exécuter plusieurs fois de la musique composée par David ; je l'ai trouvée charmante; je m'estimerais heureux de contribuer au succès d'un jeune artiste d'avenir... mais je n'ai aucun rapport avec le directeur du Théâtre-Italien.

— Ces rapports directs ne sont point nécessaires. Parlez de votre protégé à quelques-unes de vos illustres clientes : d'un mot elles feront disparaître tous les obstacles contre lesquels lutte en vain le pauvre David. Il est temps, voyez-vous, de venir à son aide. Le découragement s'empare de lui : la misère n'est pas loin de l'atteindre; l'autre jour il a vidé sa bourse dans ma main, et cette bourse ne contenait que six francs. Il n'a plus le courage de se livrer à un travail purement mercenaire. Si vous saviez combien est triste et pénible le métier de donner des leçons ! Lutter sans cesse contre des intelligences étroites; répéter sans cesse l'alphabet d'une science; ramper quand on se sent des ailes pour prendre son vol dans les cieux ! Par de telles épreuves, l'ame s'use; l'imagination s'émousse; la voix divine de l'art s'étouffe et se perd au milieu de bruits vulgaires et gros-

siers. Il est temps, je vous le répète, il est temps de délivrer de ses entraves le génie du noble jeune homme! Dépeignez les difficultés de sa position à vos clientes les plus haut placées. Vous savez avec quelle déférence une malade écoute l'homme qui lui apporte le soulagement, la convalescence et la guérison. Que saurait refuser une femme au bienfaiteur, à l'ami qui rend le sommeil à ses yeux fatigués, la fraîcheur à son sang allumé par la fièvre, le calme à ses nerfs tordus par la névralgie? Quand on souffre, on se sent merveilleusement disposé à partager les souffrances des autres et à leur venir en aide. Il y a de la sympathie et presque de la fraternité entre ceux sur lesquels la douleur étend sa main fatale. Et puis, la maladie, soit par l'isolement et le repos qu'elle nécessite, soit par la diète qui relâche les liens matériels de l'intelligence, rend l'ame meilleure. Les

Orientaux disent que la maladie est un ange qui porte sur ses ailes l'ame du malade, aux pieds d'Allah. Je suis de leur avis : je tiens pour certain que vous le partagez également. Servez-vous de ces heureuses dispositions de vos clientes ! avant huit jours l'opéra de David sera mis en répétition. Enfin, excusez-moi, et pardonnez à mon audace... j'ai vu souvent votre voiture s'arrêter à la porte de la signora Cynthia ; j'ai surpris, un soir, les regards que cette belle artiste jetait, de la scène, dans votre loge...

Une légère rougeur anima les joues brunes du docteur ; il prit une des plumes qui se trouvaient sur son bureau, et se mit à en examiner attentivement le bec, comme si un bec de plume était un grave sujet de méditation.

— Donna Cynthia peut tout, continua le

Cohen, qui feignit de ne pas remarquer le trouble du chirurgien; donna Cynthia tient dans sa main les destinées du théâtre. Le souffle de ses charmantes lèvres roses peut y amener à son gré la disette ou la fortune. Le public, indifférent pour le reste des artistes, ne tient compte que des chants divins de cette adorable prima donna. . . La prima donna donnerait sa gloire et l'amour du public pour être certaine de l'émotion qui fait trembler en ce moment votre main.

— Elle! Cette créature bizarre, capricieuse, frivole, insaisissable, pour qui l'amour n'est qu'un jeu et la passion qu'une fantaisie.

— L'amour, un amour passionné, sévère et dévoué s'est emparé, cette fois, de son cœur; l'amour d'une femme puise tou-

jours son caractère dans la nature de l'homme qu'elle aime. Nos rabbins le disent : la tendresse de la femme est un miroir; soyez beau et grand pour y voir une figure grande et belle.

Le docteur ne pouvait se lasser d'écouter le Cohen et d'admirer la facile élégance de sa manière de s'exprimer. Il oubliait l'apparence chétive de cet homme affublé de la livrée de l'hôpital, et se laissait aller avec un plaisir ineffable, au plaisir de sa conversation brillante.

Tout ce qu'il entendait était un problême pour lui. Comment un mendiant, un juif vagabond, pouvait-il avoir du monde ces idées justes et saines ? Dans quelles relations avait-il puisé ce langage pur, correct, plein de

distinction, auquel un léger accent étranger semblait donner un charme de plus?

— Si vous hésitez encore, continua le Cohen, je vais vous raconter l'histoire de David et de sa famille; l'intérêt que mon récit ne saurait manquer de vous inspirer achèvera de gagner ma cause.

— Votre cause est déjà gagnée, monsieur, répondit le docteur, dont les manières avec le Cohen avaient pris un caractère moins sans façon. Ne m'eussiez-vous pas rendu un service éminent, l'entretien que je viens d'avoir avec vous eût suffi pour obtenir de moi tout ce que peuvent ma volonté et mon crédit. Si j'échoue dans mon projet pour David, c'est que la réussite sera impossible.

— Impossible! votre bouche ne doit jamais

prononcer un mot pareil, docteur ; il n'est pas fait pour vous. Avec la puissance de votre nom et l'autorité de votre réputation, toute entreprise dans laquelle vous marcherez avec énergie ne saurait vous manquer.

Le docteur ne fut pas insensible à cette flatterie.

— Vous connaissez, dites-vous, l'histoire de David et de sa famille. Veuillez, interrompit-il, m'en confier le secret. Cette initiation à sa vie ne me sera pas inutile, car je suis sûr qu'elle ne contient rien que de noble et de digne d'intérêt. Peut-être même y rencontrerai-je ce charme romanesque qui trouve tant d'accueil près des femmes.

— Vous allez en être juge, répondit le Cohen.

Le docteur poussa un fauteuil devant l'Israélite, qui jusque-là était resté debout, le bonnet à la main, devant le monarque chirurgical. Le Cohen s'assit dans le fauteuil : il passa ses mains blanches et maigres sur son front ridé prématurément, et qu'ombrageaient de longs cheveux en désordre et légèrement crépus.

Sa physionomie, à laquelle une barbe épaisse et des traits naturellement durs donnaient, lorsqu'ils ne parlait pas, une expression presque désagréable, s'anima dès les premiers mots qu'il prononça; bref, le narrateur sut s'attacher, tout le temps qu'il parla, l'attention de l'auditeur le plus distrait qu'il pût assurément se rencontrer; celle du docteur Maurice Delordeux.

## III.

### UNE MÈRE JUIVE.

Pendant une grande partie de la journée, et tout en faisant ses visites, le docteur Delordeux se sentit en proie à un malaise moral dont il ne pouvait parvenir à triompher. Les paroles du Cohen et l'image de la Cynthia

préoccupaient sa pensée, malgré ses efforts pour se débarrasser de leur obsession. Près du lit de ses malades, où, d'ordinaire, la science et l'amour de l'art lui faisaient tout oublier, il se sentait distrait et mécontent; enfin, trois ou quatre fois, il se surprit à tourner les rênes de son cheval pour diriger son cabriolet vers le quartier qu'habitait la prima donna.

— Je n'irai point voir cette femme, s'écria-t-il : non, je n'irai point. Qu'est-il besoin de troubler davantage ma raison et mon cœur? Je n'ai et je ne veux avoir qu'un seul amour : la science. Je ne serai pas assez insensé pour échanger mon repos, ma renommée et mon avenir contre le sourire d'une femme.

Le docteur, je vous l'ai dit, était un homme résolu et opiniâtre. Deux fois ses courses médicales l'obligèrent à passer devant la mai-

son de Cynthia, et deux fois il fouetta son cheval de manière à redoubler la vitesse de son allure et à s'éloigner avec rapidité.

M. Delordeux rentra à son hôtel vers six heures, triste, fatigué, mécontent de lui-même, et partant fort disposé à le devenir des autres. Il tarabusta son domestique, qui n'avait, depuis le matin, subi que trop de rebuffades, et se plaignit de la négligence de sa gouvernante. La pauvre quinquagénaire prenait toujours au sérieux l'humeur pétulante de son maître, et s'affligeait des paroles bourrues qu'elle en recevait, comme s'il eût réellement pensé à ce qu'il disait machinalement et pour satisfaire à son besoin de gronder. Elle se mit donc à pleurer; les larmes de la vieille fille achevèrent d'exaspérer celui qui les faisait verser injustement. Il se réfugia dans son cabinet, dont il ferma la porte avec

violence, s'assit devant son bureau et se mit à lire et à ouvrir les nombreuses lettres qui lui étaient arrivées depuis le matin. Une de ces lettres était ainsi conçue :

« Donna Cynthia, fort souffrante depuis hier « soir, prie monsieur le docteur Delordeux « de passer chez elle, dès qu'il rentrera. »

— Fort souffrante! fort souffrante! murmura-t-il. Oui, un peu d'excitation nerveuse, suite d'une discussion avec son directeur, ou d'une querelle avec sa femme de chambre. Certes je n'irai point perdre mon temps à de pareilles frivolités.

Il prit un livre et voulut lire, mais ses yeux parcouraient les lignes, et ses doigts tournaient les feuillets, sans qu'une seule des idées de l'écrivain arrivât à l'attention du

lecteur. A la fin, il jeta loin de lui le livre, se leva, parcourut à grands pas son cabinet, et finit par tirer violemment la sonnette.

La gouvernante accourut, les yeux rouges et la mine effarée.

— Personne ne m'a-t-il demandé?

— Personne, à l'exception du domestique de donna Cynthia. Il est venu prier Monsieur le docteur de passer chez sa maîtresse, sitôt son retour.

— Et vous ne me prévenez point ? Voilà vraiment une exactitude édifiante !

— Comme j'avais remis à Monsieur une lettre de la signora Cynthia...

— Une lettre! et qui vous a dit que cette lettre fût de la signora?

— Le domestique qui l'a apportée...

— Vous passez votre temps à deviser avec les domestiques... Quand il s'agit de mes affaires, vous ne savez plus faire usage de votre langue, n'est-ce pas?

La pauvre fille, désespérée de tant d'humeur et d'injustice, se laissa tomber sur une chaise et ne put contenir ses sanglots.

— Voici la seconde crise de larmes depuis dix minutes, s'écria le docteur; ne dirait-on pas que je suis d'une injustice révoltante? C'est votre faute! Pourquoi diable aussi prenez-vous au sérieux ma brusquerie? Vous savez bien l'état que je fais de vos bons ser-

vices; vous savez bien que je vous estime et que je vous aime; je ne saurais me passer de vos soins. Si je gronde, c'est que j'ai besoin de gronder. Vaut-il mieux que j'étouffe? Allons, essuyez vos yeux et donnez ordre à mon cocher d'atteler à l'instant mon coupé.

Un quart d'heure après, M. Delordeux arrivait chez la signora Cynthia.

Nonchalamment étendue sur un divan, Cynthia, quand on annonça le docteur, laissa tomber un volume qu'elle lisait, et sentit une vive rougeur couvrir ses joues et se répandre jusque sur sa poitrine. Elle tendit au célèbre médecin une main blanche et dont les doigts effilés eussent défié, par la pureté de leur forme, les lignes de la plus belle main qu'ait léguée à notre âge la statuaire antique.

— Ainsi, vous êtes malade ? demanda le docteur, qui sentit le besoin de se réfugier derrière un masque bourru, pour déguiser son émotion.

— Oui, malade, docteur, répéta la cantatrice en laissant retomber sa tête sur des coussins d'un satin moins noir que ses admirables cheveux.

M. Delordeux plaça ses doigts sur le pouls de la Cynthia.

— Les pulsations annoncent un peu d'agitation. Montez en calèche, faites une promenade de deux heures, et vous chanterez, ce soir, mieux que vous n'avez jamais chanté.

— Mais je ne veux point chanter ce soir ! s'écria-t-elle. Dans le nouvel opéra qu'on

monte au théâtre; les deux airs qui produiront le plus d'effet ne font point partie de mon rôle, et on refuse de me les donner. Voulez-vous que je gagne, ce soir, une recette de dix mille francs à un directeur qui se conduit envers moi avec tant d'indignité ?

Le docteur sourit.

— Non ! je ne chanterai pas, ce soir, dans l'opera du Maëstro qui ne réserve point pour moi ses inspirations les plus fraîches et les plus charmantes. Non, je ne veux point chanter ! Non, je veux être malade, et je ne le suis que trop, hélas !

— Vous avez raison. Il vaut mieux, en ce cas, respirer l'atmosphère perfide de ce boudoir imprégné de parfums; il vaut mieux encore exciter votre sensibilité nerveuse à lire

de ces livres pleins d'extravagances, de ces romans qui ne sont bons qu'à troubler la raison et à pervertir le cœur! Encore quelques heures de ce régime, et vous serez aussi malade que vous le désirez.

Il repoussa dédaigneusement du pied le volume qui s'était échappé des mains de Cynthia lorsqu'on avait annoncé le docteur.

— Ce livre présente le plus touchant et le plus vif intérêt.

— Oui, pour ceux qui vivent comme vous loin de la réalité. Il se passe dans mon hôpital plus de drames, — n'est-ce pas comme cela que l'on dit, maintenant? — que dans toutes ces rêvasseries d'imaginations folles et mesquines.

— Des histoires d'hôpital! fit-elle avec une charmante moue de dédain.

— Oh! mon Dieu oui, des histoires d'hôpital. Si je voulais vous conter celle que m'a dite, ce matin, une espèce de nain israélite, haut de quatre pieds et demi, et que j'ai ramassé, mourant de faim, dans la rue; un gueux, qui n'a pour se vêtir qu'une redingote en haillons, taillée, il y a vingt ans, pour un homme de six pieds et d'un embonpoint en rapport avec sa taille gigantesque; oui, si je voulais vous répéter cette histoire, vous verseriez assez de larmes pour que la rougeur de vos yeux persistât plus de deux heures avant de disparaître.

— Oh! vous allez me conter cela, cher docteur.

— Jouer près de vous le rôle de Scheraa-

zade? essayer de vous endormir par un conte, belle sultane, irritée contre les injustices... de vos esclaves! Serviteur; il y a des souffrances réelles qui m'attendent et qui réclament mon temps et mes soins.

Cynthia saisit dans ses deux mains les mains du docteur.

— Vous m'accorderez ce que je vous demande, dit-elle; vous me l'accorderez, docteur! Vite l'histoire de mon coreligionnaire, car moi aussi je suis juive, et à ce titre votre héros m'intéresse déjà!

— Au fait, reprit le docteur, vous pouvez y jouer un rôle et servir au dénouement. Je consens donc à vous dire mon histoire; mais à une condition...

— Je l'accepte d'avance, répondit-elle en

baissant les yeux sous le regard passionné que lui jeta M. Delordeux.

Elle s'accouda sur les oreillers du divan, et dans une attitude charmante.

Le docteur, dont la voix eût semblé quelque peu altérée à une auditrice elle-même moins émue, se jeta dans un fauteuil et commença.

— Il y avait en Alsace, dans une petite ville peuplée de juifs, un jeune homme qui s'était préparé, par des études sévères, à succéder à son père dans les fonctions de rabbin. En effet, quand son père mourut, il le remplaça, et devint, dans son pays natal, le chef de la communauté religieuse.

David, tout entier au devoir de ses fonctions, vivait solitairement dans la maison maternelle et sous la direction temporelle de sa

mère. Jamais l'ombre d'un nuage n'avait obscurci la sérénité de leurs relations, David se montrait plein de vénération pour sa mère. La vieille Sarah entourait son fils d'une sollicitude de tous les instants, et lui prodiguait les témoignages d'une tendresse grave et presque toujours solennelle.

Quatre années s'écoulèrent ainsi.

Il fallut, à cette époque, que le rabbin David partît pour Strasbourg et allât passer deux ou trois mois dans cette ville, où il avait à surveiller et à protéger d'importants intérêts de famille. Il s'agissait d'un legs fait à sa mère par un de ses frères. Enfin, David termina ses affaires, recueillit la somme laissée à sa mère et revint. Sarah ne tarda point à remarquer, chez son fils, des symptômes de rêverie et de tristesse. Souvent il paraissait prêt

à faire, à la vieille femme, confidence du secret qui le préoccupait, et puis il s'arrêtait tout-à-coup, retenu par une crainte impérieuse.

Un matin que, le Talmud sur ses genoux, il oubliait de tourner et de lire les feuillets du livre saint, elle posa la main sur son épaule.

— Mon fils, lui dit-elle, vous aimez ?

Il tressaillit et leva les yeux sur elle avec confusion.

— Vous aimez, lui dit-elle. Si la femme qui a touché votre cœur est selon l'esprit de Dieu, il faut l'épouser, rien ne saurait s'opposer à cette union : vous portez un nom justement sanctifié par les vertus de votre père ;

l'héritage que je viens de recueillir vous met dans une position honorable et à l'abri du besoin. Quant à moi, je déposerai avec joie l'autorité de notre ménage entre les mains d'une bru. Dites-moi le nom de celle que vous aimez ?

Il hésita quelques instants. Enfin, le nom de Sisara Brandt tomba de ses lèvres.

— Je comprends votre tristesse, mon fils, dit Sarah. Vous avez raison ; il faut étouffer, dans votre cœur, cet indigne amour. Entre un élu du Seigneur et une femme qui sort d'une famille d'apostats, il ne saurait y avoir rien de commun !

— Un frère de Sisara a trahi la foi de ses pères ; mais Sisara est-elle responsable d'une faute qu'elle n'a point commise?

— Que disent les sentences des rabbins? répliqua Sarah. *Il ne sortira jamais un bon chien d'un mauvais chien, et à plus forte raison un bon chien d'un mauvais chat* (1). Le lion ne saurait s'allier à l'onâgre; une seule goutte de boue suffit pour flétrir la blancheur d'une robe virginale. Entre le pur et l'impur, point d'alliance!

— Ma mère, votre rigueur est injuste, et je ne saurais la partager. Quand vous aurez vu Sisara...

— Je ne la verrai jamais.

— Le père de Sisara doit me l'amener dans

(1) Catulum bonum de cane malo non educabis; quantò minus canem bonum de fele malo.

un mois; j'ai échangé avec elle l'anneau des fiançailles.

Sarah, sans élever la voix et sans apparente colère, répliqua froidement :

— Le jour où l'impie mettra le pied dans cette maison, j'en sortirai pour n'y plus rentrer. Malédiction sur toi, si tu chasses ta mère de la maison où ton père a rendu le dernier soupir !

— J'ai juré par Jéhovah d'être l'époux de Sisara. Vous ne voudriez pas, ma mère, que je jettasse la désolation et la honte dans une famille qui a remis entre mes mains son repos et son honneur.

— Quand un roi hébreu, soumis comme vous a des considérations humaines, refusa

de livrer à la mort ceux qu'avait marqués le doigt de la vengeance divine, que fit le prophète Samuel? Il condamna la faiblesse de Saül, et égorgea les Amalécites épargnés. Un serment coupable n'engage à rien. Celui qui a semé la graine du repentir peut l'arracher avant que sa tige ne s'élève et qu'une fleur fatale ne s'y épanouisse.

A quelque temps de là, le père de Sisara et la fiancée de David arrivèrent. Sarah, quand elle les vit entrer dans la maison de son fils, en sortit sans proférer une seule parole. A l'instant même, elle quitta la ville. Le triste David ne connut le lieu où s'était retirée sa mère que par une lettre arrivée de Hollande, un mois environ après son mariage.

Cette lettre, signée par un négociant juif

d'Amsterdam, réclamait à David le mobilier de Sarah et la somme que lui avait léguée son frère.

David envoya à sa mère tout ce qu'elle réclamait. Il lui adressa en outre une lettre respectueuse où il implorait son pardon et la suppliait de rétracter la malédiction dont elle l'avait frappé.

La lettre revint sans avoir été décachetée.

La malédiction de Sarah ne s'accomplit hélas que trop promptement; le chagrin et la pauvreté altérèrent la santé de David; après six années de mariage il mourut en laissant deux enfants à sa veuve, presque sans ressources. Sisara ne se laissa point abattre par un coup si cruel; à force de veilles et de travail, elle parvint à élever honorable-

ment ses deux orphelins, jusqu'au moment où son fils eut atteint l'âge de douze ans. Elle ne put mener plus loin son œuvre de dévouement; la fatigue et la douleur avaient usé ses forces : elle ne tarda point à comprendre que bientôt il lui faudrait abandonner, seuls ici-bas, ses pauvres enfants.

A qui demander protection pour ces deux faibles créatures dont l'aîné comptait à peine douze ans? Leur grand'mère Sarah n'avait point répondu lorsque la veuve de David lui avait annoncé la mort de son mari. Peut-être la vieille femme avait-elle quitté Amsterdam? peut-être même avait-elle cessé de vivre? Il ne fallait donc faire reposer aucun espoir de protection pour les orphelins sur cette aïeule, qui d'ailleurs avait quitté leur père en le maudissant. Dans la ville, la patience, la résignation, les vertus de Sarah, durant tant

d'années, n'avaient point effacé l'impression défavorable causée dans l'opinion publique contre Sisara, par le départ de la vieille femme. On avait attribué ce départ aux mauvais procédés de sa bru : on disait que le malheur frappait justement la fiancée entrée dans une maison dont une mère lui refusait la porte. Chacun se tenait donc éloigné d'elle. Le hasard, ou disons mieux, la providence, lui amena l'homme de qui je tiens tous les détails que je vous raconte.

Moitié prêtre et moitié vagabond, cet homme refuse de travailler, sous le prétexte qu'il descend du grand prêtre Aaron, et que son origine sacerdotale lui interdit toute œuvre profane et salariée. Il perd ainsi, dans la misère, une des plus hautes intelligences que Dieu ait jamais donnée à un cerveau humain.

Le Cohen (il porte ce nom) vint s'asseoir au foyer de la pauvre veuve, l'encouragea, la consola et lui promit de partir pour Amsterdam et d'y retrouver Sarah, si elle existait encore.

— Comme jusque-là il faut que vos enfants vivent, ajouta-t-il, je vais enseigner un métier à votre fils David.

Il donna un violon à l'enfant, et par une méthode ingénieuse et d'une grande facilité, il mit à même le petit garçon d'exécuter, d'une façon passable, quelques accompagnements de romances. David seconda merveilleusement les efforts de son maître. Doué d'une rare intelligence, il fit des progrès rapides en peu de temps, et le jour où Sisara, par sa mort, laissa ses enfants privés de toute protection, l'élève du Cohen savait s'ac-

compagner assez bien. Le petit David chantait avec une voix charmante les chansons et les romances que lui avait enseignées son professeur errant.

Ce dernier ne laissa pas sa bonne œuvre incomplète. Il accompagna David durant les premières semaines de ses excursions dans les villes voisines; il lui enseigna de quelle façon il fallait s'y prendre pour loger convenablement sa sœur dans les auberges, tandis qu'il irait jouer du violon et chanter des romances par la ville. Quant à la manière de se gagner les bonnes grâces de son auditoire et de conquérir d'abondantes recettes, il sut si bien l'en instruire, que David ne tarda point à suffire sans peine à ses besoins et à ceux de sa sœur. Il se trouva même bientôt à la tête de petites économies qui rendaient moins précaire la vie des deux enfants, et leur per-

mettaient d'attendre des circonstances difficiles, s'il venait à s'en présenter.

Quand les choses en furent arrivées à ce point favorable, le Cohen déclara aux enfants qu'il allait les quitter et partir pour Amsterdam. Il leur laissa un itinéraire dont il leur recommanda de ne point s'écarter, afin qu'il pût leur faire parvenir de ses nouvelles, s'il le pensait nécessaire. Toutes ces mesures arrêtées, il prit congé d'eux.

Rien, plus que le malheur et la nécessité, ne donne à l'intelligence une énergie précoce. David, quoiqu'il comptât treize ans tout au plus, montrait un savoir-faire et une prudence bien au-dessus de son âge. Un homme mûr n'eût su ni mieux régler sa conduite, ni mieux administrer sa fortune. Le matin, il étudiait la musique et prenait des leçons

qu'il payait à un maître, lorsque, dans la ville où il se trouvait, il en rencontrait un de quelque habileté. Dans la journée, il faisait un petit commerce de mercerie. Le soir il allait chanter dans les cafés. Sa jolie figure, la fraîcheur de sa voix, la sollicitude dont il entourait sa sœur, frêle petite fille de six à sept ans, lui conciliaient la bienveillance de toutes les personnes auxquelles il s'adressait.

Six mois s'écoulèrent ainsi.

Cependant le Cohen s'était dirigé vers Amsterdam. On ne voyage point vite, lorsqu'on ne possède pas un sou, et qu'on ne veut recourir à d'autres moyens d'existence que des leçons de Talmud payées dix centimes le cachet; mais la misère et la souffrance ne sont rien pour cet avorton, qui paraît sans force et sans énergie. Il finit donc

par arriver à Amsterdam. Dès qu'il eut mis le pied dans cette ville, son premier soin fut de se rendre chez le rabbin, et de s'informer de lui s'il connaissait Sarah, veuve de David, rabbin d'un petit village de l'Alsace. Sarah vivait et demeurait à deux maisons de là; le Cohen, encore tout poudreux de la route, se rendit aussitôt chez elle.

— Que Dieu vous bénisse! lui dit-il : je vous apporte des nouvelles de votre famille.

Sarah était occupée à son rouet, et ne cessa point de filer.

— Je n'ai point de famille, répliqua-t-elle.

— Il est écrit : *Vous serez le père des orphelins*, interrompit le Cohen.

Sarah tressaillit et le regarda vivement ; mais elle reprit aussitôt :

— Il est écrit aussi : *Tu respecteras ton père et ta mère.*

— *Qui hait au-delà du tombeau, ne sera point pardonné dans le tombeau.* Malheur à qui garderait de la haine et de la vengeance contre deux orphelins sans appui, qui pleurent sur deux fosses jumelles.

Malgré ses efforts pour conserver son impassibilité, une larme tomba de la paupière de la vieille femme sur ses joues ridées.

— C'est donc là ce que m'annonçait la lettre que j'ai brûlée sans la lire, il y a sept ans, dit-elle. Dieu n'a que trop accompli les malédictions d'une mère outragée.

— L'époux et la femme gisent dans la tombe; les enfants, sans protecteur, sans pain, errent à l'aventure. Toute leur ressource consiste à mendier des aumônes avec les chansons que je leur ai enseignées.

— Ces enfants sont les fruits de la désobéissance, que le châtiment de la désobéissance retombe sur leur tête!

— Oui, que le garçon, poussé par le désespoir, dépouvu de bons conseils, finisse par voler! Quant à la petite fille, si le froid et l'abandon ne la tuent pas avant qu'elle n'atteigne quatorze à quinze ans, l'infamie et la prostitution l'attendent.

— Le vol et la prostitution dans ma race?

— Sur l'arbre de la vie il ne faut pas

greffer la vengeance, car elle produit des fruits amers.

— Les enfants de mon fils, errants, abandonnés, perdus! répéta-t-elle en rejetant loin d'elle son rouet. Va-t-en! messager de malheur, va-t-en!

Il se leva.

— Les enfants de votre fils seront dans six semaines à Metz, où ils séjourneront deux mois.

Le Cohen sortit sans ajouter un seul mot, et laissa seule la vieille femme.

— Que les rejetons périssent avec l'arbre! s'écria-t-elle! Que m'importent ces enfants d'une mère indigne et d'un fils désobéissant?

Je veux effacer de ma pensée les paroles de cet homme, comme j'en ai effacé, durant quatorze ans, le souvenir de ceux que j'ai maudits.

— Eh bien! interrompit le docteur, pensez-vous que le premier chapitre de cette histoire soit dépourvu d'intérêt.

— Non, certes, répondit la prima donna, qui s'était plus occupée de regarder le conteur que d'écouter le récit. Le rôle de la vieille femme, le cœur plein de haine et de vengeance serait admirable à mettre en action dans un opéra. Quel effet produirait, jouée par une tragédienne lyrique, la scène où on vient lui annoncer la mort de son fils! quelle sensation profonde éprouverait le public en voyant la douleur de cette implacable créature, se faire jour à travers son cœur jusque-

là sans pitié. Oh! pour remplir un pareil rôle, pour produire de si magnifiques effets, j'irais jusqu'à consentir à m'affubler de cheveux blancs, et à barbouiller mon visage de fausses rides.

Mais on ne songe pas à nous créer de pareils rôles! On se contente de faire de nous des amoureuses insignifiantes qui gazouillent sans cesse la même roulade, agréent l'amour fade du ténor et repoussent la passion brutale du basso cantante.

— Hélas! pensa le docteur, dans cette histoire qui m'a attendri, moi, médecin habitué à braver les plus pénibles émotions, elle ne voit que des rôles à créer et des effets à produire! Chez les femmes de théâtre, on ne retrouve du cœur et de la sensibilité qu'à la clarté du lustre et en face des spectateurs;

elles ne gardent rien pour la réalité de la vie et pour les insensés qui les aimeraient.

Il soupira. Ses yeux rencontrèrent ceux de Cynthia attachés sur lui ; il baissa les siens.

# IV

## CYNTHIA.

Tandis que le docteur réfléchissait avec effroi à l'égoïsme artistique de celle qu'il avait, hélas! si peur d'aimer, Cynthia sonna sa femme de chambre et lui adressa des instructions sur la coupe qu'elle voulait donner à

une robe de satin rose, tailladée de velours noir. Elle entra, dans les plus longs et les plus minutieux détails, sur ce costume destiné au rôle de Rosine dans le *Barbier*, et ne s'étendit pas moins complaisamment sur la manière de chiffonner la toque et d'attacher la rézille.

Après un long entretien avec sa camériste, elle devint presqu'aussi rêveuse que le docteur, médita, la tête cachée dans ses deux mains, rappela la femme de chambre qui s'éloignait, et déclara que décidément elle façonnerait elle-même la toque. On lui apporta de la gaze et des rubans; elle se mit à l'œuvre avec ardeur. Quand la toque commença à prendre tournure sous ses doigts :

Eh bien! docteur, dit-elle, ne voulez-vous point m'achever l'histoire de David et de la vieille Sarah?...

—Tandis que vous chiffonnerez cette gaze ?

— Je n'en écouterai que mieux : j'écoute toujours d'une façon moins distraite, quand je travaille.

M. Delordeux se leva pour partir.

Cynthia posa sa main sur le bras de l'impatient.

— Achevez-moi votre histoire, mon cher docteur, je vous le demande en grâce.

Ce mouvement obligea M. Delordeux à porter sur Cynthia ses yeux qu'il tenait baissés ! Elle était si belle que tout le mécontentement du pauvre amoureux s'évanouit. Il vint se rasseoir sur le pied du divan, et reprit son histoire en se disant tout bas : il faut bien

que je tienne la parole que j'ai donnée au Cohen.

— Pendant huit jours, la vieille Sarah n'adressa point un mot au voyageur juif, quoique ce dernier eût soin de se placer fréquemment sur son chemin.

Sarah était en proie à une agitation violente, que ses efforts et son énergie ne parvenaient pas à dompter. Chaque jour elle se rendait à la synagogue et se plaçait dans le coin le plus obscur de la tribune pour prier et pour méditer (1).

Quand elle sortait, après l'office, elle ne

---

(1) Dans la synagogue d'Amsterdam, les tribunes des femmes sont hermétiquement fermées par une haute boiserie, qui ne permet à celles qui viennent s'y placer, ni de voir ni d'être vues. A Paris, ce sont des tribunes grillées.

paraissait point calmée. Souvent, au lieu de rentrer chez elle et de s'y livrer aux travaux domestiques, et aux causeries de voisinage qu'elle affectionnait avec l'ardeur particulière aux femmes israélites de la classe bourgeoise, elle errait au hasard dans les rues, et ne rentrait au logis qu'à la nuit close, fatiguée, brisée, sans avoir pu maîtriser son trouble et apaiser son agitation. Alors, ses voisins l'entendaient se parler à voix haute. Enfin, la nuit, souvent leur sommeil était interrompu par le bruit des pas de Sarah, qui, privée de sommeil, cherchait par le mouvement à tromper ses angoisses et ses agitations.

Après une semaine de lutte et de fièvre, un matin la vieille femme se rendit chez un banquier son coreligionnaire. Elle agita le marteau de la porte; un petit homme maigre,

dont les cheveux blancs formaient, avec son teint fortement saturé de bistre, un singulier contraste, vint ouvrir lui-même.

— Eh quoi! dame Sarah, dit-il avec un sourire que l'épaisseur de ses lèvres et la largeur de sa bouche rendaient singulier, avez-vous fait quelqu'emplète extraordinaire qui vous rende nécessaire, trois jours avant l'échéance, le paiement de la rente viagère que je vous dois? Eh! eh! avec cette mine fraîche et cette allure vigoureuse, j'ai bien peur de vous la payer longtemps encore.

— Je viens au contraire aviser au moyen de ne plus recevoir de vous cette rente.

Le banquier la regarda avec étonnement.

— Eh! eh! comment l'entendez-vous, dame Sarah?

— Il y a quinze ans, je vins vous proposer de placer en rente viagère, sur ma tête, une somme de vingt mille florins. Le marché fut convenu entre nous.

— Eh! je n'ai pas fait une trop bonne affaire, dame Sarah. Je vous paie, depuis quinze ans, une rente de treize cents florins, sans compter que je vous la paierai longtemps encore. Ah! l'affaire n'est pas bonne, dame Sarah.

— Eh bien! si vous êtes mécontent de cette affaire, je viens vous proposer les moyens de la rompre.

— Et lesquels?... Je ne comprends pas, dame Sarah.

— Vous le savez, j'ai placé à fonds perdus

cet argent pour priver mon fils d'un héritage dont il s'était rendu indigne. Aujourd'hui, je voudrais pouvoir conserver le plus possible de cet héritage aux enfants de mon fils, qui se trouvent orphelins et dans la misère.

— Je comprends bien, dame Sarah, je comprends bien ! Mais la chose n'est plus possible. Depuis quinze ans, je vous ai payé dix-neuf mille cinq cents florins, c'est-à-dire presque la totalité de la somme que vous m'avez remise ; ajoutez les intérêts que m'auraient rapportés ces dix-neuf mille cinq cents florins, et vous comprenez...

— *Si tu t'es égaré en route, ne mets pas en compte la fatigue du retour, et reviens* (1). C'est un précepte de nos rabbins. J'ai commis une

(1) Gamaliel, fils de Judas. *Capitula patrum.*

faute, il faut que je la répare. Quelle somme m'offrez-vous pour racheter la rente viagère de treize cents florins ?

Le banquier se récria, allégua mille raisons, gémit, se plaignit, entassa paroles sur paroles, et finit par proposer à Sarah trois mille florins.

— Quoi ! s'écia-t-elle, pas même deux années de revenus !

Une lutte commença entre les deux adversaires. Dans cette lutte, chacun déploya la finesse et la persévérance qui caractérisent les Israélites : ils se séparèrent sans rien arrêter. Le lendemain, Sarah revint à la charge, et la discussion se reprit. Enfin, de concession en concession, le banquier, gémis-

sant et presque en pleurs, finit par accorder quatre mille florins.

— Maintenant, dit-elle, quand les actes furent signés, il faut que vous me remettiez deux cents florins, et que vous me placiez, dans votre maison, au plus haut intérêt possible, les trois mille huit cents florins qui me restent.

— Vous ne m'écoutez pas, signora.

— Je ne savais comment attacher ce nœud de ruban, répondit-elle. D'ailleurs, tous ces détails de florins... d'intérêts...

— Mais ils servent à faire comprendre que Sarah se ruinait, et, pour les enfants de son fils, exposait sa vieillesse aux privations de la pauvreté.

— Je le comprends, maintenant que vous me le dites, cher docteur, répondit-elle avec un si doux sourire et un regard si plein de tendresse, qu'il sentit son cœur battre plus vite et ses paupières s'emplir de larmes.

— Eh bien ! ajouta-t-elle en attachant sur lui, avec une expression languissante ses grands yeux noirs : que fit Sarah quand elle en eut fini avec le banquier ?

— Elle donna congé de l'appartement commode qu'elle occupait dans la partie la plus gaie et la plus saine du quartier habité par les juifs, en arrêta un autre, d'un prix beaucoup moins élevé, et accosta un soir le Cohen au sortir de la synagogue.

— Je vous attendais, lui dit-elle.

— Moi aussi, lui répondit-il; quand partez-vous pour Metz?

— Demain; ne voulez-vous pas m'accompagner?

— Je pars demain aussi, mais pour la Palestine. Voici près de six ans que je n'ai revu la Ville Sainte; mon cœur est oppressé par le mal du pays.

— Et quand reviendrez-vous visiter la Hollande? Vous savez que Sarah, tant qu'il lui restera un morceau de pain, s'estimera heureuse de le partager avec vous, car les rabbins l'enseignent : *Ouvre ta porte à celui qui te donne un bon conseil; les bons conseils sont comme les bonnes pluies, ils mouillent, mais ils fécondent* (1).

(1) Siméon, fils de Seta. *Capitula patrum.*

— Femme, répliqua le Cohen, bien des années s'écouleront avant que la volonté de Dieu nous réunisse. Après avoir salué la terre paternelle et pleuré sur les ruines de Jérusalem, je me rendrai en Allemagne et en Pologne. Beaucoup de nos frères y souffrent... Ce sont là, n'est-ce pas, des projets de longue durée pour un voyageur qui vit, non pas au jour le jour, mais au moment le moment. La maladie et la mort peuvent me frapper en chemin, sans que personne songe à s'arrêter pour donner des secours à une si chétive créature. Adieu donc, et que le Seigneur vous bénisse pour avoir étouffé dans votre cœur le mauvais grain de la colère. *Quatre éléphants et quatre lions à combattre ne sont rien auprès d'une pensée de vengeance à étouffer* (1).

(1) Eléazar Kaparnaita. *Capitula patrum.*

En disant ces mots, il prit congé de Sarah.

Le lendemain, Sarah se mit en route, seule et malgré ses soixante ans, pour rejoindre les enfants de son fils. Un pareil voyage, entrepris par une toute autre femme d'un si grand âge, aurait eu quelque chose d'effrayant. Sarah l'accomplit jusqu'au bout, avec l'énergie et le savoir-faire des femmes de sa race.

— Que valent deux cents florins? demanda Cynthia.

— Quatre cents francs environ.

— Avec une si modique somme, Sarah parvint à faire le voyage d'Amsterdam à Metz. Quand elle arriva dans cette dernière

ville, il lui restait plus des trois quarts de son petit trésor.

Vous qui n'avez qu'à chanter durant deux heures d'une soirée pour qu'une pluie d'or tombe à vos pieds, vous qui dépensez pour une fantaisie, à peine désirée, plus qu'il ne suffit à une famille pour vivre heureuse toute une année, vous ne savez pas, signora, les miracles d'économie que peut faire une femme, surtout si cette femme est israélite et mère. L'économie est une vertu, poussée parfois jusqu'au vice, chez ce peuple constamment en lutte avec la nécessité, et qui repousse les fausses hontes auxquelles se soumettrait un chrétien. Adroite, hardie, pleine de ruse et de savoir-faire, Sarah, par son grand âge, par sa belle humeur et par son empressement à se rendre utile, se conciliait tous ceux qu'elle rencontrait. Elle parlait de

ses enfants qu'elle allait rejoindre, et un voyageur, père de famille, s'attendrissant au souvenir des êtres chers qu'il avait laissés derrière lui, payait une partie des dépenses de Sarah! Les voituriers, en la voyant marcher courageusement, son bâton à la main, lui donnaient une place sur leurs chariots; enfin, l'aubergiste, presque toujours son coreligionnaire, chez lequel elle avait passé la nuit, disait au moment de régler son compte : *Celui qui ne réserve pas dans la journée du pain pour les orphelins et les veuves, peut s'attendre un jour à la faim* (1). Dieu bénisse la veuve et les orphelins!

Cynthia jeta un petit cri de joie.

— Voyez l'adorable bonnet, dit-elle. Rosina

---

(1) Amaroth Téoroth, *dicta pura seu sermones nitidi*.

aura-t-elle jamais porté une coiffure d'un aussi bon goût.

Elle posa le petit édifice de rubans et de gaze sur ses beaux cheveux, l'ajusta, le disposa de cent façons, le modifia, et finit, après s'être longtemps regardée avec admiration dans les glaces, par venir placer sa charmante figure, en face des traits graves et sévères du docteur.

— Suis-je jolie ainsi ? demanda-t-elle.

— Ah! vous n'êtes que trop jolie ! s'écria-t-il.

— Voici la première fois de votre vie que vous me dites une parole bienveillante, répondit-elle toute heureuse de la victoire qu'elle venait de remporter. Le fond, il est

vrai, en vaut mieux que la forme; mais il ne faut pas d'abord trop exiger. Puisque vous me trouvez jolie avec cette coiffure, je vais la garder le reste de la soirée; vous passez la soirée avec moi, n'est-ce pas, mon cher docteur.

Puis-je rien vous refuser? répondit-il avec une expression de tendresse et de colère. Vous ne voyez que trop ma faiblesse et mon amour!

Les joues de Cynthia se couvrirent d'une rougeur éclatante qu'effaça soudain une pâleur mortelle. Elle voulut parler; ses lèvres ne surent balbutier que des mots confus.

— Si vous m'aimiez, dit-elle enfin, si vous m'aimiez!... Non, cela n'est pas possible!...

je ne mérite pas un pareil amour! Que me racontiez-vous donc, Maurice... docteur, voulais-je dire? Cette vieille, cette pauvre grand'-mère qui entreprend un long voyage pour retrouver les enfants de son fils?... Que je me sens émue, mon Dieu... !

Elle couvrit son visage de ses belles mains et se prit à pleurer. En ce moment on annonça un étranger.

Le docteur s'enfuit, mais il emportait le paradis dans son cœur.

---

Quatre ou cinq jours après, le Cohen s'approcha de M. Delordeux, que chacun, dans

l'hôpital, s'étonnait de voir maintenant d'une égalité d'humeur dont il avait donné jusqu'ici peu de preuves. Le juif avait repris le costume qu'il portait lors de son entrée à Saint-Louis : une redingote, grotesquement trop large et trop longue, enveloppait sa taille rabougrie ; ses pieds nageaient dans les plus misérables souliers qu'ait jamais portés un mendiant. Enfin il tenait à la main un débris de chapeau crasseux.

— Eh bien ! cher Cohen, que désirez-vous de votre docteur ? lui demanda le chirurgien d'un ton plein d'aménité.

— Je viens prendre congé de monsieur le docteur. Je quitte aujourd'hui l'hôpital.

— Et vous refusez toujours les offres que je vous ai faites ?

— Renoncer aux choses du ciel pour celles de la terre, ce serait lâcher, comme le chien d'Esope, la proie pour l'ombre.

— Vous n'avez rien à me demander avant que nous nous séparions ?

— Demander à celui qui ne tient pas sa promesse, c'est bâtir sur le vent.

Une vive rougeur empourpra les joues brunes du docteur.

— A quelle promesse ai-je manqué? s'écria-t-il brusquement.

— Vous êtes trop heureux depuis quelques jours pour penser au malheur des autres : au sein du sanctuaire on ne songe guère à ceux qui errent sous le portique.

Il s'inclina de nouveau et s'éloigna.

— Au diable la fausse honte! murmura le docteur: je suis ingrat envers cet homme!

Il courut au Cohen et prit dans ses mains la main du vagabond.

— J'ai eu tort, dit-il; mais soyez sans crainte, dès aujourd'hui je tiendrai ma promesse.

— L'Eternel vous bénisse! Celui qui, dans sa prospérité, pense aux malheureux, prolonge de cinq ans la vertu de son étoile (1).

A une heure de là, le docteur Maurice

---

(1) Samuel Ben Jacob, *longitudo dierum.*

Delordeux entrait brusquement chez la prima donna, et s'agenouillait à ses pieds.

— Chère Cynthia, mon ame, ma vie, il faut que vous juriez de m'accorder la grâce que j'ai à requérir de vous.

— Je voudrais que votre demande fût impossible, pour la rendre possible répondit-elle en se penchant vers le docteur, par un ineffable mouvement de tendresse et de grâce.

— Eh bien! Cynthia, il faut, reprit-il en appuyant avec gaieté sur ce mot impérieux, il faut que, dès ce demain, le Théâtre-Italien mette à l'étude l'opéra de la *Donna Bianca*.

— Quel intérêt prenez-vous au maëstro David?

— Il est le protégé de mon Cohen, et le héros de l'histoire que je vous ai contée un soir...

— Un soir dont je ne perdrai jamais le souvenir!..... C'est le plus heureux soir de ma vie! Je désirais que votre demande fût impossible, mon ami... celle que vous m'adressez ne l'est pas médiocrement. Comment faire mettre en répétition un opéra, d'un véritable mérite, je le reconnais, mais dont l'auteur porte un nom tout-à-fait inconnu?

— L'avenir et le talent de David en dépendent... Si vous saviez, Cynthia, quelle noble intelligence, quel cœur élevé possède ce jeune homme! Je ne vous ai point achevé son histoire; je ne vous ai pas dit comment, lorsque son aïeule était parvenue à le rejoindre, il avait repris, avec elle et sa sœur, la route

d'Amsterdam. La vieille Sarah, cette pauvre femme ignorante et tout-à-fait étrangère aux arts, comprit l'avenir de talent et de gloire que pouvait conquérir son petit-fils; pendant quatre années, à force de travail et de privations de tous les genres, elle parvint à payer le professeur de musique qui donnait des leçons à David.

Quand toutes les ressources de la vieille femme furent épuisées, la fatalité voulut que le professeur vînt à mourir. David se vit privé, à la fois, de maître et de protecteur. Effrayé de la misère qui régnait au logis de son aïeule, il voulut étendre le cercle des leçons de musique que lui avait fait obtenir son maître; mais sa jeunesse inspira peu de confiance, et un très-petit nombre d'élèves s'adressèrent à lui. A peine gagnait-il de quoi nourrir sa grand'mère et sa sœur. Alors, cette

haute intelligence, ce génie qui avait toute la conscience de sa force, eut le courage inoui de renoncer à l'art. Comprenant que, persister dans la voie où il marchait, c'était se dévouer, pour toujours avec sa famille, à une existence misérable, il résolut d'entreprendre un de ces petits commerces qui n'exigent point d'avance de fonds, et que le travail et la persévérance seuls font réussir. Il se mit d'abord marchand ambulant, et finit par créer une maison de commission d'une importance réelle. La fortune ne pouvait tarder à le combler de faveurs bien plus brillantes; mais il était assez riche pour assurer à sa sœur et à son aïeule une honnête aisance; c'est tout ce qu'il demandait. Il vendit sa maison de commerce, plaça les vingt-cinq mille florins qu'on la lui paya, chez un banquier dont il connaissait la probité, et partit pour Paris, n'emportant qu'une petite somme pour suf-

fire à ses premiers besoins. Là, il redevint artiste, travailla jour et nuit, vécut des leçons de musique qu'il donnait, et composa l'opéra de la *Donna Bianca*. Aujourd'hui, le découragement s'empare de David, ses forces se sont épuisées, dans la lutte qu'il soutient, contre les obstacles funestes qui s'opposent aux débuts d'un jeune compositeur. Vous voyez bien, Cynthia, qu'il faut que vous fassiez, demain, mettre en répétition la *Donna Bianca*.

— Elle sera demain en répétition, dit-elle. Je ne sais pas encore comment, mais elle le sera. Je réussirai non parce que ce jeune homme est un génie méconnu, non parce que je sentais tout-à-l'heure des larmes dans mes yeux quand vous me contiez son histoire, mais parce que vous le voulez, Maurice, et parce que je vous aime !

Tandis que le docteur la contemplait avec ce ravissement naïf que l'amour ne réserve qu'aux ames fortes et aux intelligences supérieures, Cynthia, elle-même, enivrée de bonheur et de passion, courut s'asseoir devant une petite table en laque, et écrivit, à la hâte, sur une feuille de papier parfumé le billet suivant :

« Mon cher impresario, je suis au désespoir. J'ai bien peur de ne pouvoir chanter aujourd'hui. Mettez-vous donc en mesure pour me faire doubler, dans le cas où l'irritation et le malaise que je ressens à la gorge prendraient, comme j'en ai peur, plus de gravité.

« Votre désolée,

CYNTHIA. »

Elle sonna.

— Faites partir sur-le-champ cette lettre à mon directeur, dit-elle.

— Vous avez donc déjà arrêté un projet, cher ange? demanda Maurice.

Non, vraiment, dit-elle, mais toutes les fois qu'une prima donna veut traiter quelque affaire avec son directeur, il faut d'abord qu'elle refuse de chanter. Le signor Radolini accourera chez moi avant un quart d'heure.

— Que lui direz-vous ?

— Je n'en sais rien; je compte sur les inspirations de la nécessité. Et cependant, Maurice, ajouta-t-elle, je doute que Radolini me

quitte sans que nous ayons remporté la victoire.

— Adieu donc, Cynthia, je vous laisse livrer le combat. Je viendrai ce soir battre des mains à votre triomphe.

Le beau visage de la cantatrice se rembrunit, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Encore nous quitter! toujours nous quitter! dit elle. Oh! vous ne m'aimez pas, Maurice, comme je vous aime; car si votre cœur éprouvait seulement un peu de l'amour qui dévore le mien, vous resteriez là, près de moi! Rien ne nous séparerait jamais.

— Chère Cynthia, les devoirs de ma profession, le soin de ma renommée...

— Des devoirs! de la renommée! répéta douloureusement Cynthia. Et que m'importerait à moi toutes ces choses! Dites un mot, et je renonce au théâtre. Je m'enfermerai dans quelque coin obscur où je vivrai ignorée, oubliée, pauvre, mais avec votre amour! Oh! que les hommes savent mal aimer! Je ne suis qu'une pauvre fille, élevée dans les infames coulisses d'un théâtre; j'étais naguère encore frivole et capricieuse.... Mais maintenant que vous m'aimez, et que je vous aime, Maurice, je mourrais pour vous s'il le fallait. Oui, vous le savez bien, Maurice, ajouta-t-elle, en posant avec passion la main de Delordeux sur son cœur; ce ne sont pas là de vaines paroles. Allez donc, vous, là où vos devoirs vous appellent. Ces devoirs, cette profession, j'en suis jalouse! La science va vous faire oublier la femme. Hélas! près de moi, là, je vous surprends rêveur et préoccupé. La

science m'y vole encore vos pensées; jusque dans mes bras, elle vous dérobe à mon amour... Vous vous levez, vous voulez partir, mes plaintes vous fatiguent? Eh bien! non, je ne me plaindrai plus. Oui, je suis folle de parler ainsi! Il faut que votre gloire augmente; il faut que partout on bénisse votre nom; que votre présence chasse la douleur et ramène l'espoir...

Adieu, Maurice; non, restez encore un moment. Une seule minute, rien qu'une minute, mon bien-aimé! Radolini va venir. S'il rencontre un médecin chez moi, il croira mieux à la réalité de mon indisposition, il s'inquiètera de me voir appeler près de moi le célèbre docteur Delordeux.

Ah! j'entends des pas lourds résonner dans le salon... C'est lui, voici Guiseppa qui vient

m'annoncer il signor Radolini. Adieu, Maurice, adieu. Vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez ce soir au théâtre, si je chante? et je ne chanterai que si je remporte la victoire. Insensée que je suis! mon Dieu!..... Je doute de la réussite d'une chose que vous voulez, Maurice. Adieu, encore adieu! à ce soir!

Maurice, en sortant, trouva il signor Radolini, rouge de colère, et qui se promenait à grands pas dans le salon, en attendant qu'on l'admît près de Cynthia.

Radolini était un de ces petits hommes que la nature semble s'être complue à façonner grotesquement, et la fortune à prendre par la main. Sans posséder une intelligence au-dessus de la médiocrité, sans faire preuve d'une rare aptitude aux affaires, ils réussis-

sent à tout, s'enrichissent là où d'autres se sont ruinés, et voient les obstacles s'aplanir devant eux, comme par enchantement. Aussi, à la moindre contrariété ils s'irritent comme des enfants, s'exaspèrent et maudissent le sort qui les comble de ses faveurs. Rien qu'à l'idée de voir compromettre sa recette du soir, par l'absence de la prima donna bien-aimée du public, il semblait pris de rage et de désespoir. Aussi fut-ce *ab irato* qu'il entra dans le boudoir de Cynthia.

Il la trouva nonchalamment étendue sur son divan.

Per Baccho! s'écria-t-il, quelle indisposition prétendez-vous éprouver, signora? Se dire malade un jour de représentation, à midi!

Elle leva sur lui des paupières chargées d'une menteuse langueur.

— Vous me voyez au désespoir, répondit-elle de la voix la plus fraîche et la plus harmonieuse du monde. Je ressens à la gorge une ardeur qui me permet à peine de parler. Tout-à-l'heure j'espérais encore peut-être chanter ce soir ; mais décidément le mal fait trop de progrès; ne comptez pas sur moi, mon bon directeur.

— Radolini bondit et balbutia trois ou quatre interjections inarticulées.

— Voyons, ajouta-t-il, après quelques instants de silence et en s'efforçant de rassembler le plus de sang-froid possible; voyons, quelle est la cause de ce caprice. Pourquoi ne voulez-vous point chanter ce soir?

— Un caprice? de la mauvaise volonté? moi! quelle injustice!

— Eh bien ! je crois à votre indisposition ; mais elle est moins sérieuse que vous le pensez ; je suis sûr que vous n'avez point essayé de chanter, reprit-il. Mettez-vous au piano, faites quelques roulades ; cette épreuve vous convaincra que vous n'avez jamais été mieux en voix.

— Le pensez-vous? dit-elle. Allons, je vais vous donner cette satisfaction pour vous convaincre et vous démontrer l'odieux de vos soupçons détestables.

Elle se laissa languissamment conduire au piano par Radolini et se mit à chanter d'une voix si fraîche, si pure, si délicieuse, que le vieux marchand de duos, de trios et d'airs de bravoure, comme on disait alors, ne put lui-même se soustraire aux prestiges de ce talent suave.

— Brava! s'écria-t-il, brava! bravissima!...

— Eh bien! que vous disais-je? reprit-elle avec le plus désolant sang-froid : vous ne le reconnaissez que trop, n'est-ce pas? je ne puis point chanter?

— Vous ne pouvez point chanter? répéta Radolini stupéfait; vous ne pouvez point chanter? Et quand le ferez-vous? Jamais, par l'ame de mon père, vous n'avez si bien chanté de votre vie!

— C'est la musique que j'ai prise qui cause votre erreur, cher impresario. Vous avez attribué à ma voix le charme de la composition. D'ailleurs, cette musique a tant de grâce, elle offre tant de ressources au chanteur qu'on n'a même pas besoin de voix pour la dire. Mais ce soir, si je tentais de m'en

prendre à la détestable partition de votre maëstro favori, je ne pourrais pas en articuler deux mots.

— Vous allez me dire maintenant du mal d'un compositeur célèbre, qui termine en ce moment, pour vous, un adorable rôle...

— Que je ne chanterai jamais...

Il s'en fallut de peu que Radolini ne se sentit saisir à la gorge et frapper au cerveau par les impitoyables mains de l'apoplexie.

Il pâlit, il chancela, et se laissa retomber sur le fauteuil dont les paroles inouies de la Cynthia venaient de le faire lever en sursaut.

— Ces paroles sont un jeu, une plaisante-

rie, n'est-ce pas? Vous me dites cela pour me tourmenter. Allons, puisque vous ne voulez pas chanter ce soir, je me résigne; soit! Votre caprice et ma faiblesse à y céder me coûteront 6,000 fr. Oui, 6,000 fr., répéta-t-il avec douleur. Mais, au nom du ciel, ne me parlez plus de ne pas accepter un rôle dans l'opéra que je vais monter. Ma ruine serait complète.

— Malgré le chagrin que je vous cause, cher Radolini, ma résolution est irrévocablement prise.

— Ne dites pas cela, ne me le répétez pas, vous me rendriez fou! glapit le directeur exaspéré.

— Donnez-moi de la bonne musique, et je la chanterai avec le zèle que vous avez tant

de fois loué en moi; sinon, ne comptez pas sur moi, ni pour la fin de la saison, ni pour la saison prochaine!... ni pour jamais!

Il essuya son front que baignait une sueur glacée.

Que voulez-vous? qu'exigez-vous? Quel autre maëstro composera pour vous de le musique qui vaille celle du signor Cavallini?

— Qui? eh! mon Dieu! le premier venu... Et ce premier venu, ne se jouerait pas de vous, comme votre maëstro en titre. Vous n'auriez pas à lui payer des primes considérables; à supporter des rebuffades, à attendre pendant des mois entiers, qu'il veuille bien terminer sa partition. Le traité que vous avez signé avec lui n'obligeait-il pas Cavallini à vous livrer, le premier novembre, son œuvre

complète? Décembre touche à sa fin, et vous n'avez encore reçu qu'un seul acte. Chaque jour il vous oblige à le prier, à le supplier, à vous mettre à ses genoux, pour obtenir quoi? Une partition sans verve, pleine de lieux-communs, que la voix se brise à chanter, et dont le public sera las avant huit jours.

— Mais à qui voulez-vous que je m'adresse! où trouver une partition toute prête?

— Au premier venu, vous dis-je; par exemple, au jeune maëstro dont je vous ai tout-à-l'heure chanté un air. Voilà de la verve, de la mélodie, de la grâce!

Radolini respira comme devait respirer Quentin Durward, quand il sentit détacher

de son cou la corde qu'y avaient nouée les mains du sinistre compère de Louis XI.

— Par saint Iacobo, mon patron, dit-il, il fallait commencer par me dire que vous vouliez faire représenter l'opéra du signor David, et ne pas jouer le jeu cruel dont je suis la victime depuis une heure! D'où vous vient cette fantaisie? Quand je vous ai parlé, le mois dernier, de la *Donna Bianca*, vous m'avez à peine écouté.

— Je ne connaissais pas alors cette partition.

— Et vous la connaissez maintenant ?

— Non, répliqua Cynthia, non, mais je veux la chanter.

Le désolé directeur resta confondu par cette dernière boutade.

— Eh bien ! tout peut s'arranger, signora. Seulement, réglons nos conditions ; d'abord, vous chanterez ce soir.

— Je chanterai ce soir, soit.

— Vous prendrez le rôle principal de la *Donna Bianca*.

— J'accepte encore cette condition.

— Je le crois par Dieu bien, c'est vous qui l'exigez de moi.

— Enfin, au lieu d'une nouveauté, j'en monterai deux, et vous garderez votre rôle dans l'opéra du signor Cavallini.

— Non.

— Si fait.

— Non.

— Eh bien! au diable la *Donna Bianca!*

— Eh bien! au diable les recettes de l'hiver! Plus de signora Cynthia!

— Voyons, ne nous emportons pas, la colère ne mène à rien dans les discussions. Chère Cynthia, réfléchissez un peu à ce que je vous demande; cela est juste. Le signor Cavallini ne sera que trop irrité en apprenant que je joue, avant son propre opéra, l'œuvre d'un jeune homme inconnu! Voulez-vous que je rompe toute relation avec un compositeur, aimé du public et à qui je dois la fortune de

mon théâtre? Voyons, Cynthia, soyez raisonnable.

— Allons, dit-elle, vous faites de moi tout ce que vous voulez; je suis cent fois trop bonne et trop faible.

— Vous jouerez dans l'opéra de Cavallini?

— J'en prends l'engagement. Vous, de votre côté, écrivez au signor David ce que je vais vous dicter.

« Monsieur, l'opéra de la *Donna Bianca*
« sera mis à l'étude dès aujourd'hui, et les
« répétitions commenceront, je l'espère, dans
« trois ou quatre jours. »

— Ce délai n'est pas suffisant, signora;

vous me demandez, d'ordinaire, un mois pour apprendre un rôle.

— Je saurai celui-ci en deux jours, répartit la prima donna en riant.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! murmura dans ses dents l'impresario.

Cynthia continua de dicter :

« Outre les droits d'auteur ordinaires, je
« mets, dès aujourd'hui, à votre disposition,
« une prime de 2,000 francs. »

— Un instant, un instant, cara mia, interrompit le directeur, nous ne sommes point convenus de cela. 2,000 francs, per Baccho ! comme vous y allez ! une prime semblable à un jeune homme qui débute ! Je refuse.

— Eh bien ! je refuse, moi, de chanter ce soir, vous y perdrez 6,000 francs au lieu de deux, choisissez.

– Je ne me laisserai point mettre ainsi le couteau sur la gorge. Vous chanterez.

— J'aurai ma prime de 2,000 francs.

— Non.

— Si fait.

— Je ne céderai pas, sur mon ame!

— Vous voulez que je chante ce soir, et vous me jetez dans une agitation qui altèrerait la voix d'un crieur public. Laissez-moi, par grâce, ou je ne pourrais, je le sens, chanter avant un mois.

— Mais pensez-y donc, signora, 2,000 fr. de prime à un compositeur qui devrait me donner sa partition pour rien ! gémit le Radolini.

— Je ne vous demande rien, je ne veux rien ! Laissez-moi ! Je ne puis supporter de pareilles agitations, gémit plus haut encore Cynthia, en se laissant retomber sur le divan.

Le directeur se rassit devant la table et écrivit la phrase contestée ; non sans la répéter, à haute voix, avec un douloureux point d'exclamation après chaque mot.

— Tenez, dit-il, en présentant la lettre à Cynthia, êtes-vous satisfaite ?

Elle prit la lettre et la plaça dans son corsage.

— Adieu, à ce soir, cara Cynthia !

— A ce soir, mon cher directeur.

— En résumé, j'ai fait une bonne affaire, se disait le directeur en sortant. Au lieu d'une nouveauté, j'en aurai deux, dans lesquelles chantera ma perle, mon trésor, ma reine dramatique, Cynthia. Quinze jours suffiront pour monter la *Donna Bianca ;* l'opéra de Cavallini, grâce à la négligence du maëstro, n'aurait jamais pu être représenté avant six semaines. Jusque-là, mes recettes auraient été médiocres, les voici assurées de la manière la plus florissante. Ce David ne manque pas de talent, et la Cynthia lui vaudra un brillant succès, si elle chante sa musique comme elle sert ses intérêts. Or, elle le fera ; je le tiens pour certain, car il y a dans cette belle passion, dont elle s'est subitement éprise

pour la *Donna Bianca* quelque secret de cœur. Allons, tout va bien, tout va bien !

Tandis que l'honnête spéculateur se livrait à ces pensées consolantes, Cynthia riait, chantait et dansait comme un enfant ; elle tirait la lettre de son sein, elle la lisait, elle la replaçait dans cet asile parfumé, et la reprenait de nouveau pour l'y remettre encore.

— Maurice, mon bien-aimé Maurice sera content. Je verrai ses yeux me regarder avec tendresse, sa bouche me sourire avec amour. Je veux lui remettre moi-même cette lettre. Non, non, pas d'égoïsme ! Il ne faut point retarder sa joie pour être moi-même plus heureuse.

Elle écrivit à la hâte :

« — Êtes-vous content, Maurice, et sur-
« tout m'aimez-vous ? »

Puis elle plaça ce billet et la lettre de Radolini sous la même enveloppe.

— Guiseppa, Guiseppa, vite, portez vous-même cette lettre chez le docteur Delordeux.

Fidèle, leste et dévouée comme toute véritable camériste italienne, Guiseppa ne prit que le temps de jeter un coup-d'œil dans un miroir, de rajuster son bonnet et de draper un châle sur ses épaules. Elle vola ensuite, plutôt qu'elle ne courut, chez le docteur, heureuse du bonheur qu'elle savait apporter. Elle tira vivement le cordon de la sonnette et s'élança dans l'antichambre, son billet à la main, les yeux brillants de joie et le sourire sur les lèvres.

Le sourire s'effaça tout d'un coup, car elle se trouvait au milieu de nombreuses personnes qui attendaient, en silence, leur tour d'entrer dans le cabinet du docteur. Par un mouvement instinctif elle cacha, sous les plis de son châle, la lettre qu'elle montrait naguère avec tant d'orgueil, et balbutia quelques mots confus à Jean; à ce Jean, tout-à-l'heure encore si galant et si plein d'attention pour elle, et qui maintenant se tenait solennel et grave.

— Quand M. le docteur aura terminé la consultation qu'il donne en ce moment, je lui remettrai votre billet, répondit l'important personnage en modérant le son de sa voix, comme on le fait quand on parle dans une église.

Il avança une chaise à l'interdite Gui-

seppa, qui s'assit machinalement et attendit à peu près dix minutes.

A la fin, la porte du cabinet s'ouvrit, et le docteur apparut sur le seuil, pour reconduire le client qui le quittait. Guiseppa oublia tout à la vue de Maurice, s'élança vers lui au moment où un autre malade se disposait à entrer, et présenta sa lettre. Le docteur jeta sur la camériste un coup-d'œil froid et presque mécontent.

— Qui m'envoie cette lettre ? demanda-t-il...

Guiseppa, déconcertée, balbutia le nom de sa maîtresse.

— La signora Cynthia, dites-vous, répéta

Maurice. J'aurai l'honneur de lui répondre après ma consultation terminée.

La porte ne se referma pas si vite que Guiseppa n'eût le temps de voir la lettre de sa maîtresse tomber sur le pupître du docteur, sans avoir été lue.

La bonne fille sentit du froid tomber sur son cœur.

— Oh ! ma pauvre maîtresse, pensa-t-elle, ma pauvre maîtresse ! est-ce de la sorte que devait être accueillie une lettre de toi !... Et ce Jean, qui se donnait aussi des airs de gravité. Quant à lui, demain, je lui réserve un accueil qui me vengera suffisamment... Mais la signora Cynthia! mais ma pauvre maîtresse!...

Guiseppa rentra au logis, triste et décou-

rагée, disons-le à sa louange, bien plus pour le compte de la prima donna que pour le sien.

— Madame s'est informée, à quatre reprises, si vous étiez de retour, dit le valet-de-chambre à la caméristе dès qu'elle parut. Tenez, voici qu'elle sonne de nouveau.

La porte s'ouvrit cette fois. Dans son impatience, Cynthia venait elle-même savoir si Guiseppa était enfin rentrée.

— Eh bien! demanda-t-elle avec une joyeuse certitude, a-t-il été content? Guiseppa, donne-moi sa réponse.

— Je n'ai pas de réponse pour Madame, répliqua la caméristе.

A ces mots, elle vit une tristesse si sombre se répandre sur la belle figure de sa maîtresse, qu'elle se hâta d'ajouter :

— Le docteur était chez lui ; mais l'antichambre regorgeait de malades qui se disputaient l'entrée du cabinet où M. Delordeux donne ses consultations. J'ai préféré que la lettre lui fût remise de suite par Jean que d'attendre la sortie de toute cette foule pour la donner moi-même. Ainsi, le docteur n'a point répondu à votre billet, mais, du moins, il l'a lu de suite.

En achevant ces mots, que son affection pour la signora avait su présenter sous un point de vue qui n'était ni de la réalité, ni toutefois du mensonge, Guiseppa se retira ; elle avait vu une larme briller dans les yeux de Cynthia.

— Hélas, soupira Cynthia, je ne le comprends que trop : il y a, entre Maurice et moi, tous les obstacles du monde et de ses devoirs. Maurice ne peut m'aimer qu'à la dérobée. Il faut qu'il cache aux yeux des indifférents mon amour comme un opprobre. Mon Dieu, que je souffre ! mon Dieu, que de douleurs me prépare cette passion insensée..... Eh quoi ! je gémis, j'ose me plaindre !..... Il m'aime ; je puis chaque jour l'entendre me le dire ; je puis lui répéter, moi, que rien ne m'est que par lui et que pour lui ! Oh ! je suis ingrate envers Dieu qui me prodigue tous ces bonheurs.

Et cependant elle pleurait.

Pauvre femme, quel désespoir l'eût poignée, s'il lui eût été possible de lire, en ce mo-

ment, dans la pensée de l'homme qu'elle aimait avec tant d'adoration

Cette lettre d'une cantatrice, apportée chez lui, aux yeux de tous, par une camériste italienne, l'avait jeté dans une des irritations si fréquentes à sa nature fébrile ; il s'exagérait les conséquences de ce qu'il regardait comme une imprudence grave, et de nature à compromettre son caractère scientifique. Près de Cynthia il oubliait tout ; loin d'elle, il retrouvait ses scrupules, ses craintes et presque ses regrets. Comme ce jeune paysan enlevé dans le ciel par des péris, et qui avait obtenu la permission de passer quelques jours sur la terre; en l'absence des délices ineffables qui l'avaient enivré, il osait se demander si les filles divines n'étaient pas de mauvais génies cachés sous une forme angélique.

Pour ouvrir la lettre, il attendit donc, avec une impatience pleine d'irritation, que le dernier de ses clients fût sorti. Dieu sait avec quelle distraction il les écouta, et combien de fois il se leva agité par les mouvements qui, dans un pareil état, font battre le cœur et torturent chacun des muscles. Ce fut donc fatigué et mécontent qu'il décacheta la lettre de Cynthia. Il ne lui sut gré ni de la tendresse de son billet, ni de la promptitude avec laquelle elle avait obéi au désir qu'il lui avait témoigné. Il monta dans la voiture et donna au cocher l'ordre de le conduire chez David.

Il y a des jours où le découragement s'empare des cœurs les plus énergiques. Après une lutte terrible et obstinée contre la fortune, tout-à-coup on se sent saisi d'une torpeur funeste. On imite ces sauvages qui, après avoir lutté des journées entières contre la vio-

lence d'un torrent qui les entraîne, jettent leurs rames, croisent les bras, et se laissent sans résistance engloutir par l'abîme; on se livre sans lutte à la fatalité. David en était venu là ; il doutait non-seulement de son étoile, mais encore de son talent. Il se demandait s'il ne valait pas mieux retourner en Hollande et vivre dans l'obscurité, mais, du moins, dans le repos, près de sa sœur et de son aïeule, que de persister dans une pareille existence ? Là, du moins, il n'aurait point à subir la honte d'un échec et la conscience de sa médiocrité. Là il pourrait s'engourdir entre un pot de bière couronné de sa belle mousse rose et les tourbillons blancs de la fumée qu'on aspire dans une large pipe. Puisque la flamme divine qui le dévore brûle sans clarté, elle pourra s'éteindre lentement sous les cendres d'une vie monotone. Allons, point de faiblesse! Il faut user d'éner-

gie, une dernière fois. Encore un peu de courage, et le suicide de son ame se trouvera consommé!

En ce moment, le portier qui faisait le ménage de David monta haletant, et remit une lettre au pauvre désolé.

— On m'a dit que c'était pressé, cria-t-il.

Et il redescendit aussitôt.

## V.

### LA DONNA BIANCA.

Il y a des émotions qui ne sauraient ni s'analyser, ni se décrire. Dans le court intervalle qui s'écoula entre le moment où David décacheta la lettre de Radolini, et celui où il en acheva la lecture, une immensité de sen-

sations inonda son ame. Il vécut plus, pendant ces huit ou dix secondes, que certaines personnes durant une existence entière. Une joie insensée, le doute, l'enivrement, que sais-je, tous les sentiments possibles l'assaillirent et le plongèrent dans une sorte de folie.

Tantôt, il bénissait Dieu avec d'ineffables transports, tantôt il maudissait avec exécration l'infernale mystification qui se jouait cruellement de lui. Enfin, hors de lui, éperdu, il se prit à courir chez le directeur.

Lorsqu'il aborda Radolini, celui-ci tenait sur ses genoux le manuscrit de la *Donna Bianca*. Dès qu'il aperçut le jeune maëstro, il se leva, les bras ouverts, et s'écria :

— Je viens de relire votre partition, mon

cher maître : sur mon âme, un grand succès attend une œuvre qui réunit l'énergie à la grâce, la fraîcheur au savoir, la naïveté aux effets les plus savants. Je ne regrette point le marché qu'on m'a imposé.

— Qu'on vous a imposé! répéta David.

— Oui, oui, faites l'ignorant et le surpris! Vous êtes né sous une étoile heureuse, caro mio. Il faut que vous possédiez des moyens merveilleux de séduction pour déterminer une prima donna à me mettre le marché à la main et à préférer le rôle d'un compositeur inconnu, quoique un maëstro célèbre en ait composé un autre pour elle.

— Je ne vous comprends pas.

— La modestie et la réserve séyent à un

jeune homme; mais vous me permettrez de ne pas me donner comme dupe de cette modestie. Avec quelle ardeur, avec quelle passion la signora a servi vos intérêts! Si je m'étais avisé de refuser, elle aurait rompu son engagement avec moi.

— De qui parlez-vous, monsieur?

— Eh! vraiment, une pareille obstination devient trop forte. Je parle de votre protectrice.

— De ma protectrice? Je ne connais personne qui s'intéresse à moi.

Radolini partit d'un grand éclat de rire et se laissa tomber sur son fauteuil, sans pouvoir modérer cet excès de gaieté. A la fin, il

retrouva un peu de sang-froid et tendit la main à David.

— Jamais, dans tous les opéras que j'ai fait représenter, je n'ai vu un héros plus discret que vous.

— Monsieur, interrompit David, en accompagnant ses paroles d'un geste solennel, je vous jure sur l'honneur que j'ignore à quelle protection je dois l'heureuse nouvelle que vous m'avez annoncée.

Radolini reconnut enfin, dans l'accent du jeune homme, l'expression de la vérité.

— Je commence à croire que vous êtes de bonne foi, dit-il; du reste je ne tarderai point à acquérir des preuves irrécusables de

la vérité. Dans une heure, je vous attends au théâtre.

David rentra chez lui : Tout entier à l'énigme que venait de lui poser Radolini, il se jeta dans les suppositions les plus absurdes pour arriver à une découverte impossible.

Quand il se rendit au théâtre, déjà les artistes de la troupe se trouvaient réunis dans le foyer et ils devisaient gaiement entre eux. A la vue du maëstro, amené par Radolini, chacun se tut et se leva.

Le directeur épiait Cynthia et David; pas la moindre émotion ne se trahit, ni dans le regard, ni dans le maintien du maëstro et de la prima donna.

— Où ce sont les plus dissimulés Machiavel que la terre ait jamais portés, ou bien

il ne se connaissent point, pensa le vieillard, fort intrigué par ce mystère.

— Venez, dit-il à David, que je vous présente à celle qui doit faire la fortune de la *Donna Bianca*.

David s'inclina respectueusement devant la belle Cynthia.

— Eh! quoi, s'écria Radolini, il est donc vrai, signora, que vous ne connaissez point ce jeune homme?

— En ce moment, j'ai le plaisir de voir monsieur pour la première fois.

— Lui, que vous m'avez recommandé avec tant de chaleur!..... Vous m'avez obligé de

mettre sur-le-champ son opéra en répétition.

— C'est à madame que je dois un si grand bonheur! Comment vous exprimer ma reconnaissance?

— Vous ne m'en devez point, monsieur. Un de mes amis, qui d'ailleurs vous connaît peu, m'a prié d'être utile à votre œuvre; je m'estime heureuse d'avoir pu rendre service à un ami en servant la cause d'un artiste de cœur et de génie.

— Mettez le comble à vos bontés en me disant le nom de mon bienfaiteur.

— Son secret lui appartient, je ne saurais vous le révéler. Tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il n'a été lui-même, près de

moi, que l'intermédiaire d'une troisième personne.

— Oh! je me perds dans tous ces mystères!

— Jouissez en paix de votre bonheur, monsieur; votre ferveur, pour s'adresser à un dieu inconnu, n'en sera ni moins vive, ni moins durable, j'en suis certaine.

Le régisseur vint annoncer que le rideau se lèverait bientôt, et Cynthia quitta le foyer pour descendre sur la scène. Quant à David, au comble de ses vœux, et devenu le héros d'une aventure romanesque qui jetait un prestige de plus sur sa félicité, il prit le sage parti de se laisser aller exclusivement à sa fortune, et il s'assit dans un coin du théâtre. Là, les enivrements de la musique et la voix

divine de Cynthia vinrent délicieusement seconder les rêveries et les extases de son imagination.

Le premier regard de la cantatrice, lorsqu'elle entra en scène, fut pour Maurice. Elle lui avait obéi comme une esclave à son maître; elle l'aimait comme jamais elle n'avait aimé. Ne devait-il pas être là pour la saluer d'un geste qu'elle seule verrait et comprendrait ?

La loge était vide encore. Le cœur glacé et les yeux pleins de larmes, il fallait que la pauvre femme chantât un grand air, hérissé de difficultés; on la voyait tressaillir au bruit de chaque loge qui s'ouvrait; deux ou trois fois son trouble, son émotion faillirent l'obliger à s'interrompre.

Tout le premier acte se passa de la sorte.

Quand la toile se leva de nouveau, le docteur était arrivé; à sa vue, Cynthia faillit lui tendre les bras... Hélas! Maurice n'eut même pas un regard pour elle. Il porta froidement ses yeux sur la scène. Il causait, le sourire sur les lèvres, avec deux femmes placées devant lui. Pendant que Cynthia chantait le morceau capital de son rôle, il échangea trois ou quatre fois des paroles avec la plus jeune et la plus belle de ces femmes.

Mon Dieu que la pauvre cantatrice souffrit, et que de douleurs déchirèrent son ame!

En passant près de David pour retourner à sa loge, elle ne put réprimer ses larmes, et se prit à sangloter. Le jeune homme accourut près d'elle.

— Vous souffrez ! s'écria-t-il : pourquoi ne pas interrompre une représentation qui vous jette dans un pareil état.

— Quitter la scène en ce moment ! Non, quand je devrais souffrir mille fois plus encore... Oh ! je suis bien à plaindre. Mon Dieu ! mon Dieu !

Elle se précipita vers le rideau et elle regarda, dans la salle, par l'espèce de petit judas qui permet aux artistes de voir les spectateurs.

Maurice jouait avec l'éventail de la jeune femme; elle venait de lui abandonner.

Cynthia prit convulsivement la main de David.

— Ecoutez-moi, dit-elle, vous m'avez parlé tout-à-l'heure de votre dévouement; j'en implore, j'en exige une preuve. Il faut que vous m'ameniez à l'instant le docteur Delordeux.

— Je connais à peine le docteur : une seule fois, le hasard m'a mis en rapport avec lui.

— Voilà bien, les hommes! interrompit avec amertume la Cynthia; ils ont sans cesse à la bouche le mot de dévouement. Quand on leur en demande la preuve la plus insignifiante, ils allèguent de misérables excuses!

Elle s'éloigna.

David hésita quelques instants; il sentait l'irrégularité de la démarche qu'on exigeait de lui, et cependant il se reprochait de la

refuser à celle qui l'avait tout-à-l'heure arraché au désespoir.

Cynthia revint près de lui.

— Je vous ai parlé durement, dit-elle ; j'ai exigé, j'ai voulu ; maintenant je supplie, j'implore. Vous ne pouvez refuser la grâce qu'une femme vous demande à genoux. Amenez-le-moi, ou bien je me livrerai à quelque accès de folie. Ma tête se perd ; je ne sais plus ni ce que je veux, ni ce que je fais.

David serra la main de la prima donna, et se dirigea vers la loge du docteur. Il se demandait avec inquiétude comment il l'aborderait, lorsque Maurice sortit pour se rendre au foyer.

—La signora Cynthia est gravement indispo-

sée, monsieur le docteur. Elle vous supplie de vouloir bien vous rendre dans sa loge.

— Les médecins du théâtre ne se trouvent donc point à leur poste, demanda froidement le docteur ?

— La signora n'a confiance que dans vos soins.

Maurice hésita.

— Monsieur, reprit-il après quelques rapides instants de réflexion, veuillez me conduire à la loge de la signora. Jamais je n'ai visité le théâtre; je pourrais fort bien me perdre dans ce petit dédale.

Lorsque Maurice entra dans la loge de Cynthia, celle-ci lui tendit les bras, et ne trouva

plus, en son cœur, ni sur ses lèvres, une parole de reproches.

— Vous voici, dit-elle, toutes mes souffrances sont oubliées!

Vos souffrances? chère Cynthia!

— Vous attendre tout un acte, et puis vous voir échanger des sourires avec cette femme!... Oh! Maurice, une pareille torture dépasse mes forces.

— Cette femme est ma sœur! répondit gravement Maurice.

— Je suis une folle, une insensée : me pardonnez-vous, dites, mon ami? je vous aime tant!

— Et vous me rendez malheureux! Et vous compromettez à plaisir notre bonheur! Bientôt notre amour sera deviné... Ce jour-là, Cynthia, il faudra nous séparer.

— Ne dites pas un mot pareil, ne le dites pas : je me tairai, je cacherai à tous les yeux un amour d'où ma vie dépend!

— En scène pour le troisième acte! cria l'annonceur.

Cynthia serra la main de Maurice.

— Demain je vous verrai? n'est-ce pas, vous viendrez demain?

— Demain! toujours! toute la vie, répondit-il avec émotion; car il ne pouvait opposer plus longtemps à un pareil amour les cal-

culs du monde, et la froide réserve de la circonspection.

— Maintenant, je défie le chagrin! s'écria-t-elle, en courant sur la scène avec la grâce et la légèreté d'un jeune faon.

Jamais elle n'avait paru si belle, jamais on n'avait admiré dans sa voix, tant de puissance, de charme et de passion. De toutes parts, les mains applaudissaient; de toutes parts les bouquets pleuvaient sur le théâtre. Mille bouches répétaient avec des transports enthousiastes le nom de la Cynthia.

Maurice, au comble de l'émotion, saisit dans la main de sa sœur le bouquet qu'elle tenait, et le lança aux pieds de la cantatrice. La Cynthia le ramassa et s'enfuit dans sa loge.

— Oh! vous avez été sublime, s'écria David, devant lequel elle passait en courant.

— C'est que je suis heureuse! répondit-elle. Je voudrais mourir en ce moment; la vie d'une femme ne peut renfermer, deux fois, de pareilles émotions.

Dès le lendemain, la *Donna Bianca* fut mise à l'étude; les répétitions ne tardèrent point à commencer. Les répétitions au Théâtre-Italien ne durent point longtemps. Débarrassées d'une grande mise en scène, sans décorations importantes, sans corps de ballet, elles marchent d'une façon leste et vive. Le grand jour de la première représentation arriva donc rapidement pour David.

Les émotions d'un premier succès au théâtre, — quelqu'éclatant qu'il soit, — n'ont

rien du sublime enivrement qu'on leur suppose; elle ressemblent plutôt à de la tristesse qu'à de la joie. Tandis que, dans la salle, deux mille voix saluaient avec enthousiasme le nom de David et proclamaient, au milieu des applaudissements, sa gloire et son génie, il se demandait avec inquiétude où étaient ces transports de bonheur achetés au prix de tant d'années de travail, de lutte, de persévérance, de résignation et de misère. Les acteurs l'entouraient avec transport ils se disputaient à qui le féliciterait et lui serrerait la main. Le directeur Radolini parlait d'un nouvel opéra à écrire de suite.

Cynthia, encore sous l'impression exaltée de son rôle et du succès qu'elle devait à David; Cynthia, belle et inspirée comme une muse antique, déposait aux pieds du maëstro les fleurs qu'on lui avait jetées de toutes part,

et voulait placer, sur son front, une couronne.

Le cœur de David restait froid et serré.

Un incident, insignifiant en apparence, vint encore ajouter à son désenchantement.

Parmi les personnes qui l'entouraient sur le théâtre, il remarqua un petit gros homme dont la mine, rougeaude et commune, exprimait une satisfaction pleine de vanité. Cet homme s'approcha de David et lui demanda s'il était satisfait.

— Oui, Jonathan, répondit le directeur, oui; votre service a bien marché, quoiqu'on en ait eu peu besoin.

— Quel est cet homme, et de quel ser-

vice parle le signor Radolini? demanda le maëstro.

Un sourire entr'ouvrit les belles lèvres de Cynthia : le sourire de la cantatrice fut répété par les autres personnes. Aussitôt, une petite figure, de la physionomie la plus grotesque, s'élança d'une coulisse, derrière laquelle elle se tenait cachée, saisit par le bras l'homme qu'avait complimenté Radolini, et s'efforça de l'entraîner loin de David.

Il était trop tard. Le compositeur avait enfin compris avec dégoût : c'était l'entrepreneur de succès, le chef des claqueurs. Quant au compagnon de cette ignoble créature, David avait reconnu en lui le pauvre diable qu'il avait porté naguère à l'hôpital Saint-Louis. Cependant le Cohen avait subi un changement qui pouvait le rendre mécon-

naissable, même pour des yeux plus familiers avec ses traits. Un habit bleu à boutons d'or, presque ajusté à sa taille, remplaçait la vieille et hideuse redingote dont il se montrait d'ordinaire affublé. Cet habit laissait voir la seule et première chemise blanche qu'eût jamais portée le Cohen. Enfin, un riche diamant, attaché en épingle, sur le nœud d'une cravate, complétait cette merveilleuse tenue. Je ne parle pas d'un pantalon ventre-de-biche et d'une paire de bottes auxquelles on avait prodigué le vernis. D'où venait cette ébouriffante tenue, et comment le Cohen se trouvait-il dans les coulisses du Théâtre-Italien? Quelques explications vont l'apprendre.

On comptait parmi les choristes plusieurs Israélites. Le Cohen alla les visiter, et en fut reçu avec bienveillance, en sa qualité de co-

religionnaire. Il ne tarda point à se concilier leur bienveillance par la douceur de ses manières, par les édifiantes histoires qu'il savait raconter aux enfants, et surtout par l'autorité de son titre de Cohen. En échange des leçons de Talmud qu'il donnait avec une égale ferveur, à ceux qui ne pouvaient point le payer comme à ceux qui le rétribuaient, il demandait des détails sur les répétitions de la *Donna Bianca*. Il fallait tout lui dire : la manière dont marchait l'exécution, l'effet qu'avaient produit les morceaux importants; le plus ou le moins de talent dont faisaient preuve les acteurs. Il cherchait encore à savoir quelles espérances on fondait sur le succès, et quand la répétition générale amènerait une épreuve. Une fois fixé sur le premier jour de cette répétition, il se rendit, vers cinq heures, dans une boutique de marchand de vins, que les nouvelles rues, ouvertes dans les environs du

passage Choiseul ont fait disparaître aujourd'hui.

Quinze ou vingt individus, d'une mine assez équivoque, se trouvaient déjà rassemblés. Le chef des claqueurs, Guerchen, assis devant une table, achevait de préparer une large tasse de gloria et regardait brûler la flamme bleuâtre de l'eau-de-vie qu'il venait d'allumer.

Le Cohen s'approcha et porta la main à son chapeau; les Israélites dévots se découvrent la tête, le moins possible. Le gros petit homme rendit à peine ce salut; il tourna les yeux pour regarder l'intrus qui le lui adressait.

— Je désirerais faire partie de vos gens, demain à la répétition générale, et le soir à

la première représentation du nouvel opéra, dit le Cohen.

Guerchen toisa des pieds à la tête celui qui formulait une demande si audacieuse.

— Je n'ai besoin de personne, mes hommes sont au complet; répliqua-t-il avec dédain.

— J'avais pensé qu'un Israélite ne devait ni mentir, ni repousser un frère suppliant, riposta le Cohen, en employant le jargon mélangé d'hébreu et d'allemand que les Juifs emploient entre eux.

— Si vous êtes un co-religionnaire, interrompit l'important personnage, d'un ton adouci, la chose est différente. Me voici disposé à vous rendre service; mais comment puis-je vous admettre dans le parterre d'un

théâtre royal avec cet accoutrement délâbré ?

Le Cohen sourit.

— Je serai vêtu de manière à vous faire honneur; vous en jugerez demain à la répétition.

— Soyez exact : il s'agit du succès d'un de nos frères, il ne faut pas que la gloire d'Israël puisse être obscurcie, ajouta l'homme aux grosses mains.

— Soyez en repos; le succès de David est plus cher à mon cœur qu'à tout autre..... Il est mon ouvrage, pensa le Cohen, qui se dirigea vers le quartier du Temple.

Arrivé devant la rotonde, il entendit deux ou trois voix l'appeler avec empressement.

— Nous ne sommes donc plus de vos amis? demanda une grosse femme; voici trois mois que vous ne nous avez visités.

— Vos enfants sont partis avec leur grand'-mère pour Nancy; jusqu'à leur retour, je n'ai plus de leçons de Talmud à donner chez vous.

— Je croyais qu'une pareille pensée ne vous serait jamais venue. Ne savez-vous pas qu'il y a toujours, le soir du sabbat, place à la table d'un Israélite pour un frère, et surtout pour un descendant d'Aaron. Il ne faut pas ainsi négliger vos amis. Je sais, moi, que vous avez été réduit à entrer à l'hôpital, et qu'on vous a trouvé évanoui et mourant de faim dans la rue.

— J'arrivais d'un long voyage : je n'a-

vais pu me procurer que des aliments prohibés par la loi sainte. Or, il vaut mieux mourir que de transgresser cette loi, mes amis. Du reste, pour vous prouver combien je compte sur votre amitié, je n'hésite point à la mettre à l'épreuve.

— Parlez ! parlez ! tout ce qui nous appartient est à votre disposition.

— Je voudrais que vous pussiez me prêter pour quatre jours au plus, un costume complet et décent.

— Voici un habit presque neuf et qui vous donnera la tournure d'un prince, dit aussitôt le fripier qui ne pouvait s'empêcher de prôner sa marchandise, même en l'offrant sans paiement. Ces bottes vous chausseront à mer-

veille. J'ai là un gilet de soie qui complètera le costume.

— Vous n'avez pas de linge? reprit la grosse femme. Prenez ces deux chemises de toile de Hollande; elles feront un magnifique effet, surtout avec l'épingle en diamant de mon mari.

La fripière rassembla tous ces objets d'habillement, et invita le Cohen à passer dans un cabinet qui formait l'arrière-boutique. Le Cohen en sortit magnifiquement équipé des pieds à la tête, et prêt à se rendre à son garni.

L'accueil bienveillant que le descendant d'Aaron avait reçu au Temple, n'était rien en comparaison de la bienvenue qui l'atten-

dait chez Judith de Strasbourg, dame et maîtresse du misérable taudis.

— Dieu, soit béni, dit-elle : vous pourrez, aujourd'hui, ce qui ne vous arrive guère, célébrer le sabbat avec nous. Trop souvent votre dîner consiste en un morceau de pain; car vous ne rougissez pas de me refuser mon dîner, quand vous n'avez point de quoi le payer... Comme si je ne pouvais point vous faire crédit?... Quel est donc ce paquet que vous apportez?

— C'est du linge que l'on m'a prêté; renfermez, je vous prie, cette seconde chemise dans votre armoire, jusqu'au moment où j'en aurai besoin.

— Donnez bien vite, car c'est aujourd'hui

vendredi : il faut que je termine la besogne de mon ménage avant la chute du jour.

En achevant ces paroles, dame Judith de Strasbourg plaça, sur la table, deux immenses plats. Dans le premier on voyait une énorme pièce de bœuf froid, que sa couleur blanchâtre attestait avoir été lavée et préparée à la manière israélite. Des pommes de terre remplissaient le second.

Judith de Strasbourg plaça encore sur la table deux pains *châlé*, fabriqués en l'honneur du sabbat; ces pains étaient posés entre deux linges, c'est-à-dire entre la nappe et une serviette. Cette coutume est une allusion symbolique à la manne qui tombait, dans le désert, dessus et dessous la rosée.

Pendant ces préparatifs, le Cohen s'était

rendu à la synagogue, où les chantres et les enfants de chœur récitèrent plusieurs psaumes avec ces balancements de tête qui paraissent si bizarres à un chrétien, la première fois qu'il en est le témoin. La psalmodie des Israélites révèle jusqu'à l'évidence une origine orientale, et n'a guère, dit-on, subi de modification, depuis le jour où elle se fit entendre, pour la première fois, dans le voyage du désert vers la terre promise.

L'office terminé, et quand les enfants eurent demandé et reçu la bénédiction du rabbin et de leurs parents, le Cohen rentra au logis de dame Strasbourg.

Là, il lut quelques passages du Talmud, et s'assit à la place d'honneur de la table.

Dame Strasbourg était veuve, et le descen-

dant d'Aaron, à cause de son caractère sacerdotal, devait remplacer le maître de la maison et occuper le milieu de la table.

Il porta à ses lèvres un verre rempli de vin, et récita les premiers versets de la Genèse sur la création. Il goûta une seconde fois au verre et le fit circuler de main en main.

Les convives de dame Strasbourg étaient trop pauvres, même pour qu'une seule bouteille de vin pût être bue entièrement par eux le jour du sabbat.

Le Cohen bénit le pain, le premier le goûta, et en distribua des morceaux aux assistans, qui se mirent ensuite à déployer un formidable appétit. Quelques prières terminèrent le dîner, et on se sépara en se souhaitant un bon sabbat.

Le Cohen consacra la journée du lendemain, soit aux prières de la synagogue, qui ont lieu matin et soir, soit à la lecture du Talmud. Il eut soin, comme il est prescrit, de manger trois fois durant la journée. Pour satisfaire à ce rite, la table de dame Strasbourg resta servie et couverte d'une nappe pendant vingt-quatre heures.

Quand la nuit apparut sur l'horizon et que des étoiles brillèrent dans le ciel, le sabbat se trouva terminé. Alors le Cohen s'enferma dans une petite chambre, séparée du dortoir commun par une simple cloison, et en sortit triomphalement, affublé du costume prêté par le fripier. Dame Strasbourg en le voyant de nouveau, propre et bien vêtu, ne put retenir une exclamation de surprise et de joie.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le chef des claqueurs, quand le Cohen vint le rejoindre, partagea la satisfaction de la bonne femme et voulut honorablement placer, à sa droite, un auxiliaire d'une si merveilleuse élégance.

La troupe se rendit à la répétition générale; pour la faciliter, on avait fait relâche ce soir-là.

Tandis que les acteurs chantaient et s'acquittaient de leurs rôles, l'entrepreneur de succès prenait des notes sur les passages de la partition qu'il fallait *protéger*, et sur ceux qu'il fallait *enlever*. Il disait à ses hommes : ici, vous rirez; ici, vous pleurerez. Quand arrivaient les morceaux les plus importants, il leur recommandait les murmures admiratifs et les interruptions flatteuses.

Enfin, lorsqu'advenait le moment des bravos, il faisait mine de frapper des mains, et continuait cet exercice sans produire le moindre bruit, calculant, dans sa pensée, le temps qu'on pourrait faire durer les applaudissements et entretenir, en l'excitant, l'enthousiasme du public.

La répétition terminée, il congédia ses hommes en leur recommandant de se trouver à leur poste, avec une rigoureuse ponctualité, le surlendemain mardi, jour de la première représentation.

---

Le soir de la première représentation, le Cohen, dans son accoutrement d'emprunt, arriva l'un des premiers au cabaret que Guerchen avait choisi pour quartier-général. Par

suite de ce sentiment de nationalité qui caractérise les juifs, les hommes que l'entrepreneur de succès avait choisis pour auxiliaires étaient presque tous des co-religionnaires. Le Cohen reconnut parmi eux beaucoup de ces artisans qui se livrent aux professions errantes, ordinairement dédaignées par les autres ouvriers, et dans lesquelles, souvent, les Israélites savent s'enrichir. La bande de Guerchen se composait, surtout, des marchands qui vont de rues en rues, en jetant d'une voix glapissante le cri de *vieux habits, vieux galons!* Venaient après cela, des débitants de bijoux en argent doré; des fabricants de lunettes ou des revendeurs d'étoffes passées de mode. On lisait, sur la plupart de ces physionomies les caractères du type israélite. Tous portaient des habits propres, du linge blanc, et une cravate décente. A partir de la ceinture, il n'en était plus de même :

on voyait des pantalons désolés, des souliers fangeux et des bottes sans formes vraisemblables; syrènes de la cabale, ils étaient bourgeois jusqu'au gilet, et gueux dans le reste de leur accoutrement.

A six heures et demie, Guerchen se leva et frappa sur une table.

Aussitôt, tous ses hommes se levèrent avec empressement et se formèrent par petits pelotons de cinq ou six. Chacun de ces détachements se glissa tour-à-tour par la porte réservée aux artistes du théâtre, dans un grand corridor noir qui les mena jusqu'au parterre. Arrivés, ils se tinrent debout et silencieux, à peu près comme des soldats qui attendent les ordres de leur chef. Guerchen était en effet le général de cette armée prête à en *venir aux mains*, ainsi qu'aimait à le dire en riant

le capitaine qui les commandait. Grave et solennel, ce dernier monta sur une banquette, et, dans une courte allocution, recommanda l'ordre, la bonne tenue, et une attention constante à ses moindres gestes.

— Au premier signal donné par ma canne qui frappera le parquet, vous commencerez le feu; lorsque j'éleverai la main, il faudra le tempérer et l'éteindre graduellement; quant aux interrupteurs, aux pleureurs et aux rieurs, pas d'exagération! rien d'affecté; du naturel!

Après que cet étrange maître d'orchestre eût ainsi recordé les exécutants de la bizarre mélodie qu'il allait diriger, il reprit :

— Maintenant qu'on se place! Onze hom-

mes intelligents et dévoués autour de moi! Bien!

Au fond du parterre, trente ténors, ajouta-il, en donnant à chaque groupe, en guise de drapeau, un nom d'artiste. Les ténors feront en même temps le service de la prima donna; trois *couronneurs* avec les ténors.

— Voyons, les couronnes sont-elles convenables?

—Trois hommes sortirent des couronnes de dessous le revers de leur redingote, et Guerchen y jeta un regard approbateur.

— Cachez cela, maintenant, et attention, surtout, à mon signal; vous pourriez tout perdre en jetant vos couronnes mal à propos.

Là-bas, à gauche, dix basso-cantante; à droite, huit contralto; un peu sur le devant, six duègnes; de l'autre côté trois secondes basses; ici un second ténor. Voici le public qui entre, attention et silence.

En effet, on venait d'éclairer et d'ouvrir la salle. Les spectateurs comblèrent bientôt les vides que laissaient dans le parterre les différents groupes disposés par Guerchen.

Le Cohen n'avait jamais vu de près le mécanisme de cette triste invention qui ne caractérise que trop, hélas! le dix-neuvième siècle. Il se demandait comment les artistes s'étaient résignés à prostituer, en marchandises dont on peut acheter plus ou moins, les nobles et douces émotions du succès? Quelles inspirations, se disait-il, peuvent enflammer un acteur, lorsqu'il sait combien coûtent les applau-

dissements et jusqu'aux exclamations qui le saluent. Pauvre David! Dieu veuille que cette pensée ne se présente pas à ton imagination; car elle corromprait ton bonheur d'aujourd'hui.

Tandis que le Cohen se laissait aller à ses réflexions, les loges se garnissaient d'une foule élégante; les musiciens se plaçaient à l'orchestre, et l'ouverture commençait.

Au moment où les premières mesures se firent entendre, le cœur du Cohen se serra. Il portait avec angoisse ses regards sur tous les spectateurs, avide d'y lire l'impression qu'ils éprouvaient. Heureusement, le morceau d'introduction était d'une facture large et semé de motifs d'une fraîcheur exquise. Lorsque Guerchen donna le signal des applaudissements, tous les spectateurs l'imitèrent.

Quant au Cohen, il battait des mains avec une telle passion, que son chef lui dit :

— Modérez-vous, mon maître; si vous vous laissez emporter ainsi, vous n'irez pas jusqu'au bout; surtout vous qui n'avez point l'habitude de notre travail.

Il appelait cela un travail !

Pour la première fois, peut-être, le Cohen se sentit une pensée de haine dans le cœur. Guerchen venait de le faire retomber du ciel de l'exaltation dans la fange glacée du désenchantement.

Peu à peu néanmoins le Cohen se reprit à son enthousiasme.

Le triomphe de David marchait avec tant

de loyauté, la partition révélait une si haute intelligence musicale, que les efforts de Guerchen et de sa bande se trouvèrent perdus au milieu des transports du véritable public, comme la voix de la mouette s'étouffe dans le bruit des flots. L'Israélite oublia donc son entourage trivial, se prit à l'intérêt du drame et se laissa aller aux prestiges de la musique. Jeté, par l'illusion de la scène, dans un monde idéal et magique, il s'identifiait à l'action qui se passait sur le théâtre, riait, pleurait, aimait et haïssait avec les acteurs ou plutôt avec les personnages.

Une pensée de réalité, bien douce, venait encore, de temps à autre, jeter ses reflets magiques dans cette ame orientale livrée à toute l'exaltation de sa race; c'était le bonheur et la protection que lui, pauvre Cohen, avait donnés au maëstro méconnu !

— Sans moi, se disait-il, Israël compterait une gloire de moins; sans mon aide, à moi qui rampe dans la poussière, une noble intelligence se serait éteinte vaincue avant le combat. J'ai été l'instrument dont Jehova s'est servi; Jehova soit loué et béni !

Le spectacle terminé, le Cohen supplia Guerchen de le mener sur le théâtre, où le digne entrepreneur avait l'habitude, après une première représentation, d'aller recueillir les félicitations de ceux qu'il croyait modestement avoir fait réussir. On se rappelle comment la Cynthia et le Cohen éloignèrent du triomphateur cet homme dont la présence venait, sinon briser, du moins souiller le piédestal sur lequel le succes élevait David.

Le Cohen, par des paroles adroites, parvint à emmener Guerchen, qui, dans son

candide cynisme, ne comprenait rien à la conduite du descendant d'Aaron et de Cynthia, la prima donna.

— L'ingrate! qui m'a plus d'une obligation, disait-il; me renvoyer de la sorte, quand jamais, depuis que j'exerce, je n'ai obtenu de plus éclatants résultats! Quelle triste reconnaissance que celle des artistes! qu'on est à plaindre de travailler pour eux!

Tandis que le Cohen persuadait à Guerchen que la prima donna n'avait point voulu l'offenser et qu'il parvenait à éloigner cet homme de la présence de David, le maëstro était entraîné à un souper improvisé par le directeur Radolini, plusieurs artistes et quelques dilettanti. Il lui fallut donc subir l'enthousiasme bruyant de ses amis inconnus, recevoir des toasts, y répondre, et témoigner une satis-

faction et une gaieté si loin de son cœur. Enfin, vers quatre heures du matin, il put se dérober au supplice de cette fête odieuse et regagner son logis. Pas une seule voiture ne restait dans le quartier pour le ramener chez lui. Il préféra faire à pied le chemin, plutôt que de retourner au milieu de ces têtes animées par le vin, qui criaient tumultueusement et qui menaçaient, dans leur ivresse, d'en venir avec David aux accolades.

La fraîcheur de l'air et surtout le silence firent bien au maëstro. Il lui sembla que la main de fer, qui n'avait cessé, jusque-là, d'étreindre son cœur, se desserrait doucement et lui permettait enfin de battre en liberté. Heureux de ressentir un peu de calme et de bien-être, après tant d'agitations et de souffrances, il ralentit le pas pour jouir de la sérénité de la nuit. Le ciel étincelait de mille

étoiles réfléchies par la Seine. Pas un bruit ne troublait la paix solennelle des quais empreints en ce moment de la majesté qu'apporte toujours avec elle la solitude. David commença sérieusement à réfléchir sur l'immensité du pas qu'il venait de faire dans la carrière artistique. Son bonheur et sa gloire lui apparurent enfin sous leur véritable aspect, et peut-être la joie allait-elle ranimer son ame, quand il crut distinguer, au loin, des pas qui marchaient derrière lui. Il s'arrêta; les pas s'arrêtèrent; il recommença à marcher, et les pas se remirent en mouvement. La pensée de savoir près de lui un homme qui troublait sa solitude jeta David dans une sorte d'irritation. Il se détourna de son chemin : les pas le suivirent dans la rue où il s'était jeté; toujours en mouvement quand il allait, toujours immobile quand il s'arrêtait.

impatienté, il résolut de marcher droit à celui qui se rendait coupable d'une pareille importunité; il ne tarda point à se trouver face à face avec le Cohen.

La vue du petit homme si ridiculement paré ne diminua pas le mécontentement de David.

— Pourquoi donc errez-vous à pareille heure dans les rues? A en juger par votre costume, vous ne paraissez point, cette fois, réduit par la misère à manquer d'asile. D'ailleurs, je vous ai aperçu tantôt au Théâtre-Italien.

— Je ne pouvais rester étranger au succès d'un co-religionnaire, répondit le Cohen. Les victoires d'Israël ne sont point, hélas! tellement nombreuses, dans ces temps d'épreuves

et de souffrances, qu'un fidèle doive dédaigner de prendre sa part de leur joie.

— Le spectacle est fermé depuis plus de deux heures; pourquoi donc êtes-vous encore errant?

— Pour veiller sur ceux qui commettent l'imprudence d'errer seuls dans les rues, à quatre heures du matin.

Il montra un énorme gourdin que tenait sa main, petite, mais nerveuse et puissante de contours, comme toutes les extrémités des hommes de race.

— Quel motif vous fait prendre à ma personne un si vif intérêt?

— Ne vous rappelez-vous jamais m'avoir vu ?

— Une seule fois, à l'hôpital Saint-Louis. Vous avais-je déjà rencontré ?

Le Cohen ne put réprimer un soupir.

— Eh bien ! dit-il sans répondre directement à la question de David, je vous dois la vie ! Vous m'avez secouru dans ma misère, n'est-ce point là plus qu'il n'en faut pour qu'un pauvre vagabond, comme moi, erre la nuit.

David offrit sa bourse au Cohen.

— Merci, dit-il, merci ; je n'ai besoin de rien. Je compte sept élèves en ce moment : les soixante-dix centimes que me valent mes

leçons de Talmud suffisent, de reste, à me nourrir et à me loger.

— Adieu donc.

Le Cohen ne répondit point au salut de David et ne s'éloigna point.

— Ecoutez-moi, dit-il, nos rabbins l'enseignent : il ne faut pas dédaigner un bon conseil dit par une voix humble : les racines de la fleur parfumée poussent dans la terre (1).

— Qu'avez-vous donc à me dire?

— Vous attendiez des succès, des joies

(1) *En Iaacob*, *Oculus Iacobi*, par Jacob Chavix, d'Amsterdam.

sans bornes, et vous n'avez mis encore vos lèvres que sur les bords d'une coupe amère.

— Et qui vous a dit cela? interrompit David surpris que cet avorton lût si bien dans son cœur.

— Je sais qu'il en advient toujours ainsi, reprit le Cohen avec sa simplicité habituelle. D'ailleurs, la tristesse de votre regard me le révèle.

— Où voulez-vous en venir, mon ami? demanda le maëstro avec plus de déférence.

— La coupe, amère sur ses bords, ne tarde point à devenir enivrante et fatale; car elle renferme la richesse, la flatterie et l'orgueil.

Voilà pourquoi tant d'artistes n'ont pas été au-delà de leur première œuvre.

David s'arrêta pour prêter au Cohen une oreille attentive.

— Obscur et altéré de succès, le découragement vous a souvent abattu. Au milieu des mollesses du bien-être, des perfides joies de la volupté et des conseils funestes, la négligence et la paresse vous briseront plus fatalement encore. On s'énerve moins à lutter contre des obstacles qu'à parcourir, dans un char, une route douce et facile.

— Quel parti devrais-je, selon vous, prendre en cette occurrence?

— Demain matin, vous signerez avec Radolini un traité pour un nouvel opéra. Allez

méditer et créer cet opéra dans votre famille, près de votre aïeule, près de votre sœur, que vous n'avez point embrassées depuis si longtemps.

— Vous connaissez ma famille?

Un long soupir sortit encore une fois de la poitrine du Cohen.

— J'ai quelque fois reçu l'hospitalité chez votre pieuse grand'mère. Votre sœur Noëmi, songeant que j'allais peut-être vous voir, enviait mon bonheur.

— Ma sœur! mon aïeule! murmura avec émotion David, dans l'ame duquel les paroles du Cohen réveillèrent les sentiments de la famille, si puissants chez les Israélites.

— Votre grand'mère et votre sœur parlent sans cesse de vous. Après Dieu, vous êtes leur unique pensée. Elles attendent avec résignation le jour où la fortune, moins rigoureuse, vous permettra d'aller les revoir. Maintenant que ce jour est arrivé, tromperez-vous l'espoir et la tendresse de ces deux pauvres femmes?

— Vous avez raison; je partirai, avant trois jours, pour Amsterdam.

— La famille et la solitude sainte vous vaudront de grandes inspirations.

— Vous avez raison; la sagesse dicte vos conseils.

— Le signor Romani a envoyé à Radolini, pour un autre maëstro, un livret dont il a

puisé le sujet dans les malheurs d'Ugolin. Le directeur compte vous proposer d'écrire la musique de cet opéra.

— Vous connaissez cette affaire, quoique on ne me l'ait proposée que vaguement encore ?

— Le hasard, répondit le Cohen, en accompagnant ce mot d'un sourire, le hasard apprend bien des choses, et en laisse, en revanche, ignorer beaucoup d'autres... Vous n'avez pas découvert encore à qui vous deviez la réception de la *Donna Bianca* au Théâtre-Italien.

— Et vous le savez, vous? Oh! veuillez me l'apprendre.

— Je n'ai point dit un mot de ce que vous

supposez, répliqua froidement le Cohen; j'ai voulu seulement parler des bizarreries du hasard.

Le jour commençait à paraître lorsque David arriva enfin devant sa porte. Là, il répéta au Cohen qu'il suivrait ses conseils et qu'il partirait dans peu de jours pour Amsterdam. Il engagea le Cohen à l'accompagner dans ce voyage.

— Peut-être me retrouverez-vous en Hollande, répondit ce dernier. Mes élèves en Talmud commencent à diminuer ici. La Hollande, je l'espère, me sera plus favorable, et je pourrai, sans doute, parvenir à y gagner mon florin par semaine... Je lis dans vos yeux que vous allez me proposer des secours. Ne le faites point. Le Cohen ne reçoit point d'aumônes. J'ai distribué, en votre nom, aux

pauvres, une somme égale à celle que j'avais reçue de vous à l'hôpital. Quand on emprunte il faut rendre.

Il se sépara de David et se rendit chez le fripier du Temple pour y changer ses vêtemens d'emprunt et reprendre sa grande redingote en haillons. Quand il arriva chez la marchande et qu'il lui redemanda sa vieille défroque, la bonne femme échangea un regard avec son mari.

— Ah ! mon Dieu, dit-elle en rougissant un peu, car il lui en coûtait de mentir, devant le Cohen, même pour une bonne action. Ah ! mon Dieu, combien vous allez me gronder! Mon garçon de boutique a vendu hier, par méprise, votre redingote. Je ne sais comment m'excuser près de vous, car il vous faudra garder l'habit que je vous ai prêté,

et il n'a garde d'être aussi commode que l'était votre houppelande.

— Femme, dit sévèrement le Cohen, n'offensez pas la vérité même pour faire l'aumône.

A ce reproche, une larme brilla dans les yeux de la charitable Israëlite.

— Allons, dit-il, ne vous affligez pas, Dieu seul juge des intentions, et la vôtre est bonne. Pour vous consoler du chagrin que je vous ai fait, je consens à recevoir de vous, en don, une redingote presque neuve que j'aperçois là, à votre étalage? Reprenez cet habit, il ne convient ni à mes goûts ni à mes habitudes.

La fripière, toute joyeuse, donna au

Cohen la redingote qu'il avait désignée.

— Dieu soit loué ! dit-elle en le voyant s'éloigner convenablement vêtu : il n'aura point, de longtemps, à souffrir du froid. Ma journée a été bien étrennée !

## VI.

### D'ANVERS A ROTTERDAM.

DAVID A WILHEM NODECHARLES.

« Dans quelques jours, mon cher Wilhem, je serai près de vous. Je passerai à Rotterdam une semaine entière ; quelques affaires m'y retiendront. Je veux vous y consulter, mon ami, sur le placement de mes fonds ;

dix mille florins, tout autant, Wilhem. Vous ouvrez de grands yeux, et vous vous demandez comment le pauvre professeur de piano se trouve possesseur d'une pareille somme? Je ne suis plus professeur de piano, Wilhem!... Ouvrez de plus grands yeux! mon changement de profession, et cette somme considérable que je veux placer, par vos soins, ne sont pas les miracles les plus étonnants dont je me trouve le héros depuis un mois.

Wilhem, une fée m'a frappé d'un coup de baguette, et me voici riche, en réputation et comblé d'honneurs! Hier, le ministre des beaux-arts m'a décoré, de sa main. Tout Paris répète mon nom, et les dix mille florins que je vous apporte, sont le prix de ma partition, de la *Donna Bianca*. Pourquoi cet opéra, repoussé pendant quatre années, a-t-il été appris, répété, joué dans l'espace de quelques

semaines; je n'en sais rien. La signora Cynthia a tout fait, et prétend n'avoir été que l'instrument d'une autre volonté. Elle s'obstine à me cacher le mot de cette énigme, qu'elle a promis, dit-elle, par les serments les plus saints de ne point révéler. Ainsi la renommée et l'aisance; —la fortune et l'avenir, avec plus de gloire encore, voilà le rêve au milieu des prestiges duquel je vis? A chaque instant j'ai peur de me réveiller. Au spectacle, dans les lieux publics, les regards me cherchent, et les applaudissements me suivent; le nom de la *Donna Bianca* et de David sont dans toutes les bouches. Enfin, un pauvre Cohen, que j'ai ramassé, mourant de faim dans la rue, m'a donné d'excellents conseils; et m'a été d'une grande utilité dans la discussion du traité que me proposait le signor Radolini, directeur du Théâtre-Italien. Le Cohen en a pesé chaque article avec un discernement et une finesse

que lui eussent enviés les plus habiles hommes d'affaires de la Hollande. Il a tenu tête à Radolini, c'est tout dire. Ce vagabond, qui n'a jamais possédé dix francs à la fois, a fait preuve d'une capacité financière sans exemple. Bref, grâce à lui, le traité a été conclu de la façon la plus avantageuse pour moi. Vous croyez, Wilhem, que là, se sont bornés les bons offices de cet ami en guenilles. Détrompez vous! Si je pars pour la Hollande, si je me réfugie près de ma famille pour y travailler en paix, et me soustraire aux dangereuses illusions du succès, le Cohen en est encore la cause.

Avant-hier il est venu me faire ses adieux.

—Vous n'avez plus besoin de moi, m'a-t-il dit; je vous quitte.

J'ai voulu lui offrir une bourse pleine d'or :

il a pris un louis et il m'a rendu le reste.

— Vous savez, a-t-il répondu à mes instances, que je n'accepte point d'aumônes. Les vingt francs que voici sont un emprunt que je restituerai aux pauvres. Cette somme m'est nécessaire pour payer ma traversée dans un voyage que je vais entreprendre.

Là-dessus il m'a quitté et je ne l'ai point revu.

Adieu, mon cher Wilhem; bientôt je serai près de vous, et je pourrai vous conter, de vive voix et d'une façon moins sommaire, les détails du bonheur romanesque dont je suis le héros. Il me tarde d'être assis à votre foyer, et de me trouver près de cette douce et blonde femme qui donne à votre existence paisible et laborieuse tant de sérénité et de poésie.

Vous avez choisi, Wilhem, la bonne part de la vie; vous avez repoussé l'ambition et les fausses idées de grandeur. Capable et digne d'une position haute et brillante, c'est à l'amour et au travail que vous vous êtes adressé pour obtenir le bonheur. Premier commis de la plus riche maison de banque qui soit à Rotterdam, honoré de la confiançe sans bornes et de l'amitié de vos patrons, vous ne connaissez pas le souci. Votre femme, votre bureau, votre pipe, et la tendre amitié que vous me portez, voilà l'univers entier pour vous.

Adieu encore, mon cher Wilhem, à bientôt.

« David de Saverne. »

Huit jours après avoir écrit cette lettre, David se trouvait à Anvers, et retenait sa

place sur le bateau à vapeur qui part quotidiennement pour la Hollande.

Ce jour-là, le bateau à vapeur qui conduit d'Anvers à Rotterdam se mettait en route à minuit.

Quand David arriva sur le quai, pour monter à bord, des nuages, ou plutôt un seul nuage, immense et noir, couvrait le ciel de son lourd rideau et ne laissait de place, ni à la clarté de la lune, ni aux yeux d'or des étoiles. Une obscurité profonde régnait partout. Elle n'était interrompue que par la lueur rougeâtre de quelques lanternes, allumées sur les ponts des bâtiments : encore le brouillard donnait-il à ces fanaux, en les voilant de sa vapeur épaisse, les apparences phosphorescentes de feux-follets lointains et indécis.

Ce ne fut pas, sans un sentiment d'hésitation prudente, que les pieds du jeune homme se posèrent sur la planche étroite qui servait de pont; entre la rive et le steam-boat, et qui pliait, en grinçant, sous le poids du passager. Quoique les horloges publiques sonnassent en ce moment onze heures, et échangeassent, entre elles, les sons mélancoliques de leurs cloches plaintives, le bâtiment dormait encore dans une immobilité absolue. Quelques matelots, blottis sur le pont, ronflaient sans façon; aucune fumée ne sortait de l'énorme cheminée de la machine à vapeur. Ce fut à tâtons que David dut chercher et découvrir la rampe du petit escalier raide et glissant qui conduisait au pavillon.

Le pavillon est une sorte de salon carré, ménagé à l'arrière des steam-boat, et dans lequel se trouvent réservées les places privilé-

giées. Sauf la position et l'étendue, on peut comparer le pavillon au *coupé* d'une diligence; le prix en est, d'ordinaire, beaucoup plus élevé que celui des deux autres parties du bâtiment : la *cabine* et l'*avant*. La cabine est l'*intérieur;* l'avant réunit la plupart des désavantages de la *rotonde*, plus, le voisinage immédiat de la machine à vapeur, avec sa chaleur insupportable, son odieux tapage de roues et son odeur infecte de graisse en fusion.

Avoir trouvé la rampe de l'escalier du pavillon ne suffisait pas, il fallait descendre et arriver jusqu'au bas, sans tomber; tentative hasardeuse, car la brume avait rendu chacune des marches glissantes, comme si une couche de savon les eût recouvertes.

Bon gré mal gré, David subit cette épreuve, non sans récriminer, en lui-même, contre la

réputation de propreté, d'ordre et d'exactitude, dont la tradition gratifie, avec tant d'injustice, la Hollande!

Le pavillon n'était pas plus éclairé que le pont et que l'escalier. Ce fut à tâtons que le maëstro chercha un coin pour s'établir et pour passer la nuit. Malgré sa promptitude à prendre les devants, il avait été prévenu. Quand il approcha de la partie placée tout-à-fait à l'arrière, c'est-à-dire de la seule où l'on pût se coucher sans voguer à reculons, une voix d'homme, à la fois aigre et mielleuse, le prévint que cette place était occupée par une femme. Il fallut donc s'accommoder du reste du pavillon, et, comme deux ou trois autres voyageurs qui survinrent, camper de la manière la moins pénible qu'on pût inventer. Chacun, casé et couché dans l'obscurité, il ne manquait plus qu'une seule chose :

le sommeil. Par malheur, le sommeil est le bien-être le plus difficile à se procurer en voyage, surtout à bord d'un steam-boat. Il semble que tout se réunisse pour troubler le repos du voyageur.

Quoique chacun des passagers qui devaient occuper le pavillon s'y trouvassent réunis, un employé n'en vint pas moins faire l'appel et promener, dans tous les coins, la clarté inquisitrice de sa lanterne, qu'il finit par accrocher au plafond. Là, cette lanterne ne cessa de vaciller et de danser durant toute la nuit, de la façon la plus fatiguante et la plus digne d'impatience : elle suivait les oscillations du bâtiment qui venait de partir, et sa danse fantastique s'exécutait au bruit des machines, tandis que la vapeur grondait et que les tourbillons des roues battaient l'eau de leurs infatigables nageoires. Débarrassés de

l'employé, de sa voix nasillarde et de son patois mélangé de hollandais et de français-anversois, langage fort différent, je vous en fais l'aveu, du véritable français, il fallut supporter le tapage des pieds qui allaient et venaient sur le pont au-dessus de la cabine. C'étaient, en outre, des câbles qu'on remuait, des bagages qu'on laissait tomber avec lourdeur, des passagers qui luttaient contre l'écœurement produit par les mouvements du bateau, et qui se promenaient, à grands pas, en faisant retentir les talons de leurs bottes.

Tous ces bruits ne se fussent pas succédés, que le sommeil n'en eût pas été plus possible dans le pavillon. La lanterne suspendue au plafond, et tenue sans cesse en mouvement, eût suffit pour rendre tout repos impossible. Cette lanterne, je vous l'ai dit, s'agitait et jetait, autour d'elle, ses ombres et ses lueurs.

de manière à causer des éblouissements et presque des vertiges. Tantôt elle sautait brusquement comme secouée par la main invisible d'un gnome capricieux : une autre fois elle tournoyait sur elle-même, ou bien elle se démenait avec furie et semblait vouloir se détacher du plafond, avec des flots d'huile et des débris de verre, pour se ruer sur les voyageurs. La regarder causait des nausées : cependant, par une sorte de fascination, les yeux étaient sans cesse attirés par sa lumière crue et fausse tout à la fois. Sous ces fantastiques lueurs, les objets prenaient des formes d'une bizarrerie et d'une étrangeté telles que les rêves seuls en produisent. On entrevoyait, sans les distinguer, huit ou dix personnes étendues sur les banquettes, couchées à terre et ensevelies sous des manteaux de couleurs différentes que drapait le hasard. Les uns, prolongés par les illusions des om-

bres semblaient des géants; les autres, coupés net par un jet de lumière, paraissaient des nains difformes. Le moindre pli prenait les contours d'une tête de diable ou d'une gueule de dragon : tout cela se confondait, changeait, s'évanouissait, se recréait à chaque mouvement de la lampe; chaos vivant, cauchemars sans sommeil!

Au milieu de ces confuses apparitions, les yeux se portaient instinctivement vers la partie du pavillon où se trouvait la seule femme qui fît partie des voyageurs. Il était impossible de l'apercevoir. La lanterne ne jetait que de l'ombre dans le coin occupé par l'inconnue. Une large draperie rouge, — un manteau sans doute, — jetée sur elle, ne permettait d'apercevoir de sa personne qu'une tête cachée elle-même sous un voile, et appuyée contre le dossier de la banquette. En-

trevue ainsi furtivement, lorsque par hasard un peu de lumière tombait de ce côté, elle semblait un pâle fantôme sortant d'une fosse sanglante. L'homme qui veillait près d'elle ne contribuait point médiocrement à inspirer une pareille idée et à favoriser une telle illusion. Assis aux pieds de l'étrangère, il tenait sa tête penchée sur sa poitrine et ne la soulevait que pour porter lentement, vers sa compagne, un regard qui semblait sinistre. Quoiqu'elle ne dormît point, l'étrangère restait plongée dans une immobilité complète. Seulement, on entendait, parfois, sortir de ses lèvres une toux sèche, douloureuse, et qui ne s'échappait qu'après de longs efforts tentés pour la réprimer.

Il en fallait beaucoup moins pour inspirer la curiosité des voyageurs réduits à l'insomnie, et dont l'imagination n'avait

d'autre aliment que cette femme inconnue, souffrante, près de laquelle veillait un véritable personnage de roman. Du moins li apparaissait tel, au milieu des circonstances et des détails à travers lesquels on l'entrevoyait.

Il en fut de même jusqu'au jour. Le jour pénétra enfin, à travers les petites fenêtres du pavillon, pour effacer, par sa clarté blanche, les feux rougeâtres de la lampe. Peu à peu, les objets devinrent visibles; ils perdirent leurs apparences problématiques et bizarres, et prirent des formes caractérisées et réelles. Tous les regards des voyageurs, à l'exception des yeux d'un gros Hollandais qui dormait en ronflant, cherchèrent avec avidité à distinguer les traits de l'étrangère et de son compagnon.

Quant à ce dernier, la chose était facile. Assis, ou plutôt à demi couché dans l'attitude d'une fausse nonchalance, il s'était placé de manière à ce que, sans avoir l'air précisément de surveiller la jeune femme, aucun de ses mouvements ne pût lui échapper. C'était un homme de trente-cinq ans au plus : la beauté de ses traits se faisait remarquer tout d'abord. Cependant, si l'on venait à observer plus attentivement la sombre expression de la prunelle qui se cachait sous d'épais sourcils, et surtout si l'on prenait garde à l'amertume qui se lisait sur ses lèvres contractées singulièrement, on se sentait disposé à juger avec sévérité cet homme, plutôt qu'à prendre de lui une opinion favorable. Du reste, ses manières semblaient annoncer de la distinction et une grande habitude du monde; enfin, le pied petit et fortement cambré qui s'échappait de dessous le man-

teau, attestait une race pure et énergique.

Il fallait bien s'occuper de cet homme, car la jeune femme, dès les premiers rayons du jour, avait retourné la tête en feignant de s'endormir. Cependant, on devinait aux mouvements presque invisibles qui agitaient vaguement le châle immense dont elle était recouverte, qu'elle n'éprouvait point les douceurs du repos dans lequel elle affectait de se montrer ensevelie.

Quatre heures s'écoulèrent encore avant que l'inconnue sortît de l'attitude qu'elle avait prise. Ni le bruit ni le mouvement qui se faisaient autour d'elle, ni le déjeûner qu'on servait sur les tables du pavillon ne la tirèrent de son apathie feinte. Son compagnon lisait à ses côtés, et la tenait toujours sous sa fascination, même quand il

n'attachait pas sur elle ce regard, à la fois vague et redoutable, dont j'ai parlé tout à l'heure. Curieux de connaître quelque chose de ces mystérieux personnages, David résolut d'employer la ruse pour arriver à son but. Il feignit donc de succomber au sommeil, et s'étendit sur une banquette, après s'être placé, sans affectation, de manière à pouvoir observer les moindres mouvements de l'inconnue. Peu à peu, les voyageurs du pavillon, après avoir déjeûné, montèrent sur le pont, où les attiraient un air pur et un beau ciel bleu. Il finit par ne plus rester dans le pavillon que le faux dormeur, la jeune femme et l'inconnu. Celui-ci sonna le garçon de cuisine, et lui donna l'ordre d'apporter le déjeûner. Le déjeûner servi, il dit à sa compagne :

— Je n'attends plus que vous, Madame.

Elle tressaillit, et se releva avec précipitation, par un mouvement d'obéissance plein de servilité et de terreur. David faillit jeter un cri de surprise et d'admiration. Jamais il n'avait vu des traits plus accomplis que ceux de l'étrangère. Seulement, une pâleur mortelle couvrait son visage, et lui donnait les apparences d'une trépassée. Cette pâleur n'était point, du reste, le résultat de la fatigue d'une nuit sans sommeil, passée en voyage. Le chagrin ou la maladie, peut-être l'un et l'autre, la causaient; ses belle chevelure et l'admirable limpidité de ses yeux attestaient suffisamment que le teint normal de ses joues était la fraîcheur et l'éclat. L'inconnu servit en silence la jeune femme. Celle-ci essaya de manger, mais en vain; elle repoussa doucement son assiette.

— Vous avez besoin, Séva (Joséphine) de

prendre quelque nourriture, objecta-t-il.

Il dit ces paroles d'un ton calme, sans même élever la voix, et avec une apparente bienveillance. Celle qu'il avait nommée Séva n'en éprouva pas moins une commotion nerveuse; elle porta aussitôt sa fourchette à ses lèvres, se fit violence pour manger un peu, et ne cessa ces efforts pénibles qu'après avoir senti, car elle ne le regardait point, que les yeux de celui qui la dominait si impérieusement avaient cessé de se tenir attachés sur elle. Il lui servit du laitage, et il plaça sur son assiette un second œuf frais; elle mangea le lait et les œufs. Le maëstro qui les épiait ne put s'empêcher de comparer l'obéissance passive de la jeune femme à celle que témoignent les aliénés à leur gardien.

Le déjeûner de ces deux personnes se pas-

sa, sans que d'autres paroles fussent échangées. La jeune femme semblait deviner la volonté de l'homme avant même qu'il commençât à l'exprimer. Un automate n'est pas plus docile à l'impulsion des ressorts que le mécanicien met en jeu.

— Maintenant, dit l'inconnu, rajustez votre coiffure et venez respirer quelques instants sur le pont. L'air de ce pavillon est lourd et malsain.

Elle dénoua ses magnifiques cheveux qui s'épandirent jusqu'à terre en inondant ses épaules de leurs tresses dorées. Quelques instants lui suffirent pour les nouer avec élégance. L'inconnu la regardait faire, toujours silencieux, toujours impassible. Néanmoins, avant qu'elle ne replaçât son chapeau et son voile sur sa tête, il s'avança, attira Séva à lui, et lui donna un baiser au front.

En recevant cette caresse, elle frémit de tous ses membres et sembla prête à s'évanouir.

Il s'aperçut de ce trouble, car ses traits se décomposèrent aussi, mais par un mouvement de rage. Néanmoins il ne fit rien paraître de sa colère, et ce fut avec son impassibilité doucereuse, cent fois pire que la violence, qu'il plaça un riche cachemire sur les épaules de la jeune femme et qu'il lui présenta la main pour l'aider à gravir l'escalier étroit et glissant qui menait au pont.

A peine eurent-ils disparu, que David s'élança de la banquette où il feignait de dormir, se hâta de quitter le pavillon, et suivit les deux voyageurs sur le pont pour continuer ses observations.

Appuyée sur le bras de celui qui semblait lui inspirer tant de terreur, la jeune femme allait et venait au gré de son compagnon, réglait son pas sur le sien, prête à s'arrêter s'il le voulait, à regarder le rivage quand il y portait la vue, à suivre, dans les airs, le vol des oiseaux, s'il levait les yeux vers le ciel. Cette obéissance passive, absolue, servile, était plus pénible à voir qu'on ne saurait l'exprimer. On eût préféré cet homme brutal et féroce, plutôt qu'avec ces attentions, ces prévenances et ces soins odieux.

Sans que personne, parmi les passagers, eût échangé une idée à cet égard, tous les yeux, sans exception, se tournèrent vers un drame qui recélait tant de mystères, tant de souffrances et tant d'oppression. L'étranger ne tarda point à remarquer l'attention dont il devenait l'objet; il continua néan-

moins quelque temps encore sa promenade; puis regardant Séva avec un intérêt perfide :

— Je crains, dit-il, que l'air humide de l'eau ne vous rende plus souffrante. Il serait prudent de redescendre dans le pavillon. N'est-ce point votre désir, mon amie?

Il prononça ces paroles avec un accent qui remplit de crainte tous ceux qui l'entendirent, et cependant, je le répète, elles semblaient dites avec intérêt. La jeune femme, avant que les dernières syllabes eussent été prononcées, avait pris le chemin du pavillon.

Le pavillon d'un bateau à vapeur reçoit son jour, on le sait, par de petites fenêtres ménagées sur l'arrière du pont, au-dessus duquel elles forment une saillie, haute d'environ quatre-vingts centimètres. David jeta son manteau sur le pont, tout près de ces fenêtres, et s'étendit sur le divan improvisé. Dans cette

attitude, grâce à une petite ouverture laissée entre les rideaux qui fermaient les fenêtres, il lui devint facile d'épier et de suivre du regard ce qui se passait dans l'intérieur.

La jeune femme parut en proie à de violents symptômes nerveux qu'elle cherchait à réprimer. Elle suffoquait, et tout son corps tremblait d'un mouvement convulsif. Son compagnon s'avança vers elle pour lui donner des soins : comme les spasmes prenaient plus de violence, il prépara un verre d'eau, sucrée, tira de son sac de nuit un petit flacon, versa quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait dans le verre d'eau, et présenta la potion à Séva. Celle-ci, à la vue de la potion, devint plus tremblante et plus agitée encore. En vain il insista pour qu'elle bût, elle résista : il se disposait à employer enfin la violence pour la faire obéir : elle prit le verre, mais par un mouve-

ment plein de promptidue et d'adresse qu'elle sut dérober aux regards de son surveillant, elle versa la boisson dans son mouchoir et n'en toucha pas des lèvres une seule goutte. Ensuite, elle dompta, à force de terreur ou de volonté, l'attaque de nerfs à laquelle elle était en proie. Son visage passa, de la rougeur causée par la suffocation, à une pâleur effrayante: enfin, elle tomba dans un affaissement profond et ferma les yeux, soit qu'elle dormît réellement, soit qu'elle feignît un sommeil menteur. L'étranger, après s'être bien assuré qu'elle reposait, sortit du pavillon et vint s'établir près de la cheminée, sur le pont, de manière à surveiller et à précéder les indiscrets qui feraient mine de pénétrer dans la chambre où se trouvait Séva.

A peine l'inconnu se fut-il éloigné, en refermant avec soin, derrière lui, la porte, que la jeune femme se leva précipitamment. Elle

se hâta de tordre son mouchoir, trempé par l'eau du verre qu'elle y avait répandue, et l'étendit sur le banquette, de manière à ce qu'il pût sécher, sans attirer, toutefois, par sa vue, les regards de l'étranger. Ces soins pris, elle leva vers le ciel ses beaux yeux pleura avec amertume, et joignit les mains dans l'attitude la plus fervente de la prière. Après avoir imploré de la sorte la protection divine, l'infortunée parut moins accablée par le désespoir. Elle prit une Bible et se mit à lire attentivement. Elle interrompait de temps en temps, sa pieuse lecture, pour regarder si le mouchoir, étendu à ses pieds, conservait encore des traces d'humidité. Un quart d'heure suffit pour faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de l'eau. Alors, Séva se leva sur la pointe des pieds, se glissa jusqu'au près du sac de nuit, y déposa le mouchoir, et en prit un autre non sans épier, avec

inquiétude, si son gardien ne la surveillait point. Elle alla soigneusement ensuite se baigner, d'eau fraîche, les mains à une petite fontaine placée dans le pavillon pour le service des voyageurs. Ces précautions terminées, elle saisit sur une des tables les restes d'un petit pain qu'avait laissés un des passagers, et le mangea avidement; elle ne ménagea pas plus le sucrier. On avait servi devant elle un déjeûner abondant, et elle le délaissait pour dérober ces débris! Tandis qu'elle achevait son repas bizarre, elle entendit des pas grincer sur les marches de l'escalier : aussitôt elle se précipita vers la banquette, s'y blottit dans l'attitude du sommeil, et ne recommença sa picorée de pain et de sucre qu'après avoir été rassurée par un long silence.

L'étranger resta sur le pont à peu près une heure; il redescendit ensuite près de la

jeune femme. Au moment de l'arrivée, les besoins du service du steam-boat obligèrent David à quitter son poste d'observation, le bateau ne tarda point à se trouver en face de Rotterdam. Pendant la visite de la douane et durant les soins et le désordre du débarquement le maëstro perdit de vue les deux étrangers qui excitaient si vivement sa curiosité; seulement il les vit monter dans une voiture qui les attendait sur le port et s'éloigner avec rapidité. Il était impossible de les suivre, et le curieux dut laisser, non sans regret, aux premières pages de l'introduction, ce roman inachevé.

Le plaisir de revoir Wilhem Nodecharles, et la fraternelle hospitalité que David trouva chez son ami, ne parvinrent point à effacer dans l'imagination du maëstro le souvenir qu'y avaient imprimé Séva et son compagnon

sinistre. Il en parla plusieurs fois à Wilhem et à sa femme; il leur dépeignit avec enthousiasme la beauté de la voyageuse et la surveillance singulière dont elle était constamment l'objet. Tous les trois, en prenant le thé, le soir, au coin du feu, bâtirent mille suppositions, et comme il arrive ordinairement, se livrèrent à mille conjectures sans arriver à rien de vraisemblable ou de réel.

Piqué au vif par tant de misères, et mu par un sentiment d'intérêt moins vulgaire du reste, qu'une curiosité banale, durant les trois premiers jours qu'il passa dans la ville de Rotterdam, David chercha vainement à rencontrer Séva. Il ne put la découvrir ni dans les hôtels, dont il parcourut les registres, ni dans les promenades, ni dans les lieux de réunions publiques. Il lui fallut rester désappointé, comme ces lecteurs qui trouvent, sur

la feuille de papier, enveloppe d'un paquet, huit ou dix pages détachées d'un volume, et dans l'imagination desquels ces pages excitent une curiosité et un intérêt qui ne doivent jamais être satisfaits.

Quelque temps après son arrivée, David, assis à l'orchestre du théâtre de Rotterdam, assistait à la représentation d'un drame joué par des acteurs hollandais, et que l'affiche annonçait sous le titre de : *Tremblement de terre de la Martinique ;* c'était la traduction d'une pièce donnée naguère à la Gaîté, par Charles Lafont, je crois, et dans laquelle abondent des situations violentes et d'un intérêt inévitable. On y voit une pauvre femme, sans cesse écrasée par un scélérat, et qui ne peut opposer à une lâche férocité que sa résignation et ses pleurs. Je ne sais pourquoi, les larmes de l'actrice rappelèrent à David la jeune

femme du steam-boat, et réveillèrent vivement ce souvenir dans son imagination. Tout-à-coup, il ne put réprimer un mouvement de surprise... Séva était là, devant lui, dans une loge découverte. Son compagnon se tenait près d'elle, impassible et le regard dédaigneux, comme d'habitude.

Les loges qui se trouvaient à la droite et à la gauche des inconnus restaient vides, quoiqu'une affluence considérable de spectateurs emplît la salle. Le maëstro supposa naturellement que ces loges étaient louées. A sa grande surprise, lorsque, durant l'entr'acte, il monta dans le couloir pour jeter un coup-d'œil furtif à travers la petite fenêtre, et qu'il fit signe à l'ouvreuse de lui donner entrée dans l'une des loges, l'ouvreuse obéit aussitôt, mais avec une sorte d'étonnement.

En entrant dans la loge, David salua les

voyageurs avec lesquels il avait fait route naguère : cet acte de politesse parut exciter, parmi ceux qui en furent témoins, une rumeur singulière et mécontente ; car tous les regards de la salle se tenaient attachés sur Séva et sur son compagnon. On se les montrait du doigt, on se parlait bas à l'oreille ; quelques exclamations partaient même du paradis et se dirigeaient vers les étrangers. Comme les apostrophes étaient dites en mauvais hollandais, David, qui depuis quinze ans n'entendait plus parler cette langue, ne pouvait en comprendre bien nettement le sens qui lui parut néanmoins malveillant et agressif. La jeune femme, pâle et tremblante, avait abaissé son voile sur son visage. L'inconnu semblait ne rien remarquer de la sensation que sa présence produisait. Seulement David voyait jaillir, de dessous la paupière de cet homme, un éclair de haine, de vengeance et de rage,

tel qu'en jette l'œil flamboyant de la vipère, en face de la proie sur laquelle elle veut s'élancer.

On leva le rideau pour le second acte; David vint reprendre à l'orchestre la place qu'il occupait. A sa grande surprise, ses voisins reculèrent et laissèrent un vide entre eux et lui. Ils semblaient ainsi le placer dans une sorte de lazaret, et vouloir éviter son contact. Il chercha à s'expliquer de cette singulière conduite avec Wilhem, qui venait d'arriver et qui se trouvait en face de lui. Celui-ci, sans se retourner, se contenta de répondre en français : « Plus tard ! »

L'acte terminé, Wilhem fit signe à David de le suivre, et l'emmena hors de la salle.

— Quelle imprudence avez-vous commise ?

s'écria-t-il. Vous venez de vous fermer toutes les maisons honorables de Rotterdam; demain la ville entière saura que vous avez salué, en public, un homme que frappent avec tant de raison le mépris et l'indignation générale. Nous autres Hollandais, nous ne sommes point habitués à voir braver, avec si peu de retenue, l'opinion publique.

— Au nom du ciel! répartit David, faites enfin cesser le mystère qui me préoccupe si vivement depuis huit jours, et que je cherche en vain à pénétrer; apprenez-moi, mon ami, quel est cet homme, ou plutôt apprenez vous-même quel est le mystérieux étranger dont je vous ai parlé, et avec lequel j'ai fait la traversée d'Anvers à Rotterdam. Quant à la faute que vous me reprochez avec tant de vivacité, en quoi consiste-t-elle? J'ai salué cet homme, ou plutôt j'ai salué sa compagne,

machinalement, comme vous l'eussiez fait à à ma place, en rencontrant une femme avec laquelle vous auriez voyagé.

Wilhem allait répliquer, lorsqu'une violente rumeur se fit entendre devant la porte du spectacle. C'était l'inconnu qui sortait de la salle et qu'une foule immense entourait. Il lui fallut fendre de véritables flots humains, pour gagner la voiture qui l'attendait. Encore n'y serait-il point parvenu sans la protection des soldats chargés de la police du théâtre. Ils formèrent la haie et repoussèrent la populace. Quand la portière fut refermée et que les chevaux partirent au grand trot, des cris de mépris sortirent de toutes les bouches, et quelques pierres furent même lancées contre la voiture. Elle ne se déroba que par sa vitesse à la fureur de la multitude.

— Quel est cet homme? s'écria David ; pourquoi l'indignation publique le poursuit-elle avec tant de violence? qu'a-t-il fait pour la mériter?

— Cet homme? répartit Wilhem, n'a été pour vous qu'un compagnon de route inconnu, et avec qui le hasard vous a mis en rapport. Rendez-en grâce à Dieu, car s'il en était autrement, si vous connaissiez seulement son nom, vous seriez digne de mépris pour l'avoir salué; ma main, David, hésiterait à serrer la vôtre; la tendre amitié que je vous porte serait à jamais rompue; il ne me resterait qu'un juste dégoût pour celui qui vient d'échanger un salut avec lui.

— Mais quel est-il? au nom du ciel, quel est-il?

— C'est un long récit à faire. Cependant, si vous ne craignez pas de passer une nuit sans sommeil, venez avec moi : je pars pour Broeck : chemin faisant, vous apprendrez l'histoire de Séva et de son mari. Vous vous trouverez en outre transporté à Amsterdam, où vous voulez vous rendre.

David accepta sans hésiter l'offre de son ami, et tous les deux se dirigèrent vers le quai du port. Là, une chaloupe à voile, nommée *trekschnyt,* les attendait et les reçut. Dès qu'ils y furent assis, un matelot tendit sa voile, prit la rame et mit en mouvement la petite embarcation. Jamais il n'avait fait une si belle nuit. Le ciel dardait des milliers d'étoiles : les deux voyageurs n'entendaient d'autre bruit que la rumeur de la ville, qui arrivait de loin et commençait à se confondre avec le léger murmure de l'eau, fouettée par

les rames et fendue par la proue sous laquelle elle sifflait.

— Broeck que nous allons visiter, dit Wilhem, est assurément une des villes de la Hollande où se trouvent les mœurs les plus exceptionnelles.

— Mais l'inconnu ! l'inconnu ? interrompit David.

Wilhem fit un signe de la main et continua.

— Tout le village ne forme pour ainsi dire qu'une famille. C'est une véritable république de frères, que ne désunissent même pas la différence de fortunes et les dissentiments religieux. Si la pauvreté frappe un des trois mille habitants de Broeck, les plus riches

s'associent pour relever la fortune du malheureux, et lui rendent une situation équivalente à celle qu'il a perdue. Le médecin traite gratuitement ceux chez qui le paiement de ses honoraires apporterait quelque gêne ; il est indemnisé de ses visites par les administrateurs d'une caisse commune instituée à cet effet. Les pauvres, d'ailleurs, sont rares à Broeck. On n'y admet point, avec facilité, de nouveaux habitants ; les portes de ses bourgeois restent impitoyablement fermées aux étrangers qui seraient tentés de s'y établir avant d'avoir obtenu droit de cité. Il faut qu'ils subissent des épreuves nombreuses et difficiles. On a vu souvent tous les habitants se réunir et acheter, dix fois sa valeur, une propriété pour empêcher l'introduction, parmi eux, d'un nouveau venu.

Il y a quatre ans, au milieu du bourg, se

trouvait une jolie petite maison, que son propriétaire, Israélite, disait-on, n'avait point occupée depuis quinze ans. Elle se trouvait confiée aux soins d'une vieille servante qui passait sa vie à nettoyer, à frotter, à laver et à mettre en ordre cette maison, comme si son maître eût dû arriver le jour même. Après une si longue attente, ce maître arriva enfin. C'était un jeune homme pâle, maladif, et dont la santé exigeait, disait-il, un air pur, de l'excellent laitage, et les habitudes régulières et calmes de la campagne. La vieille Debora ne l'avait jamais vu. Héritier de la ferme de Broeck par la mort d'un parent éloigné de sa femme, des affaires et de longs voyages, à ce qu'il raconta, ne lui avaient jamais permis de visiter sa propriété. La bonne servante ne tarda point à se prendre d'un vif attachement pour un jeune homme doux, silencieux, qui paraissait souf-

frir beaucoup, et à qui des soins de tous les instans étaient nécessaires. Le bien qu'elle ne cessait de raconter de son maître, les éloges qu'elle faisait de son caractère, les détails qu'elle donnait sur sa vie d'études, triomphèrent peu à peu de l'éloignement dans lequel, suivant leur habitude de réserve, se tenaient à l'égard du dernier venu les habitants de Broeck. La plupart de ces honnêtes bourgeois, retirés des affaires, et peu soucieux de former de nouvelles relations, puisqu'ils s'étaient réfugiés loin des villes pour vivre dans la solitude et dans la liberté, commencèrent par échanger des saluts avec M. Daniel Jansens, lorsqu'ils le rencontraient. Quelques bons rapports s'établirent entre Jansens et ses voisins. Bref, il finit par être admis dans la maison d'un vieillard, son co-religionnaire, qui, après avoir perdu son fils unique et la femme de ce fils, était venu habiter

Broeck, avec le seul enfant qui fût né d'un mariage malheureux ; cet enfant était une jeune fille de seize ans, nommé Séva.

S'il est difficile d'être admis dans une famille israélite, en revanche, une fois cette première difficulté vaincue, on s'y voit traité de suite en vieil ami. Jansens trouva près de M. Vestreen et de sa fille l'affection d'un père, et les soins d'une sœur. Tous les deux cherchèrent, avec la plus tendre sollicitude, à rendre du calme au front du convalescent, et un sourire à ses lèvres. Séva lui chantait ses plus belles romances françaises, et l'accompagnait dans ses longues promenades. Vous ne l'avez pas oublié, les habitudes de la Hollandes, comme celles de l'Angleterre, laissent aux jeunes filles une grande liberté. Si bien qu'un jour, quand Daniel Jansens annonça qu'il allait quitter Broeck, et retourner dans

la Frise, des larmes emplirent les yeux du vieillard, et Séva se mit à pleurer.

— Je pensais que vous ne nous auriez jamais quittés, dit l'aïeul de la jeune fille. Je m'étais habitué à vous aimer comme un fils.

— Et moi, comme un frère, ajouta Séva.

— C'est cette affection qui me fait un devoir de partir, répondit Daniel. Je suis pauvre et j'aime Séva; vous le voyez bien, je ne puis rester.

— Ma petite fille est assez riche pour deux, interrompit le vieillard. Pourvu qu'elle épouse un honnête homme dont le nom soit irréprochable, et dont la croyance religieuse soit la sienne, je n'en veux pas d'avantage. Si votre conscience, comme tout me le fait croire, ne

vous reproche rien, Daniel Jansens, venez m'embrasser, vous êtes le fiancé de Séva.

Huit jours après, on remplissait les formalités voulues par la loi. Il résultait des papiers et des titres remis par Daniel au grand père de sa future, qu'il était veuf. Son premier mariage n'avait duré que trois ans, et la mort de sa femme, dont il était le seul héritier, l'avait laissé possesseur d'une fortune de cinquante mille florins environ. Séva apportait en dot à peu près six fois cette somme.

Le mariage se célébra, et durant deux années, rien ne troubla, en apparence du moins, le bonheur du jeune ménage.

# VII.

## CE QUI EST ÉCRIT EST ÉCRIT.

Wilhem continua son récit :

— Daniel se maria donc avec Séva, dit il ; il se montrait affectueux et attentif pour sa femme ; il témoignait de respectueux égards à son aïeul. Cependant, Séva souffrait vague-

ment de la froideur qui perçait à travers les soins dont l'entourait son mari. Il y avait des moments où elle tressaillait sous son regard magnétique ; plus d'une fois, elle avait senti le besoin d'implorer la protection du ciel en entendant les paroles étranges qui s'échappaient des lèvres de Daniel pendant son sommeil.

En ce moment, la chaloupe, après six heures environ de traversée, aborda au rivage. David mit pied à terre, et son compagnon le fit monter dans une espèce de petit tilbury dont la caisse, élégamment sculptée, s'élevait sur de hautes roues, à la manière des *corricoli* italiens.

Un vigoureux cheval, qui tenait quelque peu de l'éléphant par ses proportions gigantesques, était attelé à cette frêle machine. Il par-

tit assez indolemment au troisième ou quatrième coup de fouet, et les roues commencèrent à grincer sur une voie sablonneuse et sèche, dans laquelle elles traçaient un profond sillage.

Willhem reprit :

— Je vous ai expliqué tout-à-l'heure que le village de Broeck était une sorte de lieu de plaisance, dans lequel se réunissaient les personnes qui, après s'être conquis une fortune honorable, renoncent aux agitations du monde, et sentent le besoin d'un peu de solitude et de repos. L'existence de loisirs qu'on y mène ressemble un peu à la vie de communauté religieuse, et sert à expliquer les minutieuses recherches de propreté et de soins que les Broeckois prodiguent à leurs habitations, et même à leurs rues. En effet, si de

riches tentures de soie, exportées de la Chine, décorent l'intérieur des maisons, si les plus admirables porcelaines du Japon couvrent, avec une profusion royale, les meubles de Boulle et les bahuts en acajou massif, les rues sont, en outre, pavées de briques jaunes, nettoyées à l'éponge, et peintes trois fois la semaine, à la chaux, sur leurs rebords. C'est, enfin, à Broeck qu'il faut chausser des pantouffles par dessus ses bottes avant d'entrer dans une maison, et que, dans l'étable, on attache la queue des vaches à la corde d'une poulie, pour que les bestiaux ne puissent se salir.

Les jeunes filles de Broeck se couronnent, comme dans la Frise, de diadêmes d'or et d'argent, sous lesquels elles cachent impitoyablement leurs beaux cheveux blonds. Dans cet eldorado, dans ce village, les bergères res-

semblent, par leur beauté et par le luxe de leur accoutrement aux héroïnes des vieilles pastorales françaises.

Quelques jours après le mariage de Sarah avec Daniel, un vieux magistrat vint acheter une maison, à Broeck, et s'y choisir une retraite. Une de ses premières visites fut pour le père de la jeune mariée, auquel il avait été vivement recommandé par un ami commun. Il y reçut le meilleur accueil qu'on puisse faire en Hollande, c'est-à-dire qu'on lui présenta des pâtisseries, et qu'on lui versa, dans un grand vidercome en verre de Bohême, une large rasade de vin du Rhin. Comme il achevait de vider la belle coupe rose bizarrement tailladée, Séva entra, son bras appuyé sur celui de Daniel.

A la vue des deux époux, le magistrat pâlit

et fit un mouvement d'horreur. Sans répondre au négociant qui lui présentait sa fille et son gendre, il se leva et disparut.

Daniel resta calme et ne parut point déconcerté par l'insulte d'un pareil accueil.

Cette scène se passa un samedi ; le lendemain, quand M. Vestreen alla faire sa promenade habituelle, il vit, avec surprise, qu'on s'éloignait de sa famille, et que personne ne lui rendait ses saluts.

Vestreen, désespéré, alla sur-le-champ demander à un vieillard de ses amis l'explication d'une si cruelle insulte.

— Mon ami, répondit celui-ci, je sacrifierais deux mois de mon existence pour n'avoir point à vous donner l'explication que vou me demandez. Il n'a point tenu à moi qu'on

ne vous tînt caché le fatal secret qu'il faut que je vous révèle. Mes prières et mes exhortations sont restées impuissantes à cet égard. Priez Dieu de vous accorder la force et la résignation qui vous sont nécessaires pour m'entendre. Vous allez recevoir un coup terrible et sans pitié.

Il se recueillit quelques instants, comme pour demander en lui-même l'aide d'en-haut, et commença en ces termes :

— Il y a six ans, un jeune homme de dix-huit ans épousa, dans la Hollande septentrionale, à l'extrémité de la Frise, dans un village près de Groningue, une veuve de huit années plus âgée que lui. Vous savez que les unions disproportionnées d'âge sont fréquentes dans notre pays, et surtout dans les provinces dont je vous parle. C'était, du reste,

un mariage d'inclination ; le jeune homme, sans fortune, n'avait d'autre état que celui d'étudiant : la femme apportait donc à la fois, à son mari, une grande beauté, une tendresse dévouée, et une fortune assez considérable. L'ingrat la récompensa de tant de générosité et d'amour, par une conduite déréglée et dissipatrice.

La pauvre femme restait seule à gémir chez elle, tandis que le mauvais sujet se livrait à l'inconduite et scandalisait toute la ville de Groningue. On parlait, dans le village, de scènes terribles entre la femme, qui reprochait son abandon, et le mari qui repoussait, sans pitié et en riant, les plaintes de l'infortunée. Tout-à-coup on vit, avec surprise, le dissipateur changer complètement de conduite et mener une vie régulière. Il ne sortait plus de son logis qu'avec sa femme, pour

la promener et pour lui prodiguer les soins les plus tendres. Renonçant aux folles excursions qu'il faisait naguère à Groningue, il ne semblait occupé que du bonheur de celle qu'il avait si longtemps réduite à l'abandon et aux larmes. La douce créature ne jouit pas longtemps de ce bonheur. Bientôt elle ressentit les atteintes d'un mal étrange, et dont les symptômes déconcertaient la science, d'ailleurs peu profonde, du seul médecin qui habitait le village. Après une année de souffrances, durant laquelle on la vit dépérir d'une manière effrayante, elle rendit le dernier soupir dans les bras de son mari, qui versait des larmes, et qui s'écriait qu'il voulait mourir avec elle. Malgré ce désespoir, Daniel, resté seul héritier de la fortune de sa femme, ne tarda point à reprendre sa vie de désordre et d'orgie. Son compagnon inséparable était le fils d'un apothicaire de Gronin-

gue, mauvais garnement qui faisait la honte et le désespoir de son père.

Or, ce jeune homme avait une maîtresse qu'il aimait passionnément, et qui le trahissait pour son camarade ; les deux amis cessèrent toutes relations et devinrent même des ennemis forcenés. Le fils de l'apothicaire allait répétant partout qu'il pouvait, d'un mot, perdre le nouveau veuf. Il parla tant que l'attention de la justice s'éveilla : l'ordre fut donné d'arrêter le fils de l'apothicaire et celui qu'il accusait.

Le vieux Vestreen écoutait ce récit les mains jointes et dans un affreux abattement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, faites que cette terrible histoire n'ait rien de commun avec ma pauvre Séva !

Le vieillard, sans lui répondre, continua :

— Interrogé devant les magistrats, le fils de l'apothicaire commença par nier les propos qu'il avait tenus ; rien ne put lui arracher d'aveux. Mais il vint à tomber malade ; à tort ou à raison, il crut voir, dans cette maladie, un empoisonnement et l'œuvre secrète de son complice. Alors, il fit appeler un juge, et il lui déclara que son compagnon de débauche avait fait périr sa femme, lentement, avec un art perfide, en lui administrant, à petites doses, des poisons différents, et de nature à laisser peu de traces accusatrices sur la victime. L'apothicaire et son complice préparaient ensemble, dans l'office pharmaceutique, ces exécrables mélanges.

Le prisonnier mourut en faisant ces révélations qu'il ne put compléter.

On exhuma le cadavre ; l'analyse chimique ne trouva que des traces équivoques de poison, et les hommes spéciaux, chargés de cet examen, se divisèrent d'opinions.

Bref, quand l'accusé comparut devant les juges, il protesta de son innocence, expliqua les dénonciations du fils de l'apothicaire par le désir qu'avait cet homme de se venger, et mit les derniers aveux du dénonciateur sur le compte du délire, et peut-être d'un dernier effort de rage. Son sang-froid, durant les débats, sa présence d'esprit, l'absence de preuves, le sauvèrent. Malgré la conviction des juges, dont faisait partie le magistrat qui vient d'arriver à Broeck, l'accusé fut acquitté.

— Dieu soit loué! interrompit le vieux Vestreen, Dieu soit loué, il était peut-être innocent !

Le vieillard sourit tristement et secoua la tête.

— Hélas ! continua-t-il, cette triste consolation d'un doute ne nous reste même pas. Le coupable que la justice humaine venait de rendre à la liberté, eut le droit de se mettre en possession de l'héritage de celle qu'on l'accusait d'avoir empoisonnée. Ce fut, dans le village, un jour plein de terreur et d'indignation, que le jour où l'on vit cet homme rentrer dans la maison où avait rendu le dernier soupir l'infortunée qu'on persistait à regarder comme sa victime, malgré le verdict de la justice. Quant à lui, toujours impassible en apparence, il se mit à administrer cet héritage avec un sang-froid et un calme qui en imposaient même à la colère publique. On se demandait, d'ailleurs, comment un assassin aurait pu dormir paisiblement, ainsi qu'il le

faisait, sous le toit où il avait traîtreusement frappé, à petits coups, durant une année entière, celle dont tout le crime consistait à être riche et à aimer son mari. Quoi qu'il en fût, personne de ses voisins ne voulut renouer avec lui ; car, disait-on, s'il n'avait point employé le poison pour se débarrasser de sa femme, il avait certainement tué sa victime par le chagrin.

Telle était la situation de l'homme dont je vous parle, lorsqu'un jour, le magistrat qui habite Broeck depuis quelque temps, vit entrer, dans son cabinet, un ancien domestique de l'ex-accusé. Cet homme remit au juge une lettre écrite par la malheureuse dont la mort se trouvait entourée de tant de mystères. Dans cette lettre, adressée à un de ses proches parents, elle donnait des preuves nombreuses et accablantes des projets criminels de

son mari. Elle suppliait qu'on vînt à son secours et qu'on la sauvât.

— Pourquoi, demanda le magistrat, avez-vous attendu jusqu'à ce moment pour dénoncer à la justice une lettre d'une pareille gravité ?

— Parti pour remettre cette lettre à la personne à qui elle était adressée, je suis tombé malade en chemin, et loin de la Frise. Quand je suis arrivé, je n'ai trouvé personne ; le crime, d'ailleurs, était consommé.

— La personne que cette lettre accuse la sait-elle entre vos mains ?

Le domestique, à cette question, se troubla, balbutia, et finit par avouer qu'il en avait

proposé l'achat à l'homme qui avait tant d'intérêt à la faire disparaître. Au lieu de montrer de l'empressement à l'acquérir, ce dernier avait répondu dédaigneusement qu'il ne s'inquiétait pas de pareilles calomnies ; que la justice avait proclamé son innocence, et que maintenant elle ne pouvait rien contre lui, quand bien même il avouerait avoir empoisonné sa femme.

Hélas ! il n'a que trop raison !

— Eh bien ! s'écria le dénonciateur, si la loi ne peut rien contre un assassin, je vais donner à cette lettre une publicité qui le punira, à défaut d'autre châtiment.

— Gardez-vous en bien ; un pareil scandale affligerait les honnêtes gens, déconsidérerait la justice, et aurait pour résultat

de vous faire poursuivre pour n'avoir point fait, en temps utile, une si décisive révélation.

Il fallut que le domestique laissât, entre les mains du magistrat, la lettre devenue inutile désormais. On fit avertir Jansens, dont le crime était maintenant avéré, qu'il eût à quitter le pays et à se réfugier dans une autre partie de la Hollande. Il répondit avec audace qu'il allait partir, parce que ce voyage était dans ses projets ; mais qu'il prétendait revenir quand bon lui semblerait. Quoi qu'il en soit, depuis deux ans il avait disparu de la Frise. Jugez de l'effroi du juge, lorsqu'il y a deux jours, il découvrit chez vous cet impudent scélérat ! Jugez de son désespoir et de sa douleur, lorsqu'il sut que cet empoisonneur déshonorait, par son alliance, la famille d'un homme honorable, et qu'il était devenu l'é-

poux d'une jeune femme exposée, peut-être, aux lâches attentats sous lesquels avait succombé déjà une victime!

Vous comprenez la douleur et la rage du malheureux père. En rentrant chez lui, il déclara à Daniel qu'il savait tout, et lui ordonna de sortir, à l'instant, d'une maison que souillait la présence d'un empoisonneur. Daniel ne se déconcerta point ; il sourit dédaigneusement, répliqua qu'il allait sortir, et ordonna à sa femme de le suivre. Celle-ci, éperdue et tremblante, se réfugia dans les bras de son père. Menheyr Westreen jura qu'il mourrait avant de la livrer à son assassin.

— Les lois vous feront changer d'avis, répondit froidement Daniel.

Il sortit : le soir même, deux des plus

renommés jurisconsultes d'Amsterdam demandaient, au nom de menheyr Westreen, la dissolution du mariage de Séva, ou, du moins, une séparation de corps et de biens, entre elle et un homme convaincu d'empoisonnement. Ils produisaient, à l'appui de leur requête, la lettre de la première femme de Daniel Jansens ; cette lettre qui prouvait, d'une façon éclatante, le crime du mari de Séva. Ce procès, qui excita vivement l'intérêt du public, fut plaidé, et, après de longs débats, le tribunal déclara qu'il ne pouvait y avoir lieu ni à nullité de mariage, ni même à séparation.

Acquitté, Daniel Jansens jouissait de tous les bénéfices de son acquittement. Menheyr Westreen et sa fille devaient subir les conséquences de la légèreté avec laquelle ils avaient accompli un acte aussi grave qu'un mariage.

L'arrêt se terminait par un ordre à Séva de rentrer au domicile conjugal.

On épuisa toutes les juridictions judiciaires, on recourut à tous les délais et à tous les subterfuges de la loi ; il fallut enfin obéir. Un soir, Daniel Jansens, accompagné d'huissiers, se présenta audacieusement à Broeck, chez le vieux Westreen, s'empara de Séva sous les yeux de son père, et entraîna l'infortunée qu'il jeta dans une voiture, malgré ses larmes et ses cris. Trois mois se sont écoulés depuis ce jour fatal. Séva, séparée de son père, livrée à un empoisonneur, reste condamnée à subir sans cesse une insupportable présence et une odieuse tyrannie. Daniel se fait un jeu de ses terreurs, de sa violence ; il l'oblige de se montrer en public avec lui ; il met à braver l'opinion une audace sans exemple. Jugez de ce que souffre la malheureuse qui

craint de trouver dans ses aliments le poison par lequel a été tuée la première femme de son mari. Jugez de sa honte et de son effroi, en se voyant unie, pour toujours, à un empoisonneur avéré, à un scélérat que poursuit, comme vous l'avez vu tout-à-l'heure, l'indignation du peuple.

Tandis que David réfléchissait à ces tristes conséquences de l'imperfection des lois humaines, la voiture continuait à marcher silencieusement. Elle ne tarda point cependant à s'arrêter. Les deux voyageurs mirent pied à terre. Ils étaient arrivés à l'entrée d'une rue dans laquelle ne pénétraient point les voitures, et qui se trouvait exclusivement réservée aux piétons, afin que les fers des chevaux et les roues ne dégradassent et ne salissent point le pavé en briques peintes qui en recouvraient la voie. A l'extrémité de cette rue

s'élevait une jolie maison de plaisance. Des ouvriers, éclairés par des flambeaux, travaillaient à ouvrir une petite porte à deux battants.

— Daniel Jansens compte une victime de plus! dit Wilhem à David. Les travaux de ces ouvriers m'apprennent que Vestreen a succombé au désespoir. Chaque maison de Broeck a une porte semblable à celle dont on assouplit maintenant les gonds rouillés. Cette porte ne s'ouvre que dans trois occasions solennelles de la vie des propriétaires : la première, pour laisser passer le berceau du nouveau-né; la seconde, pour donner sortie au cortége des mariés, le jour de leurs noces ; enfin, la troisième, quand un cadavre, enfermé dans un cercueil, doit s'en aller les pieds devant, et se diriger vers sa dernière et froide

demeure. Puisque cette porte s'ouvre, menheyr Vestreen est mort.

Il ne disait que trop vrai. Le vieillard, frappé d'apoplexie depuis le moment où sa fille lui avait été enlevée, venait enfin de trouver un terme à son inconsolable douleur.

— Demain, dit Wilhem, demain, cet homme qui se faisait un jeu cruel d'emmener par force au spectacle une fille sachant son père au lit de la mort, demain Jansens viendra paisiblement recueillir l'héritage de sa nouvelle victime.

— Que la Hollande est à plaindre d'avoir à gémir sur de pareils abus !

— Ces abus n'appartiennent pas plus à la Hollande qu'aux autres nations : ils sont le

résultat d'un principe grand et universel de droit, sans lequel la loi, ce saint reflet de la justice divine, ne saurait exister. Comme toutes les institutions humaines, la loi a son côté imparfait et dangereux. Il fallait qu'une fois déclaré innocent, l'accusé n'eût plus à venir rendre compte, de nouveau, d'un fait déjà jugé. La condamnation après l'acquittement est et devait être impossible. Hélas! par ce même principe, la réhabilitation, après la condamnation, l'est presque autant. Voilà pourquoi a été institué le droit de grâce, qui permet au souverain de cicatriser la plaie commise par erreur de la justice, puisqu'il n'est point possible d'en effacer les stigmates.

Oui, en France même, le principe qui laisse libre Daniel Jansens, et qui lui livre sans défense Vestreen et sa fille, est consacré comme en Hollande. A la justice divine, la

seule qui ne puisse ni se tromper, ni se montrer imparfaite, est réservé le châtiment de coupables tels que le misérable Jansens !

Wilhem parlait encore, lorsqu'un grand bruit se fit entendre la : foule éparse dans le village se mit à courir, en masse, vers la maison de menheyr Vestreen, et se joignit à la foule qui s'y tenait déjà rassemblée. Plus de six cents personnes, parmi lesquelles on remarquait un grand nombre de matelots, se trouvèrent ainsi réunies ou plutôt entassées, en un instant, dans la petite rue. Une voiture venait d'arriver à l'entrée du village : au mépris des usages de Broeck, elle avançait rapidement sur la voie pavée de briques, que ses roues brisaient.

Cette voiture s'arrêta devant la porte mortuaire. Un homme vêtu de deuil en descendit.

Un cri d'horreur et de malédiction s'éleva de toutes parts. C'était Daniel Jansens. Il promena autour de lui un regard hautain, et se disposa à entrer dans la maison. Quelques matelots, indignés, se précipitèrent au-devant de cet homme et lui barrèrent le passage.

— Attendez pour entrer qu'on ait emporté le cadavre de votre victime, dirent--ils.

— Je n'ai de conseils à recevoir de personne, répliqua insolemment Daniel. Ecartez-vous et laissez-moi entrer dans ma maison.

— Dans sa maison! dit une voix : elle est bien à lui, car il en a tué le propriétaire.

— Et votre femme? votre femme! demanda une autre voix : a-t-elle rejoint la première? empoisonneur!

— Qu'on me laisse entrer chez moi ! cria Jansens avec rage. Au large !

Personne ne bougea.

— Au large ! répéta-t-il.

Cette injonction n'eut d'autre résultat que d'amener quelques autres matelots à l'aide de leurs camarades.

— Au fait, je suis bien dupe de parler à ces imbéciles, dit Jansens. Voici menheyr le Bourgmestre qui regarde paisiblement un scandale qu'il est de son devoir de réprimer et qui n'en fait rien. Menheyr, je vous requiers, au nom de la loi, d'ordonner à cet attroupement de se dissiper et de me laisser entrer dans ma maison, comme j'en ai le droit.

— J'ai déjà exhorté mes administrés à la modération, mais la raison ne peut rien en face d'une impudence pareille à la vôtre. Vous devriez vous abstenir de braver, comme vous le faites, l'indignation publique.

Des houras unanimes répondirent à ces paroles du Bourgmestre.

—Allez vous-en! Fuyez de ce pays pour n'y plus revenir, et il ne vous sera fait aucun mal, ajoutèrent les matelots qui l'entouraient.

— Je veux entrer! J'entrerai.

Il tira de sa poche des pistolets qu'il présenta à ceux qui lui barraient le passage.

Un des matelots lui saisit le bras. Daniel résista; dans cette lutte une des armes partit;

la balle vint, à quelque distance, blesser une femme et des enfants.

— A l'assassin! Au meurtrier! A mort! telles furent les exclamations qui surgirent de toutes parts. Chacun voulut se jeter sur Jansens. Pressés les uns contre les autres, les acteurs de cette épouvantable scène s'agitèrent longtemps comme les flots d'une mer furieuse. Au milieu du désordre, Jansens parvint à entrer dans la maison et à s'échapper par une porte ouverte sur une autre rue. Son évasion fut à l'instant découverte. Il fallut fuir devant le peuple qui le poursuivait, en proférant des menaces de mort.

Aiguillonné par la terreur, traqué comme une bête fauve, Jansens parvint, quelque temps, à laisser, entre ces gens et lui, une distance assez considérable. Peu à peu, néan-

moins, cette distance se rétrécissait : quand il arriva au bord de la mer, il n'eut d'autre parti à prendre que de faire face aux assaillants ou de se jeter dans les flots soulevés par une horrible tempête.

Il tomba à genoux et tendit les mains aux matelots qui ne tardèrent point à l'atteindre.

— Grâce! grâce! implora-t-il avec tous les témoignages de la plus lâche terreur. Grâce!

Il suppliait du geste et de la voix; il pleurait.

— As-tu fait grâce à ta femme? As-tu fait grâce au vieux Vestreen? As-tu fait grâce à Séva? répondit la foule.

— As-tu fait grâce à mes enfants? cria une femme sanglante que suivait une de ses compagnes portant les enfants blessés.

— A mort! A mort!

L'épouvante glaça les forces de Daniel; vaincu par la fatigue et par la terreur, il tomba évanoui.

Au même instant, une énorme vague s'élança sur le rivage, saisit l'assassin et l'emporta avec la rapidité d'un tigre.

— C'est la main de Dieu qui se montre! crièrent les matelots.

On vit le corps inanimé flotter quelque temps sur les vagues, puis il disparut. Le Bourgmestre qui ne tarda point à arriver,

donna l'ordre à quelques marins de mettre une chaloupe à la mer et d'essayer de sauver Jansens; les marins obéirent avec une répugnance visible et revinrent, une heure après, sans avoir pu retrouver le cadavre.

— On ne peut lutter contre la vengeance divine! dirent-ils.

Témoins de ce drame terrible, David et son ami, durent passer une partie de la journée avant d'oser s'embarquer pour Amsterdam, quelque courte que fût la traversée. Jamais on n'avait vu la mer aussi furieuse.

Vers le soir, l'orage s'apaisa, et ils purent gagner la ville.

# VIII

## LA PAQUE.

Le quartier des Juifs forme, dans Amsterdam, une cité à part, qui ne ressemble en rien au reste de la ville. D'abord, deux ou trois larges rues, d'une physionomie sévère, composée de maisons hissées sur des perrons,

et bâties en briques d'un rouge noirâtre, sont habitées par le haut commerce et par la banque. A mesure qu'on avance dans le quartier israélite, on voit les rues se rétrécir et les maisons diminuer de hauteur. La misère commence à paraître insensiblement, et finit par se montrer dans sa plus complète et dans sa plus effroyable expression. La propreté qui règne victorieusement dans la ville d'Amsterdam, et que protégent de rigoureuses mesures de police, n'a jamais pénétré jusqu'à ces rues pleines de fange; un double ruisseau débordant sans cesse, les inonde d'une eau croupie et pestiférée. On n'a jamais pu astreindre les habitants de ces tristes lieux à venir jeter leurs détritus domestiques, dans les traîneaux, précédés d'une sonnette, qui vont et viennent sans cesse par la ville. Une sorte de fossé, entouré de mauvaise planches, en guise de balustrade, a été creusé au milieu même de

chacune de ces ruelles, qui donnent une idée assez juste des étables d'Augias.

A la nuit tombante, de vigoureux balayeurs viennent avec leurs traîneaux enlever ces amas dangereux qui, pendant toute la journée, ont empoisonné de leurs funestes miasmes un air déjà trop mal sain. Dans cette partie infime du quartier des Juifs, on ne voit que des femmes en haillons et des enfants demi nus. Il y a un endroit qu'on appelle l'École; c'est une cave dont le sol descend trois ou quatre pieds au-dessous du niveau de la chaussée. Plusieurs marches aident à s'introduire dans ce bouge, dont les murailles ne gardent plus rien d'une couleur appréciable; on a couvert d'une couche de paille le sol raboteux. Là, rampent et se vautrent sans cesse deux cents enfants à peine vêtus, malpropres, et confiés à la surveillance d'une

vieille femme, toujours une verge de bouleau à la main. A côté, s'ouvrent des boutiques dont l'étalage ne réunit pas pour trente sous de marchandises; le reste des maisons ressemble à des tas de boue desséchée. On loue chaque pied cube de ces cloaques à des infortunés qui paient, tous les matins, le prix de leur refuge, et qu'on chasse impitoyablement s'ils n'ont pas gagné le stuiver (sou) exigé par tête de locataire.

Nous laisserons de côté ces tristes lieux, pour nous arrêter devant une maison qui s'élève, entre la partie misérable et la partie opulente du quartier juif. La pluie et les brouillards, presque sans relâche, du climat hollandais ont couvert, d'une teinte brune fortement accentuée, la façade de ce logis à la porte duquel mènent six marches construites en briques. Des volets, en vieux bois de chêne,

et renforcés de larges plaques de fer, ferment et protègent les fenêtres du rez-de-chaussée, si l'on peut donner ce nom à un étage élevé de trois à quatre pieds au-dessus du sol. Des barreaux, revêtus d'un treillage en gros laiton, défendent contre toute tentative extérieure les fenêtres de l'unique étage qui surmonte ce rez-de-chausaée.

Chaque jour, régulièrement, vers sept heures du matin, un cliquetis de clefs se fait entendre; les verroux se tirent, la porte tourne sur ses gonds, et on voit apparaître, sur le seuil, la tête ridée d'une vieille servante qui tient à la main un pot de terre vernie et une grande théière. Quand elle a bien refermé la porte avec des précautions minutieuses, Rébecca, c'est ainsi que se nomme la digne ménagère, descend les marches du perron avec une lenteur solennelle, et se di-

rige vers une cave, au-dessus de laquelle se lisent, barbouillés sur une mauvaise planchette, ces mots : HIER VERKOOT MEN WATER EN VOUR. *Ici l'on vend du feu et de l'eau.* Ce singulier commerce, sans exemple dans aucun autre pays que la Hollande, est toujours exercé par une juive. Elle met ses soins à connaître les moindres nouvelles du quartier, afin d'en régaler ses pratiques quotidiennes, et de leur offrir, en guise de primes, les plaisirs du caquetage.

— Dieu vous bénisse ! dame Rébecca, dit la marchande en voyant arriver la vieille servante. Avez-vous reçu d'heureuses nouvelles ? C'est aujourd'hui un grand jour, et Israël doit se réjouir.

— Hélas ! les bonnes nouvelles et les réjouissances sont loin de notre logis, soupira

Rébecca en déposant sur une table sa chaufferette et sa théière. Mes pauvres jambes auront aujourd'hui, pour toute fête, de longues courses à faire. Il faut que j'aille découvrir trois vieux pauvres, et les convier, ce soir, à célébrer la pâque avec nous, car nous ne sommes que trois femmes sans appui.

— Votre jeune maîtresse ne se marie donc point! hélas!

— Les épouseurs ne lui manqueraient pas, si elle voulait se marier, interrompit sèchement Rébecca, offensée du compâtissant *hélas!* de la marchande d'eau et de feu. Pensez-vous qu'il en soit de ma chére Noémi, comme de votre nièce Ruth, la petite-fille du mercier!

— A Dieu ne plaise! interrompit la mar-

chande, qui se hâta de protester et d'accompagner sa protestation d'un geste solennel. Votre jeune Noémi ne prendra un époux que de la main de sa grand'-mère. La respectable dame a trop de volonté et d'énergie pour laisser à sa petite-fille le soin d'un pareil choix.

La commère ne répétait, en ce moment, que les médisances dont Rébecca lui avait fait confidence mainte et mainte fois. La vieille servante n'en détourna pas moins sèchement la conversation, qui s'exerça ensuite sur toutes les personnes du quartier, et à laquelle vinrent se mêler trois ou quatre bonnes du voisinage. Une demi-heure environ fut employée à ces honorables récriminations sur le prochain. Après quoi, le conciliabule féminin se sépara, et Rébecca revint au logis.

Sa maîtresse, dame Sarah, était déjà occupée, avec sa petite-fille, à tout préparer dans la maison, pour la grande solennité de la pâque.

La pâque est sans contredit la fête que les Israélites observent avec le plus de respect. Elle commence au 15 de missan, qui correspond au mois d'avril, et a pour but de célébrer la délivrance des Juifs et leur affranchissement de l'esclavage en Egypte.

Cette fête dure une semaine.

Déjà, depuis huit jours, tout était en mouvement chez les Israélites d'Amsterdam, et surtout chez dame Sarah, pour les prépatifs de la grande solennité. Rébecca avait été

s'approvisionner, pour huit jours, de pain azyme (1).

---

(1) Les deux premiers et les deux derniers jours seulement sont fériés. Cependant, durant toute cette semaine, la loi défend expressément de manger du pain levé et même d'en garder la moindre petite parcelle. (Exode, 12.) Le mazzo où pain azyme, le remplace. On apporte un soin des plus grands à la confection de ce pain. A Paris, environ six semaines avant l'anniversaire de la sortie d'Egypte, le grand rabbin se met en devoir d'aller visiter le moulin qui doit servir à moudre la farine réservée spécialement pour les Israélites. Lorsque le rabbin a fini son inspection, il charge deux hommes de confiance de veiller près du moulin, afin qu'aucun mélange d'une autre farine ne puisse avoir lieu. Ces gardiens ne quittent leur poste qu'après la livraison complète de la fourniture commandée. Les sacs sont transportés chez les boulangers, qui ne les reçoivent qu'autant qu'ils reconnaissent les cachets des gardiens. Une propreté extraordinaire règne dans les boulangeries, et les azymes se fabriquent avec une vitesse remarquable. On a d'abord un pressoir pour préparer la pâte ; puis, au moyen d'une mécanique très-simple, formée de plusieurs laminoirs cylindriques, on amincit, à volonté, cette pâte. Un homme la fait glisser entre les cylindres, et un autre la tire et l'étend directement sur une table d'une grande

Elle avait en outre fait d'importants achats de vaisselle, car la loi veut que tous les ustensiles de ménage, en porcelaine, en faïence ou en terre, soient renouvelés à cette époque. Quant aux ustensiles en étain, en cuivre ou en argent, il suffit de les laisser reposer pendant huit jours, après lesquels on les

---

dimension. Aussitôt, une troisième personne saisit un rouleau de la largeur de la bande ; de petites pointes garnissent, dans tous les sens, ce rouleau ; on le fait courir sur la pâte, qui n'a pas le temps de lever. Un quatrième ouvrier applique une forme tranchante sur toute la bande, et les pains ainsi détachés, on les porte au four, d'où on les retire au bout de quelques instants. Ces moyens mécaniques offrent, non-seulement, une grande économie, mais encore une excessive propreté dans la fabrication des pains sans levain.

A Paris, le comité de bienfaisance se charge de fournir la farine aux boulangers. Ceux-ci, en échange, s'obligent à donner à l'administration une quantité de pains azymes distribués ensuite entre plus de cinq cents familles pauvres, inscrites sur les registres du comité.

passe à l'eau bouillante pour les purifier.

Veuve et mère d'un rabbin, dame Sarah, plus qu'aucune autre Israélite d'Amsterdam, s'appliquait à observer rigoureusement et avec solennité les rites de la fête de Pâque. Aussi, l'antique maison avait-elle pris un air de fête, grâce aux soins de la vieille dame, secondée par l'activité de Rébecca et par les soins de Noémi qui, d'ailleurs, pieuse et soumise aux moindres désirs de sa grand'mère, trouvait encore dans ces préparatifs un plaisir naïf et une distraction à sa vie claustrale.

On avait renouvelé les rideaux ; des fleurs paraient la cheminée ; des tapis décoraient toutes les tables. Dame Sarah se faisait aider par Rébecca dans la préparation d'une lampe de cuivre qu'on n'allumait guère qu'une ou deux fois l'année, et Noémi s'efforçait de

rendre à une glace enfumée sa pureté primitive; lorsque le marteau de la porte retentit quatre fois.

Dès qu'elles entendirent cet appel, les trois femmes coururent ensemble vers la porte. Noémi arriva la première et s'empressa d'ouvrir.

— Le Cohen! s'écria t-elle, en battant des mains avec joie.

— Le Cohen! répéta Rébecca qui fit une de ses plus belles révérences.

—Que Dieu soit loué! ajouta dame Sarah, et qu'il bénisse celui qui, dans ce saint jour, n'abandonne pas la veuve et l'orpheline!

— J'arrive de France pour célébrer avec

vous la fête de Pâque, dit le Cohen, qui salua, en portant la main à son chapeau, sans toutefois se découvrir.

— De France! vous arrivez de France? interrompit Noémi avec émotion, vous avez vu mon frère! m'en apportez-vous des nouvelles?

— Des jours heureux ont lui pour David, répondit le Cohen. Vous ne tarderez point à recevoir de ses nouvelles et peut-être même à le revoir lui-même; je l'espère du moins.

A ces mots, Noémi fondit en larmes, Rébecca ne put réprimer une exclamation joyeuse, et dame Sarah eut besoin de toute son énergie pour ne point laisser voir sa profonde émotion.

— Mon frère! Je reverrai bientôt mon frère! Soyez béni pour cette heureuse nouvelle. Jamais fête de Pâque n'aura été aussi joyeuse pour moi.

— Bénissons le Seigneur et occupons-nous de célébrer dignement ce jour saint, dit le Cohen.

— Rébecca, tandis que je procéderai à l'enlèvement du chomets, rendez-vous dans la pauvre rue du Calverstraat. Vous y trouverez, dans la maison tenue par Liah Nancy, deux Polonais arrivés ce matin, et avec lesquels j'ai partagé, hier, ma dernière pièce de monnaie et mon dernier morceau de pain. L'un se nomme Salomon et l'autre Saül. Vous les inviterez, au nom de votre maîtresse, à venir célébrer la pâque chez elle. Ce sont des hommes fidèles et selon l'esprit de Dieu.

Contre son habitude, Rébecca obéit à cet ordre, sans émettre la moindre réflexion contradictoire.

Quand elle fut partie, le Cohen se mit à visiter minutieusement toutes les chambres de la maison pour en enlever les matières susceptibles de fermenter; il employa une heure à ces recherches faites avec une méticuleuse minutie. Il jeta au feu les particules, résultat de ses recherches, et récita quelques paroles sacramentelles. C'était une protestation par laquelle il déclarait nul et non existant tout morceau de chomets, c'est-à-dire de pain ou de levain, qui se serait soustrait à ses recherches.

L'enlèvement et l'excommunication du chomets terminés, le Cohen se retira dans une petite pièce voisine, et donna quelques

soins à son costume, d'habitude fort négligé, comme on le sait.

Lorsque vint l'heure de se rendre à la synagogue, il sortit de sa retraite, salua gravement les femmes, ne leur adressa point la parole, et s'éloigna sans interrompre les pieuses méditations auxquelles il se préparait, depuis la veille, par un jeûne rigoureux. Il s'était livré à cette pratique en sa qualité de *bechor*; c'est-à-dire de fils aîné des enfants de son père et de sa mère. La loi prescrit ce jeûne, comme un souvenir des enfants israélites épargnés par Dieu, quand il frappa les premiers nés des Egyptiens.

Quand il entra dans le temple, on commençait à réciter les prières journalières. Le chazan (chantre) dit en outre quelques psaumes analogues à la délivrance des Israélites;

les enfants de chœur, vêtus de leurs soutanes bleues, avec une sorte d'étole blanche, terminèrent l'office par un chœur que dirigeaient les chantres.

Quand la synagogue resta vide des nombreux israélites qui s'y pressaient naguère, le Cohen fit trève aux balancements de tête et d'épaule dont il accompagnait, suivant l'usage, ses prières, et revint au logis de dame Sarah.

Les trois femmes n'avaient point, durant son absence, perdu leur temps, je vous l'assure. D'abord, elles s'étaient parées de leurs plus beaux habits; ensuite, elles avaient dressé la table pour la cérémonie du *Seider*.

La table se trouvait revêtue d'une nappe éblouissante de blancheur et garnie de franges. Cette nappe était une des merveilles de

tissage dont la Hollande a, pendant tant de siècles, gardé seule le secret. Des fleurs, des fruits, des figures d'animaux damassaient la précieuse toile dont les plis retombaient jusqu'à terre, en imposantes draperies.

Au milieu de la table on remarquait un plat d'argent, ciselé de la manière la plus exquise. Ce plat, d'une énorme dimension, avait passé, saint héritage de famille, par sept ou huit générations avant d'arriver en la possession de dame Sarah. Il ne servait jamais que pour le *Seider*.

Le plat contenait trois *mizvoth* : on nomme ainsi les pains fabriqués tout exprès pour la première et la seconde nuit de Pâque. Entre chacun des mizvoth, Noémi, comme l'exige la coutume, avait placé une serviette. De petits vases, contenant des herbes amères, du vinai-

gre et une compote faite d'amandes, de poires, de cannelle et de sucre, couronnaient la petite pyramide. Un œuf dûr dans un coquetier, et une soucoupe pleine de viande rôtie, occupaient le peu de place qui restait vacante sur le plat; six bouteilles de vin et six verres complétaient le service.

Le Cohen jeta un coup-d'œil satisfait sur ces dispositions : toujours la tête couverte, il alla recevoir Salomon et Saül, qui entrèrent gravement, et en silence, sans saluer autrement que d'une légère inclination de tête. Il donna la main aux vieillards, les conduisit vers la table et les invita, par un geste, à se tenir à sa droite et à sa gauche. Sarah, Noémi et Rébecca occupèrent modestement les trois autres places.

Le Cohen s'adossa sur les coussins du fau-

teuil qu'on avait placé près de lui, et prit un verre plein. Il l'éleva à la hauteur de sa poitrine, bénit la fête et termina sa prière en remerciant le Très-Haut de tout ce qu'il a fait pour son peuple de prédilection. Il porta ensuite le verre à ses lèvres et but quelques gouttes du vin qui s'y trouvait contenu.

Tous les assistants l'imitèrent.

Rébecca quitta la table et revint quelques instants après. Elle apportait une grande aiguière pleine d'eau tiède qu'elle mit devant le Cohen. Il fit des ablutions : Noémi lui présenta, pour s'essuyer les mains, un mouchoir richement brodé. Tout cela se passa dans en silence absolu, et au milieu du plus profond recueillement.

Le Cohen, après avoir accompli ce sym-

bole de purification, trempa un peu de cerfeuille dans du vinaigre, le mangea et bénit Dieu, créateur des fruits de la terre. Il distribua ensuite le reste des herbes aux convives, qui répétèrent la prière récitée par le Cohen.

Après quoi, celui-ci prit, dans le grand plat d'argent, un misvoth, le rompit en deux, en enveloppa un morceau dans une serviette, et le cacha sous le coussin du fauteuil sur lequel il s'appuyait comme *Bâl-Habbaïth*, c'est-à-dire comme maître de la maison. Ce morceau de misvoth prend, dès-lors, le nom d'*aphicomen*.

Alors les convives se mirent à chanter en chœur l'*haggada*, qui commence par ces paroles : « Voici le pain de misère que nos pères ont mangé en Égypte. Que celui qui a faim vienne en manger ! »

Le Cohen, en s'acquittant de ces fonctions saintes, déployait une majesté que l'on aurait supposée incompatible avec l'exiguité de sa taille et l'aspect chétif de toute sa personne. Sa physionomie, pâle et empreinte des stygmates de la misère, prenait une expression auguste et inspirée qui ne laissait plus voir en lui que le descendant d'Aaron.

Tandis que, les mains étendues sur le pain azyme, et les yeux élevés au ciel, il implorait ainsi, pour les fils exilés d'Israël, la protection de Dieu, il ne restait plus rien en lui du pauvre vagabond.

Après avoir terminé l'*haggada*, le Cohen adressa une exhortation à ceux qui l'entouraient. Il développa avec une simplicité éloquente les paroles du psaume qu'on venait de terminer, et encouragea les fils de l'exil à l'es-

poir de meilleurs jours, et à la foi dans les promesses du Dieu de Moïse.

En ce moment, on agita vivement le marteau de la porte. Le Cohen n'interrompit pas sa prière, et les habitants n'échangèrent même pas un regard entre eux. Noémi seule leva les yeux sur sa grand'mère, plongée dans une pieuse méditation.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Le marteau se fit entendre de nouveau.

Personne n'ouvrit encore cette fois. Celui qui voulait entrer parut se livrer à un mouvement d'impatience, car le marteau exécuta une sorte de roulement assez semblable au bruit analogue que produit un tambour. Les

appels d'une voix d'homme ne tardèrent point à remplacer ce tapage.

— Personne n'est-il au logis, cria-t-on ? Holà ! Rébecca ; holà, Noémi ; holà, grand'-mère, ne viendrez-vous pas m'ouvrir ?

Noémi, entendant prononcer son nom, devint pâle et tremblante.

— La porte restera-t-elle fermée au fils de la maison ?

— Mon frère ! s'écria la jeune fille, mon frère !

Elle se précipita hors de la salle, courut ouvrir la porte et se jeta, en sanglotant, dans les bras de David, qui lui rendit ses caresses avec effusion.

Les fenêtres du vaste salon dans lequel dame Sarah et ses convives célébraient la pâque ouvraient sur la rue ; c'est grâce à cette disposition que Noémi avait pu entendre la voix de son frère. Le jeune homme et sa sœur s'étaient rencontrés dans le grand corridor qui sert d'antichambre à la plupart des veilles maisons d'Amsterdam, et sur lequel viennent s'ouvrir non-seulement la porte extérieure, mais encore celles de toutes les chambres du rez-de-chaussée. L'escalier qui mène à l'étage supérieur clôt d'ordinaire ce vaste vestibule, obscur même en plein jour, et qu'éclaire, le soir, chez les Israélites, la lueur fumeuse et vacillante d'une lampe de cuivre, moins commode que pittoresque dans sa forme antique.

Noémi et David se rencontrèrent dans ce corridor, et s'y livrèrent à des transports de

tendresse et de bonheur. Quand ils furent un peu remis de leur émotion :

— Oh! quelle sera la surprise et la joie de notre grand'mère! dit l'heureuse Noémi : Viens, mon frère, viens.

Elle ouvrit précipitamment la porte de la salle et entraîna David avec elle. Tout-à-coup elle s'arrêta et voulut retenir le maëstro. Aucun des convives n'avait quitté la table; tous, immobiles et dans l'attitude solennelle qu'exige le *seider*, priaient comme si Noémi ne fût point sortie pour courir au-devant de son frère. Ce dernier, la tête nue, s'élança vers son aïeule pour l'embrasser. Elle jeta les yeux sur lui, poussa un cri de douleur et de colère et l'entraînant vers la porte :

— Qui êtes-vous? s'écria-t-elle.

— Ma mère, ma bonne mère!

— Je ne suis pas votre mère et vous n'êtes point mon fils! Non, vous n'êtes pas mon fils! Elevé dans la foi de ses pères, le descendant d'une pieuse et fidèle famille de rabbins ne pousserait point l'oubli et le mépris de la loi sainte jusqu'à voyager le soir de Pâque; jusqu'à venir troubler, par sa présence profane, la grande solennité que les Israélites, même les plus indifférents, célèbrent aujourd'hui avec piété. Sortez d'ici! Allez chercher un asile chez les chrétiens parmi lesquels vous avez oublié votre religion. Allez, car le désespoir et l'indignation me pousseraient peut-être à vous maudire!

— Mais, ma mère, écoutez-moi!...

Les deux vieillards quittèrent la table et marchèrent à David.

— Il est écrit, dirent-ils : Anathème sur l'impie! Sortez.

Noémi qui se tenait éperdue près de son frère voulut l'entraîner hors de la salle.

— Anathème ! répétèrent les deux hommes en formulant la plus terrible malédiction des juifs ! Que la mort subite le frappe !

Noémi tomba les genoux en terre et les bras étendus vers ces deux hommes.

Le Cohen sortit alors de sa méditation, et parut s'apercevoir seulement de la scène qui se passait autour de lui.

— Silence ! s'écria-t-il d'une voix imposante. Que ce jeune homme prenne place à la table sainte de la famille, et qu'il demande au Seigneur le pardon de ses fautes, en s'as-

sociant à nos prières! Silence! Celui qui maudit son frère amasse des malédictions sur sa propre tête !

En achevant ces paroles il fit un signe à Rébecca qui se hâta d'apporter un verre à David. David se plaça à la droite du Cohen : le descendant d'Aaron, après deux ou trois minutes accordées au recueillement, reprit l'allocution qu'avait interrompue l'arrivée du maëstro. Sans faire toutefois d'allusion directe à ce qui venait de se passer, il termina son discours par une exhortation fervente à l'oubli des injures et au pardon mutuel.

— Hélas! dit-il, si Dieu n'avait point de pardon pour le repentir, notre race tout entière eût péri dans les fers des Égyptiens! Nous n'aurions point à célébrer, aujourd'hui, cette fête qui nous console et nous donne

l'espoir de meilleurs jours, au milieu d'une captivité plus triste et plus fatale, peut-être, que la première !

Il approcha son verre une seconde fois de ses lèvres. Tout le monde, après l'avoir imité, se leva pour procéder aux ablutions dont les Israélites ont coutume de faire précéder leurs repas.

Quand les assistants revinrent pour reprendre leurs places, le Cohen exigea que David occupât le milieu de la table et remplît les fonctions de célébrant.

— Vous êtes le véritable *bâl-habbaïth ;* je ne faisais que vous remplacer pendant votre absence, dit-il ; Dieu vous a ramené au sein de votre famille, acquittez-vous des devoirs de la loi.

Ce ne fut pas sans embarras que David obtempéra à cette demande du Cohen.

Depuis quinze ans, éloigné de sa famille, il n'avait revu sa grand'mère et sa sœur que rapidement, et deux fois, depuis son départ. Durant cette longue séparation, il s'était laissé aller à un oubli profond, sinon de la foi israélite, du moins de sa forme et de ses devoirs extérieurs. En se retrouvant, tout-à-coup, en présence des siens et en face de la solennité du *seider*, son cœur s'était attendri; il avait ressenti quelque chose des pieuses impressions de sa jeunesse; mais ce n'était qu'un sentiment vague et passager. Néanmoins, évoquant les souvenirs de son enfance, il éprouva une sincère émotion lorsqu'il rompit le *misvoth* et fit la bénédiction du pain.

Il ajouta ensuite un peu d'herbes amères,

placées entre deux morceaux d'azyme, ainsi que l'a enseigné le célèbre grand rabbin Hiller ; ces cérémonies terminées, Rébecca servit le repas.

David tendit alors la main à sa grand'mère.

— N'aurez-vous point, dit-il, une bonne parole, ou, du moins, un regard moins sévère pour le petit-fils qui vient s'asseoir à votre foyer, après tant d'épreuves et une si longue absence ? Voulez-vous que cette journée, ardemment désirée par lui, se passe dans la tristesse et dans la colère ?

Une larme brilla dans les yeux de Sarah : elle vint tomber sur ses joues septuagénaires.

— Que Dieu te pardonne et te bénisse comme je te pardonne et je te bénis, mon

enfant, dit-elle. Quelle mère ne se laisserait point désarmer en retrouvant son fils, après avoir tant souffert de son éloignement ?

Elle pressa David dans ses bras et laissa couler librement ses pleurs. Noémi couvrait de baisers la main de son aïeule.

— David, mon David, murmura Sarah interrompue par ses sanglots, David, tu me reviens, comblé des faveurs de la gloire et de la fortune.... Mon enfant, si tu ne veux pas que je reste insensible à ton bonheur, si tu veux que j'en prenne ma part, ne te montre pas oublieux de la loi de tes pères. Hélas ! cet oubli mène au désespoir et au malheur... Tu me le promets, n'est-ce pas ?

— Je vous le jure, ma mère.

Le Cohen frappa dans ses mains.

— Voici la paix et la sérénité revenues, interrompit-il ; livrons nos cœurs à la joie.

Il distribua à chacun des convives une portion d'un magnifique poisson que venait d'apporter Rébecca ; le poisson sans écaille est le mets de prédilection et de réjouissance des Israélites. Il n'est point de pauvre artisan juif qui ne trouve moyen de manger du poisson le jour du sabbat et le soir de la solennité de la pâque.

La description d'un dîner israélite ne ressemblerait guère au menu d'un dîner parisien. Les viandes servies par Rébecca et préparées à la manière israélite, c'est-à-dire lavées et dépouillées de toute partie sanguine, présentaient un aspect blanchâtre dont se fût étonné un chrétien. On eut soin de servir les viandes et le poisson dans des assiettes de

formes différentes; la loi ne permet point l'usage d'une même vaisselle pour le maigre et pour le gras. Les entremets succédèrent au premier service et attestèrent que l'art du pâtissier hollandais, sans atteindre aux recherches du petit-four français, ne laisse pourtant pas que de produire d'excellentes choses. Les tartes exquises, les koukes d'or saupoudrées de sucre, et les crêmes gorgées de vanille et de canelle, chargèrent la table, et vinrent y épanouir leurs larges rosaces. David se livra, avec une joie d'enfant, au plaisir de faire un de ces bons festins qu'il voyait arriver, avec tant de bonheur, chez sa pauvre mère, avant que Dieu n'eût rappelé à lui la sainte femme.

Une gaieté douce et calme régna parmi les convives. Le Cohen racontait les merveilles qu'il avait vues dans ses nombreux voyages, et

disait avec beaucoup de charme les mœurs des peuples parmi lesquels il avait vécu. David, à son tour, parlait de Paris, de ses triomphes et de la protection mystérieuse qui était venue, d'un coup de baguette magique, le tirer de la pauvreté pour combler ses vœux les plus audacieux.

Le Cohen écoutait en souriant le récit de David.

— Oh ! s'écria ce dernier, que ne donnerais-je point, mes amis, pour connaître mon bienfaiteur mystérieux, pour presser mes lèvres sur sa main, pour tomber à ses pieds !

Le Cohen regarda David en silence.

—Votrecœur est bon et noble, dit-il. Néanmoins, interrogez-vous scrupuleusement ;

demandez-vous au fond du cœur si vous vous sentez, en réalité, la force de supporter sans plier, le fardeau de la reconnaissance ?

— Vous connaissez mon bienfaiteur ? Oh ! dites-moi son nom ! dites-le moi !

— Hélas ! réprit le Cohen, est-donc la première fois qu'un ami vient à votre aide, et que vous oubliez jusqu'aux traits de celui qui a été votre sauveur ? Je connais un homme à qui vous avez vu fermer les yeux de votre mère... un homme qui a veillé sur vous, comme un père, durant la triste agonie de votre jeunesse... Et vous avez revu cet homme, vous lui avez parlé, sans même le reconnaître ! Vous voulez savoir quel est votre nouveau bienfaiteur, David ; vous oublierez encore ce nom-là, comme vous avez oublié le premier.

— Quoi, demanda David, les vagues souvenirs qui se pressaient, à votre vue, dans ma pensée n'étaient donc point une illusion ? Vous seriez l'ami, le père qui a protégé mon enfance et celle de ma sœur ?... Oh! tenez, désormais je veux me laisser aller sans réserve à mes pressentiments. Oui, j'ai vingt fois repoussé comme absurde une pensée qui revient briller, en ce moment, à mes yeux. Vous n'êtes pas étranger à la réception de mon opéra... Elle est votre ouvrage?... Comment?... Je n'en sais rien. Mais ne vous en défendez pas, mon père, vous avez tout fait !

— Pourquoi chercherais-je encore à le cacher. Vous avez découvert mon secret, je vous l'abandonne.

David voulut porter la main du Cohen à ses lèvres, celui-ci l'arrêta :

— Israélite, dit-il, j'ai été utile à un de mes frères; je n'ai fait que mon devoir. Entre exilés, entre fils d'une même famille, on se doit une aide mutuelle. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas relevé, mourant de faim, dans la rue? N'avez-vous point versé, sur le lit où je gisais, tout l'argent que renfermait votre pauvre bourse. J'ai souffert, bien souffert, David, quand j'ai vu que vous ne reconnaissiez pas l'ami de votre enfance, le Cohen qui avait guidé vos premiers pas, et qui ressentait encore pour vous une tendresse de père. Mais je comprends aujourd'hui que vos yeux seuls m'avaient oublié et non votre cœur. Le Très-Haut en soit béni!

— Et comment, vous, pauvre inconnu, malade, avez-vous pu réussir à faire jouer mon opéra?

— J'ai intéressé, en votre faveur M. De-

lordeux ; le docteur a obtenu de Cynthia qu'elle vous servît, et Cynthia a exigé du directeur la mise en répétition immédiate de la *Donna Bianca;* voilà tout.

— Vous êtes notre ange protecteur ! s'écria Noémi avec affection. Comme le compagnon divin de Tobie, vous avez guidé mon frère à travers les périls, et vous l'avez conduit au bonheur. Eh bien ! il faut que vous accomplissiez aussi un de mes vœux les plus ardents; le voulez-vous?

— Oui, si ce vœu est selon la loi.

— Devenez notre commensal! Ne nous quittez plus ! Renoncez à votre vie errante. Ma grand'mère sera votre sœur, et moi je deviendrai votre fille.

— La vie errante, Noémi, est devenue un

besoin impérieux pour moi. Ne cherchez pas, dans l'habitude, une vocation dont le sceau de Dieu a marqué mon front? Une main mystérieuse et invisible me pousse sans cesse devant elle; ma tête repose mal sur un oreiller moëlleux; il lui faut la pierre du chemin! Il faut que la voûte du ciel frappe mes regards, quand le réveil ouvre mes yeux. La misère et les privations n'ont rien d'amer pour moi, car je n'ai jamais connu d'autre condition. Mon père était mort avant ma naissance. Je comptais cinq ans lorsque ma mère, qui me conduisait par la main dans une forêt, tomba, épuisée de fatigues, me serra dans ses bras glacés, et murmura d'une voix défaillante : « Souviens-toi que tu sors du sang d'Aaron. » Puis elle tomba défaillante. Je me mis à prier sans savoir quelle inspiration me conseillait de me recomman-

der à Dieu ; car si je connaissais les privations et les douleurs, j'ignorais encore ce qu'était le trépas! Ma prière terminée, je m'assis près de ma mère. Je la croyais endormie. Hélas! une vague terreur s'empara peu à peu de moi! Ma mère devenait de plus en plus pâle; ses membres se raidissaient! Je voulus l'éveiller; ses paupières ne s'ouvrirent point. Je l'appelai, elle ne me répondit pas. Mes supplications, mes cris, mon désespoir, rien ne put la réveiller.

Et cependant la nuit descendait. Des voix étranges, les hurlements des loups, les cris des vautours arrivaient jusqu'à moi du fond de la forêt. Il me fallut rester dans ces tristes lieux jusqu'au jour, qui me trouva mourant de faim, de froid et de terreur.

La Providence voulut que deux colporteurs

juifs vinssent à passer près de là. Ils me prirent en pitié, et m'expliquèrent que ma mère était morte. Après quoi, ils recouvrirent de feuilles sèches et de terre le cadavre de la pauvre femme, et ils m'emmenèrent avec eux.

Seul descendant d'Aaron, je ne devais me livrer à aucun travail manuel et salarié. Un vieux rabbin, à qui les colporteurs me remirent, eut soin de ma jeunesse, m'enseigna le Talmud, et se disposait à me faire entrer au séminaire israélite, quand la mort, cette fois encore, m'enleva mon seul appui. Dès ce moment, commença la vie errante que je mène depuis cinquante ans. Renoncer à cette vie serait pour moi un affreux supplice. Il faut que j'aille sans cesse d'un bout du monde à l'autre, m'arrêtant où je trouve un peu de bien à faire; partant lorsqu'il ne reste plus un enfant de ma religion à qui je puisse

enseigner la lecture du Talmud. Un jour, la mort viendra me heurter de son aile froide au pied d'un arbre, comme elle l'a fait pour ma mère. Je ne redoute pas, je ne désire point non plus ce moment suprême. Je l'attends avec résignation. La volonté du Très-Haut s'accomplisse!

Décidez-en maintenant, Noémi : voudriez-vous encore me retenir captif dans l'enceinte d'une ville, dans les murs d'une maison? Je vous le promets, chaque fois que je reviendrai visiter la Hollande, c'est à vous que je demanderai l'hospitalité, et avec vous que je viendrai célébrer la pâque, comme je l'ai fait jusqu'à présent, comme je le ferai jusqu'au dernier jour de ma vie.

Voici la soirée qui s'avance, il est temps

de vider notre troisième verre (1), et de réciter les actions de grâce. Après le repas, le Bâl-Habbaïth tirera le *mitzvoth* caché sous son coussin.

En effet, David retira de dessous les oreillers le morceau de pain azyme enveloppé d'une serviette, qu'y avait déposé le Cohen. Le maëstro distribua ensuite, à chacun des convives, une petite portion de l'*aphicomen*, destiné à remplacer l'agneau pascal, interdit aux Juifs depuis leur exil de Jérusalem.

Le Cohen reprit le chant interrompu de l'*Haggada*. Ces cantiques terminés, David porta à ses lèvres le quatrième verre prescrit.

---

(1) Pendant la cérémonie du *Séider*, les Israélites doivent vider quatre fois leur verre. On ne met pas en ligne de compte, bien entendu, ce qui se boit pendant le dîner.

On entonna, en chœur, un hymne d'allégresse, et les convives se levèrent pour se séparer.

Le reste de la soirée se passa, pour Sarah, Noémi et son frère, en entretiens qui comblèrent de plaisir l'heureuse sœur : vers minuit, quand on se sépara, jamais elle ne s'était endormie avec une joie aussi vive : David reposait sous le même toit qu'elle, et devait passer plusieurs mois près de sa sœur bien-aimée!

La présence de David apporta, en effet, un grand bonheur dans le logis, ordinairement calme et monotone, de dame Sarah. Rébecca tenait, chaque jour, avec ses deux maîtresses, un conciliabule sur les mets qu'il fallait servir le lendemain au dîner, et perdait, le matin, un quart d'heure chez la marchande

d'eau et de feu, à décrire les merveilles culinaires et les surprises qu'elle exécutait en faveur de son maître.

La chambre que Noémi avait préparée pour son frère, et les mille tendres recherches dont elle entourait l'heureux artiste, ne servaient pas de texte à des détails moins prolixes; enfin, on avait loué un excellent piano dont le vieux logis s'étonnait d'entendre les sons inconnus, et menheyr le bourgmestre, était venu rendre visite à David, dès qu'il avait su l'arrivée du petit-fils de dame Sarah. Cette visite avait été suivie d'une invitation à dîner. Une discussion avait même eu lieu à ce sujet; dame Sarah ne voulait point que son petit-fils allât s'asseoir à une table où l'on ne serait point servi d'après les prescriptions de la loi israélite. Noémi n'était parvenue qu'avec peine

à ramener la bonne harmonie entre David et son aïeule.

Le maëstro ne tarda pas à trouver lourd le joug que cherchaient à lui imposer les exigeances religieuses de sa grand'mère. Habitué à la liberté sans bornes de la vie d'artiste, et depuis longtemps affranchi de la rigoureuse observance des rites juifs, David, pieux, mais sans grand respect pour des traditions qu'il accusait de puérilité, se fatiguait d'une intolérance sans cesse en hostilité et aux aguets. Dame Sarah voulait qu'il l'accompagnât chaque soir à la synagogue, et qu'il ne perdît point une seule minute de l'office. A travers une petite fente des hautes cloisons de bois qui fermaient les galeries réservées aux femmes, elle épiait son petit-fils, et lui reprochait, à la sortie, ses distractions et ses bâillements.

La première fois, David céda de bonne grâce et il trouva de l'originalité à la musique bizarre des pseaumes, musique qui porte évidemment un caractère oriental : bientôt il se lassa de passer deux longues heures à voir tous ces hommes, célébrants et assistants, balancer la tête de droite et de gauche, avec une monotonie désespérante de mouvements. D'ailleurs, la synagogue, et surtout la synagogue allemande d'Amsterdam, est d'un aspect sévère, sans tableaux, sans richesse d'ornements, et de nature à peu intéresser une imagination et des yeux d'artiste.

A l'exception du tabernacle et de la théba, rien n'interrompt les lignes froides des colonnes et la triste régularité des bancs de chêne noircis par le temps. La théba est une grande chaire qui peut contenir le rabbin, les cha-

zonim, ou chantres, et les enfants de chœur. Le tabernacle, placé au fond du temple, en face de l'entrée principale, se montre entouré de grilles qui supportent sept grands cierges. Le sanctuaire, au milieu duquel pend une lampe en argent massif, contient le tabernacle, surmonté lui-même de cette inscription en caractères hébraïques : DA LIFNÉ MI ATO OMED (Sache devant qui tu te trouves.)

Le tabernacle, tendu d'un rideau de soie richement brodé, laisse voir, quand on écarte ce rideau, une double porte fermée, sur chaque battant de laquelle on a gravé, en lettres d'or, les commandements du décalogue. Quelques lampes éparses entre les colonnes jettent leur lumière rougeâtre dans cette vaste enceinte et ajoutent encore à sa tristesse générale.

Ajoutez que les bancs sont durs, étroits, incommodes, et vous comprendrez le malaise que trouvait dans ces longues stations de chaque jour, David, dont la tiède ferveur perdait encore de son peu de force, grâce aux persécutions de dame Sarah.

Après une semaine de ce séjour, le maëstro songeait sérieusement à quitter Amsterdam, et n'était plus retenu que par le chagrin que sa sœur éprouverait, d'un si prompt départ; deux incidents vinrent tout-à-coup changer le cours de ses idées, et le déterminèrent à prolonger son séjour à Amsterdam.

Un matin, David avait composé un des airs les plus importants de son nouvel opéra : il le disait à sa sœur, en s'accompagnant sur le piano, lorsqu'il vit le Cohen entrer doucement, et s'asseoir dans un coin du salon.

Quand le maëstro eut fini de chanter, Noémi sauta au cou de son frère et l'embrassa tendrement : jamais elle n'avait entendu de plus suave musique. Le Cohen partagea la satisfaction de la jeune fille; mais il hasarda quelques critiques, et déploya, dans la manière dont il les motiva, une intelligence si supérieure, et une science tellement profonde, que David ne pouvait assez s'en étonner. Peu à peu, l'œil du vagabond s'anima, une légère rougeur colora son visage pâle, et sa taille, courbée d'habitude, parut se redresser et grandir.

— Oh! dit-il, en portant à son front ses mains amaigries, il me passe parfois, dans la tête, des chants qui me semblent inspirés par des anges. Tandis que j'étais perdu dans le parterre à la première représentation de la *Donna Bianca*, je me disais, les larmes aux

yeux, qu'il devait être bien doux d'émouvoir de la sorte une foule d'élite, par les émotions qu'on a ressenties soi-même. Oui, David, c'est une noble chose que de tenir dans ses mains les ames des spectateurs, et de leur imprimer, à son gré, l'enivrement ou la mélancolie, le rire ou les pleurs!

Dans une sorte d'extase, le Cohen s'assit au piano, et commença une mélodie d'une grâce et d'un charme ineffables. David l'écoutait avec admiration, et Noémi avec des pleurs. Tout-à-coup il s'interrompit, se leva brusquement et voulut s'enfuir.

— Vous ne nous quitterez pas ainsi, s'écria David en le retenant; vous achèverez cette délicieuse improvisation, la plus suave, la plus accomplie que jamais aient entendue mes oreilles. Mon ami, asseyez-vous de nou-

veau au piano. Rendez-moi les douces émotions au milieu desquelles vous m'avez jeté, et que vous avez interrompues comme le rêve d'un homme qu'on éveille. Beethoven, Mozart, Rossini, et Weber lui-même, n'ont rien créé de plus touchant! Vous êtes un grand compositeur et un grand poète! Venez, mon ami, venez!

Et il entraînait, avec une douce violence, vers le piano, le Cohen qui résistait faiblement. Déjà Noémi battait des mains, avec transport, lorsque le Cohen s'arracha aux étreintes de David.

— Loin de moi la tentation! s'écria-t-il. Vous ne savez donc pas, insensés, combien de fois j'ai failli trahir ma foi et manquer aux devoirs que m'impose le sang d'Aaron! Oui, en face de la misère, de l'opprobre, de la

faim, je me suis senti fort et inébranlable.... En face de l'art, de ses émotions sublimes, de ses luttes, de ses triomphes, mon courage m'abandonne. L'art!... O mon Dieu, chassez loin de moi de telles pensées, ou bien il faudra que je succombe!

En parlant ainsi, des larmes coulaient en abondance de ses yeux, et des sanglots déchiraient sa poitrine. David s'approcha de lui pour le consoler; un temps assez long s'écoula avant que le Cohen put retrouver un peu de calme. A la fin, il releva la tête, essuya ses yeux, et sourit à travers ses larmes.

— J'ai cédé à un moment de faiblesse insensée, dit-il; j'ai besoin d'un peu de marche pour rendre du calme à mes sens. Je vais partir pour visiter la Frise. Dans quelques mois, je reviendrai.

Attendez-moi, David, nous repartirons ensemble pour Paris.

Il reprit son bâton qu'il avait déposé derrière la porte, et il sortit.

## IX.

### PROMENADE NOCTURNE.

Amsterdam, le jour, présente le même aspect que les quartiers populeux de Paris. Une fourmillière humaine s'empresse sur les dalles de ses quais et sur les voûtes mobiles de ses ponts, aussi bien que sur les maigres trot-

toirs de la rue Saint-Denis ou sur l'asphalte du boulevard des Italiens. Il n'y manque qu'une seule chose : le brouhaha.

Amsterdam, malgré tout son mouvement, reste silencieuse. A peine entend-on le murmure des voix et le trépignement des pieds ; car on parle peu, et l'on marche lentement. On distingue bien, de temps à autre, un grincement de ferraille, accompagné d'un grognement enroué ; les pieds des chevaux armés de leurs larges patins et les traîneaux attachés par des chaînes aux flancs de ces animaux, gigantesques en Hollande, produisent les bruits dont je vous parle. On rencontre rarement une voiture : le passage d'une calèche est regardé comme un événement assez grave pour faire tourner la tête et attirer les regards des impassibles marchands qui attendent en paix, dans leur boutique, une

clientèle également phlegmatique. Le mouvement du terrain, les montées et les descentes qui se succèdent sans interruption, rendent difficile, souvent même dangereux, l'usage des roues, et font armer de crampons les sabots des chevaux. Pour peu qu'on soit familiarisé avec les habitudes parisiennes, on ne peut s'empêcher de sourire à la vue des carosses monstrueux, hissés sur quatre maigres roues, qui se montrent parfois dans les rues d'Amsterdam, et qui causeraient à un membre du Jockey-Club la surprise qu'éprouverait un savant, à la vue d'un ptérodactyle sorti vivant d'une couche de terrain antédiluvienne.

. Vers le soir, Amsterdam change tout-à-coup d'aspect, et ressemble à une ville méridionale qui se livrerait à des réjouissances publiques. Les maisons s'illuminent; à cha-

cune des extrémités de chaque pont se dressent des lanternes et s'établissent des boutiques en plein vent. On a rejeté derrière soi les affaires sérieuses ; on ne pense plus qu'à l'importante question du souper. Le souper est le seul véritable repas que fassent les habitants d'Amsterdam. Pendant la journée, les affaires ou le travail leur laissent à peine le temps de manger. Un peu de thé pour le négociant, une petite plie séchée au soleil, pour l'ouvrier et pour le marin, suffisent jusqu'à sept heures. Mais paraisse le crépuscule, et les matelots, les artisans, avec leurs femmes et leur famille, inondent les ponts et accourent y acheter un repas tout prêt, composé des éléments les plus étranges! Pas de pain, mais une plie sèche, d'énormes cornichons, des moules crues, un hareng salé, des noix sèches, et, si la saison le permet, des fruits sans saveur ou d'une affreuse

acidité. Rien de réconfortant, rien de chaud. Une grande pinte de bière, deux verres d'eau-de-vie ou de genièvre, et puis ils s'éloignent rassasiés et satisfaits, sans que les femmes, occupées à des travaux plus lucratifs, aient perdu leur temps aux soins du ménage. Viennent après cela des promenades sur les quais et des stations dans les cabarets, jusqu'à dix heures. A dix heures, Amsterdam commence à s'éteindre et à s'assoupir. Les gardes de nuit, enveloppés de leurs larges houppelandes, et accompagnés de gros chiens, font leurs rondes, et jettent dans les airs un lugubre cri de ralliement. Que onze heures sonnent et tout dormira.

David avait vu la ville subir successivement ces diverses transformations. Après le départ du Cohen, il était allé s'asseoir au bord de la mer, dans une partie solitaire du port.

Là, le bruit des vagues l'avait jeté peu à peu, dans une profonde rêverie. Il cherchait à s'expliquer comment la haute intelligence du Cohen et son admirable talent musical pouvaient se concilier avec le fanatisme qui lui faisait faire abnégation de cette organisation et de ce talent. Les souvenirs de son enfance apparaissaient à sa mémoire, et lui montraient le Cohen veillant sur lui, l'initiant, avec une méthode simple et neuve, à l'art de la musique, et sachant, à force de clarté, rendre faciles les difficultés elles-mêmes. Il se demandait comment l'homme qui donnait le succès et le bonheur à l'infortune, par ses conseils, n'en voulait rien pour lui! — Tout cela, pour se conformer à une vague tradition, à un préjugé religieux dont on ne trouve pas même de traces dans la loi écrite de Moïse.

Il eût voulu le voir s'affranchir du vaga-

bondage et de la misère, mais il ne pouvait, néanmoins, s'empêcher d'admirer ce qu'il fallait d'énergie et de volonté pour accomplir un si grand sacrifice. Ces pensées et ce problème, qui changeaient de face à chaque instant, s'emparèrent vivement de l'imagination du maëstro, et lui firent tout oublier jusqu'au soir. Il ne s'éveilla de ses méditations qu'à la nuit close. Quand le souffle humide et plein d'âpreté de la nuit remplaça la molle tiédeur de l'air, échauffé par les rayons d'une belle journée, il se leva et se dirigea vers la maison de dame Sarah. De longues années d'absence lui avaient désappris le souvenir exact d'Amsterdam : sa mémoire et sa vue ne tardèrent point à s'embrouiller au milieu de ces ponts, de ces rues et de ces quais étroits qui se ressemblent tous et qu'enveloppait l'obscurité. Plus il avança et moins il put retrouver son chemin. Errer ainsi à l'aventure

et perdu, au milieu d'une grande ville, n'était pas sans charme pour l'imagination d'un poète. Il résolut donc de mener l'aventure jusqu'au bout, de ne s'adresser à personne pour retrouver son chemin, et d'attendre que le hasard le ramenât dans le quartier israélite. Une heure s'écoula de la sorte. Comme toutes les personnes qui se trouvent désorientées, il s'obstinait à se diriger vers des points qui l'éloignaient encore davantage. A la fin, pourtant, il reconnut le quartier dans lequel il se trouvait. C'était assez loin de chez lui, dans une sorte de faubourg nommé le Muider-Straat.

Le Muider-Straat peut être comparé au quartier du Jardin-des-Plantes de Paris. Il renferme un assez grand nombre de petits hôtels qui réunissent les avantages d'une habitation de ville et d'une maison de cam-

pagne. Isolés les uns des autres, ils sont entourés de plantations; le corps de logis se trouve séparé du contact immédiat de la rue par un jardin et par une grille en fer, à laquelle, au besoin, des contrevents en bois servent de rideaux contre les indiscrétions des passants.

Fatigué de sa longue promenade, David s'assit sur un banc de pierre et se reposa quelques instants.

Tandis qu'il était là, s'amusant de sa situation bizarre et souriant de son enfantillage, il vit une des fenêtres qui se trouvaient en face de lui s'éclairer tout-à-coup à travers son rideau. Une ombre passa deux ou trois fois entre la lumière et l'étoffe cramoisie, sans que le maëstro pût rien distinguer de sa forme. Tandis qu'il cherchait à deviner quelle

personne pouvait habiter cet appartement dont la fenêtre s'était tout-à-coup montrée à ses regards, illuminée et mystérieuse, il entendit résonner les accords d'un piano : c'était le prélude d'un air de la *Donna Bianca*.

Le prélude terminé, une voix jeune et fraîche se mit à chanter l'air avec une délicieuse expression. Assurément, on aurait pu exiger plus de puissance et de méthode, mais il était impossible de mieux comprendre et de mieux interpréter la musique de David. Quoi qu'il n'y eût, dans cet incident, rien que de fort simple et de fort explicable, le maëstro trouva un bonheur indicible à entendre cette douce voix qui semblait le saluer, et qui s'identifiait, avec tant de sympathie, à ses pensées musicales. Quand l'instrument et la cantatrice se turent, il sentit son cœur se serrer, et il demeura immobile à sa place, impatient

d'entendre recommencer des chants que la solitude de la nuit entouraient d'une fantastique poésie. Par malheur, son espoir fut trompé; la lumière s'éteignit, les reflets de pourpre et d'or des rideaux disparurent, et une obscurité profonde succéda à l'apparition.

David, triste et satisfait à la fois, reprit le chemin de son logis, où il arriva fort tard. Dame Sarah, tandis que Noémi servait le souper de son frère, fit une longue jérémiade sur l'irrégularité des mœurs actuelles et ne put s'empêcher de gémir en dépeignant le peu de respect de la jeunesse pour la famille et pour les coutumes de ses pères. Le maëstro, préoccupé de sa vision n'entendit rien aux remontrances indirectes de sa grand'mère ou feignit de ne pas les comprendre. Dans une angoisse extrême, Noémi redoutait que ce con-

trôle perpétuel de ses plus innocentes démarches ne déterminât son frère à un prompt départ. Elle vit enfin avec joie le repas se terminer, et dame Sarah donner le signal de la retraite et du sommeil.

Noémi, quand elle crut sa grand'mère endormie, quitta furtivement sa chambre, pour venir deviser quelques instants avec son frère. Elle n'entra point. David était à son piano, et il fredonnait à mi-voix la cavatine de la *Prima Donna*, que chantait, tout-à-l'heure, la voix du Muider-Straat.

— Il travaille! dit-elle : et la bonne sœur revint sans bruit s'enfermer dans sa chambre.

Assurément, il n'y avait rien que de très-ordinaire dans cette rencontre d'une femme, qui, le soir, chantait une cavatine. Il était

bien simple encore qu'elle choisît cette cavatine dans l'opéra le plus nouveau et le plus à la mode. David se répéta vingt fois cette réflexion et n'en resta pas moins préoccupé d'un si vulgaire incident. Chacune des inflexions de voix de la chanteuse se présentait tour-à-tour à son souvenir, avec leurs modulations argentines et leur charme mélancolique. D'absurdes visions lui montraient l'inconnue entourée de tous les prestiges du roman : à la fin il se créa un idéal jeune, blond, suave et d'une grâce ineffable. Une fois ce fantôme créé, le masëtro ne tarda point à l'accepter comme une réalité.

Le lendemain matin, il sortit de bonne heure, et ses pas se dirigèrent vers le Muider-Straat. Les volets de la fenêtre mystérieuse se trouvaient encore hermétiquement clos. David se promena dans la rue solitaire jus-

qu'au moment où ses volets s'ouvrirent; le maëstro n'entrevit qu'une main et un bras, enveloppés dans les plis d'un peignoir; la fenêtre se referma aussitôt. Deux nouvelles heures de promenade n'amenèrent aucune autre découverte. David, tout en souriant de son propre enfantillage, rentra chez sa grand'mère, mécontent et préoccupé.

Rébecca, un tricot à la main, se tenait assise sur le seuil de la porte; elle se leva pour laisser passer le fils de sa maîtresse.

— Comptez-vous quelque connaissance dans le Muider-Straat ? demanda l'artiste à la vieille servante.

Rébecca le regarda d'un air de surprise et de triomphe.

— Si j'ai quelque connaissance dans le Muider-Straat! Et pour qui prenez-vous Job le jardinier? Elie le marchand de verres cassés? et Madeleine, qui fait le commerce de chiffons? Ils habitent ce quartier, et sont de mes amis.

— A peu près au milieu de la rue principale, se trouve une petite maison isolée; quel en est le propriétaire?

— Je vois d'ici ce que vous me demandez. Une grille en fer, un corps de logis avec un seul étage et une girouette qui représente un chasseur faisant feu sur un lièvre.

— Précisément.

— Il y dans le jardin deux figures : l'une de berger, en habit rose, qui joue de la

flûte; l'autre de bergère, avec son agneau frisé et chargé de rubans.

David dut reconnaître encore que ces accessoires, d'un goût déplorable mais fort à la mode en Hollande, ornaient ou plutôt déshonoraient le joli jardin de la ville.

— Cette maison appartient à un Allemand! ajouta Rébecca, qui donna à ses grosses lèvres et à son jaune visage l'expression du dédain.

Les émigrants d'Allemagne ont adopté en Hollande le rôle secondaire, et se sont faits les serfs et les vassaux des Hollandais. Ils se résignent sans peine à reconnaître la suprématie de leurs seigneurs et maîtres. Rien ne les rebute, ni le dédain, ni le travail. Ils acceptent tout, se résignent à tout et se montrent

dociles, simples, insinuants et adroits. A peine un Allemand s'est-il fait admettre dans une maison hollandaise qu'il sait s'y rendre indispensable. Economes jusqu'à la sordidité, ils amassent en silence, se privent de pain pour augmenter leur pécule, font, suivant l'expression néerlandaise, *suer et resuer l'argent*, et ont recours, pour atteindre ce but, à tous les moyens, sans trop s'inquiéter de la nature de ces moyens. D'un caractère phlegmatique et orgueilleux, les Hollandais qui, la plupart, n'ont point eu à passer par les épreuves de la misère et par les initiations de la nécessité, tiennent en mépris l'avidité des Allemands, parce qu'ils en ignorent la cause. Néanmoins, leur mépris ne les empêche pas d'apprécier l'aptitude et l'ardeur au travail de ces hommes infatigables; ils achètent leurs bras et leur intelligence, les paient chèrement, mais ne sauraient les reconnaître pour leurs égaux,

même lorsque ceux-ci se sont conquis une grande et honorable fortune. La Hollande nourrit contre les Israélites et contre les Allemands, un peu de l'aversion que les créoles professent contre ceux dans les veines desquels coulent quelques particules de sang nègre. Ni les sentiments honorables, ni une probité sans tache, ni même une position éminente et une fortune immense, ne sauraient racheter, aux yeux de ces puritains, la tache originelle. Quand il les verra passer, un Hollandais dira toujours en rejetant la fumée de sa pipe et en hochant la tête :

— C'est un Allemand!

Les Juifs allemands eux-mêmes, placés sous un préjugé de semblable nature, à celui qui pèse sur les Allemands ne traitent point, malgré cela, d'égal à égal, leurs frères en oppression, et partagent l'opinion défavo-

rable des Hollandais, à l'égard des Allemands. Voilà pourquoi la physionomie de Rébecca avait pris une expression de dédain, en désignant le propriétaire de la maison du Muider-Straat.

— Et savez-vous son nom? insista David.

— C'est un négociant qui se nomme Litzerman. Il a fait une grande fortune et spécule sur les tabacs.

— Quel âge a sa fille?

— Sa fille! mais il n'en a point. Sa femme est morte depuis quatre années, sans laisser d'enfants.

— Une femme demeure pourtant dans la maison de menheyr Litzerman?

— Une femme! répéta Rébecca dont les petits yeux s'animèrent de malice et de curiosité : je n'en sais rien; mais s'il en est quelque chose, je vous promets de savoir ce qu'elle fait dans le Muider-Straat. J'y perdrai plutôt mon nom de Rébecca.

— Vous conserverez votre nom, Rébecca, car je vous tiens pour la plus forcenée curieuse du quartier juif. Du reste, je n'attache aucune importance à savoir si réellement une femme habite la maison de menheyr Litzerman.

— Aucune! je le comprends bien, repartit la malicieuse Rébecca en clignant de l'œil et en donnant à sa voix une inflexion de raillerie; aucune, mon cher maître! Néanmoins le temps vous durera jusqu'à ce que

vous sachiez le résultat de ma découverte, n'est-ce pas ?

Sous le titre de *Liber Joannis Santamani medici, ex translatione R. Isaac filii Abrahæ Cabrit Galli*, il existe un précieux volume in-folio que l'on ne rencontre guère que manuscrit. Ce livre remarquable, cité avec de grands éloges, dans le *Floregium Rabbinicum*, par Jean Plantavitius, évêque de Louvain, contient un savant et philosophique mélange de leçons d'hygiène et de préceptes moraux. Parmi les sentences originales qui abondent dans l'ouvrage de Jochanan de Santaman, nous avons remarqué celle-ci : *Cache ton visage au soleil, ta route aux voleurs, ton argent à tes voisins et ton secret aux vieilles femmes.*

En écrivant ce dernier précepte, le sage Israélite avait sans doute en vue les vieilles

servantes juives, dont les habitudes inquisitrices dépassent toutes les bornes de la curiosité humaine. Assez avant, d'ordinaire, dans l'intimité de leurs maîtresses, qui ne dédaignent pas toujours la médisance, comme moyen de distraction de leur vie sédentaire et monotone, elles pourchassent avec ardeur les secrets du voisinage, les exploitent, les commentent, et savent, suivant l'expression d'un autre rabbin, faire d'une goutte d'eau un nuage de vapeur. Rien ne leur échappe, ni les fiançailles mystérieuses des amants; ni les réductions qu'amènent, dans les dépenses domestiques, des revers de fortune ou des affaires difficiles; ni la moindre démarche; ni la plus insignifiante infraction à la loi israélite! Le matin, chez les marchandes d'eau et de feu, à midi, au marché, le soir, au sortir de la synagogue, Rébecca se montrait la plus ardente à recueillir, et, avouons-le, à alimenter ces

commérages. Se mêler des affaires des autres était pour elle le bonheur suprême; d'autant plus que dame Sarah ne se montrait pas toujours indifférente aux histoires que la vieille servante rapportait au logis. Avec ces heureuses dispositions naturelles, je vous laisse à juger l'ardeur que mit la digne femme à s'enquérir de menheyr Litzerman et à rassembler tous les documents possibles sur les habitudes et sur les hôtes de la villa du Muider-Straat.

Le soir, après le souper, quand dame Sarah eut donné le signal de la retraite, et que Noémi eut embrassé son frère, la vieille servante monta chez David, sous je ne sais quel prétexte. Le maëtro vit, à l'air important de la digne créature, qu'elle avait fait quelque découverte.

— Eh bien! Rébecca, demanda-t-il, avez-vous été au Muider-Straat, visiter vos amis?

— Certainement, j'ai été au Muider-Straat, répliqua-t-elle. La course est longe pour des jambes de cinquante-sept ans.

— Je lis dans vos yeux que vous avez fait mille découvertes sur la villa de menheyr Litzerman.

— Mille sont trop; mais je puis au moins en dire quatre, répliqua-t-elle.

— Et quelles sont ces quatres découvertes?

— D'abord, M. Litzerman a perdu sa femme, il y a deux ans; ensuite, elle ne lui a point laissé d'enfant; enfin, depuis son veu-

vage, il habite seul la maison du Muider-Straat, sans autre société que ses deux domestiques.

— Vous avez annoncé quatre choses, et n'en voici que trois, Rébecca.

— Attendez, attendez, il ne faut pas dire qu'un bœuf manque de queue, parce que son corps n'a point encore entièrement franchi le seuil de l'étable. Avant-hier, deux femmes, dont une seule portait des vêtements noirs, sont arrivées à la tombée du soir, chez menheyr Litzerman. Il les a embrassées avec plus d'affection qu'il n'en montre d'ordinaire, et elles ont pleuré beaucoup. Les deux voyageuses ont été installées dans un petit appartement qui se trouve au-dessus du rez-de-chaussée. L'une, un peu bossue, paraît âgée

de quarante-ans environ; la seconde n'en compte guère plus de vingt-quatre.

— Et quels liens de parenté les unissent à menheyr Litzerman?

— Voilà ce que personne ne sait encore dans le quartier. Les domestiques allemands qui servent le marchand de tabacs font de la discrétion et feignent de ne pas comprendre le hollandais lorsqu'on leur adresse des questions sur leur maître. Il a donc fallu se contenter de regarder et de voir.

— Et vos dignes amis ont bien regardé et bien vu? Si jamais j'ai quelque secret à cacher, j'éviterai d'habiter le Muider-Straat et surtout de vous avoir pour voisine. Bonsoir, Rébecca.

— Voilà bien les maîtres, gronda Rébecca, tandis qu'à l'aide d'une épingle elle relevait la mèche de sa chandelle qui brûlait d'une façon inégale. On s'évertue à faire ce qu'ils désirent, et ils récompensent par des railleries.

Ainsi, la voix suave que David avait entendue était bien celle d'une femme, jeune assurément, jolie sans doute, et qu'une épreuve douloureuse venait de frapper, puisqu'elle pleurait, en arrivant chez menheyr Litzerman. De quelle nature est son chagrin? Le parent dont elle porte le deuil ne lui laisse point de regrets bien amers, puisqu'elle chantait hier soir..... Mon Dieu! quelle pensée!... Si cette inconnue était la veuve de ce misérable Jansens? Non! Séva ne chanterait point, deux jours après la mort de son père!.. Mon Dieu, la musique n'est-elle pas une consolation? Ne fait-elle pas oublier?

Cette jeune femme chante pour se soustraire, quelques instants, au sentiment de ses douleurs. — Séva! Que le hasard, — si c'était elle, — se montrerait étrange dans ses combinaisons!

Cette idée, malgré son invraisemblance, s'empara vivement de l'ardente imagination du maëstro et ne le quitta point de la nuit entière.... L'héroïne du Muider-Straat, de blonde qu'elle lui était d'abord apparue, devint, pour lui, un jeune femme svelte, aux yeux noirs, et dont il voyait la magnifique chevelure retomber, comme un manteau de soie, sur une taille adorable.

Les détails de la traversée du steam-boat revenaient passer, un à un, devant le souvenir de David, et ce drame mélancolique le suivit jusque dans son sommeil. Aussi, le

matin, ne mettait-il plus en doute que l'inconnue du Muider-Straat ne fût la triste Séva. Peu à peu, il était passé du pressentiment aux suppositions, et des suppositions à la conviction.

Une fois convaincu, il se mit à bâtir, sur cet échafaudage, réel ou imaginaire, mille fantaisies invraisemblables. Il s'attendrissait sur le sort de Séva; il se demandait si la vie humaine réunissait assez de bonheurs pour compenser les atroces tourments sous lesquels avait gémi l'infortunée? Il se supposait chargé par la Providence de cette mission consolatrice, et Dieu sait à travers quelles rêveries vagabondait son imagination de poète. Il se leva et sortit, emmenant avec lui ses pensées. Faut-il ajouter qu'il se trouva transporté dans le Muider-Straat instinctivement, sans, avoir songé au chemin qu'il suivait, et qu'il

se mit à errer dans ce quartier, au grand ébahissement et à la joie insigne des dignes et curieux amis de Rébecca. Tandis qu'il marchait, tout entier aux fantômes qu'il s'était créés, la mystérieuse fenêtre de la villa s'ouvrit et laissa voir, à travers les fleurs qui voilaient à demi son embrâsure, de charmants cheveux blonds, puis des traits d'une douceur adorable, et enfin un bras mignon.

La jeune fille se pencha en dehors pour respirer l'air frais du matin, ajusta les pots de fleurs dont les mouvements de la jalousie avaient, sans doute, un peu froissé le feuillage et tourna la tête pour répondre à quelqu'un qui lui parlait dans l'intérieur de la chambre. David put admirer, quelques instants encore, la nuance dorée des cheveux de l'inconnue et les contours élégants de son

cou. Tout-à-coup, la vision disparut et la fenêtre se referma.

La pensée de Séva ne se présenta plus de toute la journée au souvenir du maëstro.

Le soir, assis à son piano, il laissait errer au hasard ses doigts sur les touches, et faisait soupirer à l'instrument des sons vagues et en harmonie avec la situation extatique de son ame, lorsqu'il entendit des pas grincer sur le plancher de sa chambre. Il se retourna. Rébecca arrivait encore plus triomphante que la veille.

— Je sais tout, dit-elle : tout! Ces Allemands font les discrets; mais cependant mon compère Salomon leur a délié la langue. Il lui en a coûté trois bouteilles de vin, car il n'est pas facile de griser un de ces ivrognes

de profession; enfin, en présence de la dernière bouteille, le factotum de menheyr Litzerman a parlé, comme l'âne de Balaam à la vue de l'ange. La dame noire est la nièce du négociant : son père a péri en revenant de Surinam avec un bâtiment sur lequel se trouvait toute sa fortune. Cette demoiselle n'ayant plus de mère depuis longtemps, reste donc à la fois orpheline et ruinée. Recueillie d'abord par la sœur de sa mère, son oncle l'a fait venir chez lui; car le négociant allemand, malgré son avarice et son humeur bourrue, ne manque pas tout-à-fait de cœur. D'ailleurs, vieux, isolé, sans personne pour l'aimer, que pouvait-il faire de mieux? Le voilà maintenant avec une jolie nièce, qui l'entourera de soins, qui dirigera sa maison, et qui lui tiendra compagnie, le soir, pour prendre le thé. Ce qu'il fait pour sa nièce est de l'égoïsme, voilà tout. Et puis quelle ame

serait assez dure pour abandonner à la misère la sœur de son frère? Bonsoir, menheyr David.

— Bonsoir, ma bonne Rébecca.

— Comme hier, pas un mot de remerciement! Ah! ce n'est pas ainsi que, demain matin, on écoutera mes nouvelles chez la marchande d'eau et de feu, murmura Rébecca, pour qui le bonheur de se plaindre était, après la médisance et le bavardage, la plus douce des jouissances.

David s'assit devant la table qui lui servait du bureau, et écrivit la lettre suivante.

« A peine arrivé à Amsterdam, mon cher Wilhem, je vous écrivais combien j'avais hâte de me retrouver dans la vie d'art et d'indé-

pendance que je mène à Paris. Ma grand'-mère, vous disais-je, sans tenir compte des quinze années qui se sont écoulées depuis mon départ pour la France, semblait prendre à cœur de me traiter en enfant, et de m'accabler de minuties bigotes. Rien n'est changé dans les manières de la bonne femme. Ce matin encore, elle m'a adressé une réprimande véritable, et plus sévère que n'en recevait, de vous, votre petite-fille, après avoir cassé méchamment une précieuse porcelaine de Chine. Et savez-vous ce qui m'a valu ce grand courroux? La vieille Rébecca, notre servante, est venue lui raconter que je ne portais pas d'arba-kanfoth sur ma poitrine et que je n'avais point apporté de tephelin (1)

(1) Les *Tephelin* ou *phylactères* sont des courroies qui s'attachent au bras et sur le front. Ces courroies renferment, dans une sorte de chaton, plusieurs chapitres du *Pentateuque*.

pour réciter mes prières. En apprenant que je négligeais de me conformer à ces coutumes israélites, vous ne sauriez vous figurer quelle a été la colère de mon aïeule. Ma pauvre sœur Noémi, bon ange qui se place sans cesse entre moi et les colères de dame Sarah, n'a pu calmer la rigoureuse dévote qu'après une grande heure de prières et de larmes. Vous vous étonnez, sans doute, que je résiste à de pareilles épreuves, et que je ne sois point encore de retour à Paris, ou en route pour y revenir?....

« Eh bien ! Wilhem, je ne saurais quitter Amsterdam. Les pieuses persécutions de dame Sarah ont perdu, pour moi, leurs ennuis: un charme mystérieux me retient dans cette ville. J'aime! Est-ce bien ce mot-là qu'il faudrait employer pour exprimer l'état de mon ame ? Je n'ai point encore échangé une pa-

role avec Elle, et peut-être même n'a-t-elle point remarqué le promeneur qui, chaque matin et chaque soir, passe sous ses fenêtres. Tout nous sépare sans doute ! Elle appartient à une famille riche; peut-être aime-t-elle autre part; enfin j'ignore jusqu'à son nom... Et cependant, Wilhem, ce que j'éprouve ne ressemble en rien à une folle imagination dont l'absence ou le temps sauraient bien vite faire justice. Mon cœur bat avec trop de violence quand j'entrevoie, à travers les fleurs qui garnissent sa fenêtre, un regard mélancolique de ses yeux, ou seulement une boucle de sa longue chevelure. Sa pensée ne me quitte pas d'un moment. Si dame Sarah gronde, il me semble qu'elle m'exhorte à la patience, car me soustraire à ces petites persécutions serait me séparer d'Elle. Quand j'étudie, quand je me livre à mes travaux de composition, je crois sentir

respirer, derrière moi, le souffle pur de son haleine; c'est par elle et pour elle, que je trouve mes meilleurs inspirations.

«Mon opéra d'*Ugolino* sera de beaucoup supérieur à la *Donna Bianca;* j'écris Ugolino pour Elle. Tout cela vous semble extravagant, Wilhem. Cependant, vous savez que de tous les hommes d'imagination, je suis le moins romanesque. A trente-trois ans, d'ailleurs, on sait faire la part du cœur et de la tête. Or, en m'interrogeant d'une façon sérieuse et calme, je suis forcé de reconnaître avec terreur que l'art n'est plus pour moi qu'une pensée secondaire. *Elle* domine mon ame et ma vie. »

*Du lendemain.*

«Je l'ai rencontrée hier, mon cher Wilhem!

Ma main, en passant, a légèrement effleuré un pli de son voile. La rougeur de son visage; son émotion à ma vue, m'ont appris que je n'étais point, tout-à-fait pour *Elle*, un étranger!... Laissez-moi vous dire les détails de cet heureux hasard. On venait d'ouvrir ici une magnifique exposition d'horticulture, sans rivale en Europe. Une foule immense circulait dans les galeries et dans les allées du jardin botanique, où brillaient, sur des gradins abrités par des tentes, les fleurs les plus merveilleuses. Tout-à-coup je l'aperçois. Elle portait des vêtements de deuil, et s'appuyait sur le bras d'une dame âgée et contrefaite; à côté d'elle marchait menheyr Litzerman. Nos yeux se rencontrèrent, et pour cacher son trouble elle se mit à considérer, avec une feinte attention, une touffe d'azaléa qui s'épanouissait à ses pieds, dans un vase du Japon. Je la suivis sans affectation au milieu

de la foule, et je pus contempler la souplesse de sa taille, la grâce de sa démarche, ses adorables cheveux blonds qui semblent entourer, d'une auréole, sa physionomie douce empreinte de tristesse. Elle dit quelques mots à la vieille dame qui l'accompagnait... Jamais voix aussi mélodieuse n'avait retenti jusqu'à mon cœur.

« Une bouquetière s'est trouvée sur mon passage. J'ai pris dans sa boutique quelques tiges d'azaléa et je les ai tenues à la main. A la vue de ces fleurs, une nouvelle animation a coloré les joues pâles de la jeune fille.

« Le bonheur de cette journée ne devait pas se borner encore là, Wilhem. Le bourgmestre, qui me témoigne beaucoup d'intérêt, est venu visiter l'exposition d'horticulture. Il m'a pris par le bras, et il a fallu, bon gré, malgré,

parcourir avec lui les allées du jardin.... Bientôt, nous avons rencontré menheyr Litzerman avec sa famille. Le trois fois béni bourgmestre a rejoint le négociant : il m'a présenté à sa belle-sœur et à sa nièce. Mon cœur battait à rompre ma poitrine; j'ai trouvé néanmoins la force de balbutier quelques paroles à la jeune fille, aussi troublée que moi, et de lui offrir les azaléas que je tenais à la main : elle les a reçus avec une indicible émotion. Nous nous sommes séparés ensuite. Mais le soir, — Wilhem, comprenez-vous bien tout mon bonheur, — le soir, en passant dans le Muider-Straat, j'ai vu mes azaléas soigneusement disposés dans un vase de cristal, au milieu de la petite fenêtre d'Isabelle... C'est le nom que lui a donné son oncle, pendant notre courte entrevue.

« Je n'ose relire ma lettre, Wilhem. Peut-

être, si je le faisais, ne vous l'enverrais-je point, et cependant, comme elle est l'expression de mon ame, il faut que vous la lisiez, afin de pouvoir bien juger de mon état. J'attends vos conseils, comme un pauvre malade attend la visite de son médecin, avec une impatience ardente et une confiance aveugle. »

« David. »

WILHEM A DAVID.

« Si vous aimez cette jeune fille, David, il faut vous assurer qu'elle est digne de votre amour. Si les qualités de son cœur répondent à sa beauté; si les convenances sociales ne s'opposent point à cette union, épousez-la. Voici, n'est-ce pas, une conclusion bien nette, et une réponse bien prosaïque à toute la poésie de votre lettre? Ecoutez-moi,

David. Je vais vous tenir un langage sévère et positif, mais il sera dicté par l'honneur et par la loyauté. Si ce mot : mariez-vous, vous effraie ; si la pensée de vous unir pour toujours avec celle que vous aimez ne vous comble point de joie, rassurez-vous : votre amour n'a rien de sérieux ; votre imagination d'artiste seule a tout fait. Dans ce cas, il faut quitter Amsterdam, retourner à Paris, voyager n'importe où..... Mais il faut vous éloigner. Vous agiriez avec lâcheté en cherchant à inspirer une passion qui ne tarderait pas à s'effacer de votre pensée et qui laisserait des traces durables et douloureuses dans un autre cœur. Avec la supposition contraire, marchez droit au but; votre fortune ne vous permet pas de contracter, de suite, un mariage, mais les coutumes de la Hollande consacrent les longues fiançailles. Vous échangerez un anneau avec Isabelle, et comme la

plupart des jeunes filles de notre pays, elle attendra, sans un doute, sans une inquiétude, le moment où vous viendrez lui dire : Dieu nous permet enfin de nous unir. Après le succès de votre second opéra, votre mariage deviendra une résolution sage. Vous vous serez assuré de l'aisance pour le présent et des chances certaines de fortune pour l'avenir. Réfléchissez bien à tout cela, mon cher David. Ne me répondez que dans deux jours. D'ici là, subsistuez, si vous le pouvez, votre raison à votre imagination, et décidez. »

WILHEM.

« DAVID A WILHEM. »

« Mais elle appartient à une famille opulente, et je ne suis qu'un artiste sans fortune! Mais, Wilhem, son oncle rêve assurément pour elle un parti plus riche! Un négociant doit n'en-

trevoir, qu'à travers les préjugés ordinaires aux personnes de sa caste, ma profession de compositeur. Qui d'ailleurs se chargerait de sonder les intentions de menheyr Litzerman? A qui confier mon secret sans m'exposer à des indiscrétions et au ridicule de rendre publics, en cas d'un échec très-probable, ma déception et mon chagrin? Et cependant, Wilhem, je ne suis point indifférent à Isabelle. Hier encore j'ai été assez heureux pour la rencontrer. Elle portait à son corsage une fleur d'azaléa. J'attends de vous une prompte réponse, mon ami; vous êtes de sang-froid et moi je me sens brûler d'une fièvre qui trouble ma raison. Décidez, agissez pour moi, Wilhem.»

« David. »

Deux jours après, Rébecca, un balai à la main, était aux prises avec la poussière et la

boue qui souillaient le seuil du logis. La vieille juive, il faut en faire l'aveu, dans ce combat contre l'envahissement de ses frontières par la malpropreté, n'apportait rien de l'acharnement furibond que déploient, en pareil cas, les servantes hollandaises. Elle n'avait recours ni aux petites pompes qui lancent l'eau sur les vitres, ni aux grosses éponges, ni à la brique pilée, ni au sable fin. Elle chassait mollement l'ennemi, sans trop s'inquiéter que le vent rapportât en détail dans la maison ce que le balai chassait en gros. Ce fut donc au milieu d'un tourbillon de poussière qu'apparut, à la mènagère israélite, la figure calme de Wilhem.

Rébecca s'appuya sur son balai comme un soldat sur son fusil, et regarda, d'une façon peu gracieuse, le visiteur, dans les traits

duquel son œil exercé ne reconnaissait pas le type de ses co-religionnaires.

— Je désire parler à votre maître, ma bonne femme.

— Ma bonne femme?... répéta-t-elle aigrement : mon maître?....

— N'est-ce-pas ici le logis de menheyr David?

— Quel David? reprit-elle. Les David et les Salomon, comme dit le proverbe, ne manquent pas de nom, mais de foi, dans Israël.

— Je désire parler à menheyr David de Saverne. Veuillez m'introduire près de lui.

Rébecca, réduite à obéir, allégua néanmoins qu'il était de bien bonne heure; que David se trouvait sans doute encore au lit; qu'il se pouvait qu'il travaillât, et qu'elle devait, avant tout, consulter dame Sarah.

— Veuillez dire à David que son ami Wilhem désire lui parler, répliqua le négociant de Rotterdam, sans s'impatienter du mauvais vouloir de la vieille femme.

Elle céda, de guerre lasse, et sans cesser de rechigner.

A peine eut-elle prononcé le nom de Wilhem, que David accourut et se jeta dans les bras de son ami.

— Me voici! dit Wilhem avec simplicité.

— Je vous attendais, répondit chaleureusement David; je savais bien, mon bon Wilhem, que vous viendriez à mon aide.

— Je n'ai point perdu mon temps depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, reprit Wilhem en s'asseyant. J'ai fait prendre des informations sur la fortune de menheyr Litzerman : sans être aussi considérable qu'on le croit, elle lui permet du moins de doter honorablement sa nièce.

— Qu'importe! s'écria David.

— Il importe beaucoup! répartit Wilhem en souriant... Deux des principaux négociants d'Amsterdam m'ont remis des lettres de recommandation pour le tuteur d'Isabelle. La valeur artistique de votre nom, les justes espérances de fortune que promet votre posi-

tion, et je l'espère bien, quelques paroles de la jeune fille, amèneront vos fiançailles à une prompte conclusion. Je me rends chez menheyr Litzerman. Adieu, dans une heure, je vous apporterai une réponse favorable.

— Dieu le veuille! Hâtez-vous, Wilhem, car l'attente me sera longue et douloureuse.

Wilhem prit son chapeau, serra la main de David et se dirigea vers le Muider-Straat.

Le Rotterdamois, qui ne partageait pas les émotions de son ami, passa devant la fenêtre mystérieuse, sans que son cœur battît plus vite que de coutume. Rien n'altéra même la sérénité habituelle de sa nature, au moment où, après avoir demandé à parler à menheyr Litzerman, il fut introduit dans le cabinet du négociant. Convaincu qu'il allait réussir,

et que sa cause était trop bonne pour être perdue, il s'assit paisiblement devant l'homme appelé à décider du sort de David.

Après un de ces saluts, réduits à leur simple formalité, qui sembleraient à Paris une insulte, et qui sont les seuls admis en Hollande, Wilhem s'assit sur un fauteuil, en face de menheyr Litzerman, remit à ce dernier les lettres de recommandation, et attendit.

Le négociant jeta les yeux sur les signatures des lettres.

— Les maisons Verbruggen et Bogaerts sont trop honorables pour qu'on ne s'empresse pas d'accéder à leurs ordres, dit l'oncle d'Isabelle.

Wilhem fit un mouvement qui ressemblait à une inclination de tête.

Menheyr Litzerman prit ses besicles en or, les plaça devant ses yeux, et commença sa lecture, pendant que Wilhem considérait avec attention, le futur bel oncle de son ami.

C'était un homme, sec, brun, chauve, et dont le visage profondément labouré par les sillons de la petite vérole faisait ressortir deux grosses lèvres rouges. Le miroitement des verres de ses besicles, laissait à peine distinguer les yeux saillants de sa figure indéchiffrable. Wilhem ne put donc rien remarquer sur la physionomie impassible de menheyr Litzerman, tandis qu'il lui expliquait les motifs qui l'amenaient; ce qu'il fit avec la franchise et la rondeur habituelle de

son caractère, et son dédain de tout chemin qui ne menait pas droit au but.

L'Allemand le laissa parler en silence, sans un geste d'approbation ou d'improbation : quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il répondît.

A la fin, d'une voix fortement marquée de l'accent tudesque, il reprit une à une les phrases de Wilhem, en les accompagnant d'une observation vague, et qui ne semblait dite que pour laisser, à celui qui la prononçait avec lenteur, le temps de réfléchir plus longtemps avant de prendre une décision.

— Menheyr David me demande la main de ma nièce? il m'honore beaucoup. Son avenir d'artiste est brillant, tout le monde le pense, et c'est une opinion que je partage; il jouit

de l'estime de la ville, et puis je n'ai entendu dire que du bien de lui.

— Et vous acceptez la demande qu'il vous fait d'être admis dans votre maison, et d'obtenir de vous le titre de fiancé de mademoiselle Isabelle, s'il parvient toutefois à gagner son affection?

— Je me trouve à peine réuni à ma nièce; une prompte séparation me serait bien douloureuse.

— David ne songe point à vous enlever encore mademoiselle Isabelle. Le succès n'a récompensé, que depuis peu de temps, le génie et le persévérant travail de mon ami. Une année est encore nécessaire au maëstro pour qu'il assure solidement sa position. Si vous y consentez, il passera quelques mois

auprès de sa fiancée, repartira pour Paris, et viendra, le temps de son absence écoulé, épouser celle qu'il aime.

Litzerman parut respirer plus à l'aise en entendant les dernières paroles de Wilhem; ces imperceptibles symptômes de satisfaction s'accrurent, tandis que le bon jeune homme lui donnait à lire une note sur la fortune actuelle de David, et sur les biens dont il hériterait à la mort de son aïeule.

— Il ne reste plus qu'à connaître la dot de mademoiselle votre nièce, conclut-il : nos paroles une fois échangées, nous n'aurons plus à reparler d'affaires que le jour du contrat, dont nous allons même régler les conditions, afin de n'avoir plus à y revenir. Communauté absolue de biens, et succession

mutuelle au survivant après la mort d'un des deux époux. Cela vous convient-il ?

— Cela me convient à merveille.

— Ainsi la dot de mademoiselle Isabelle sera de...

— La dot de ma nièce... mais je pourrai donner à ma nièce... cinquante mille florins.

— J'accepte au nom de David. Nos paroles sont irrévocablement échangées, menheyr Litzerman. L'affaire ne regarde plus maintenant que votre nièce et David. A vous parler franchement, je ne pense pas qu'il détruise ce que nous venons de conclure. A quelle heure pourrai-je vous amener David?

— Ma foi, quand il vous plaira. A vrai dire aussi, je pense qu'Isabelle ne trouvera point

trop matinale la visite de menheyr David, et qu'il recevra un aussi bon accueil que certain bouquet d'azaléas.

Wilhem serra la main que menheyr Litzerman lui présentait, et donna à sa marche une précipitation inusitée, tant il lui tardait d'apprendre à David les heureuses nouvelles dont il était porteur.

Il rencontra son ami à l'entrée du Muider-Straat.

David n'avait pu résister à l'impatience qui le poignait; il était venu au-devant de Wilhem. Un bon gros rire sortit gaiement de la large poitrine du négociant.

— Salut au fiancé d'Isabelle! cria-t-il de loin.

David sauta au cou de son ami.

— Quand pourrais-je la voir, lui parler?

— A l'instant même.

Sans avoir le temps de se reconnaître, Wilhem fut entraîné par le maëstro éperdu de bonheur.

Isabelle traversait le jardin pour se rendre chez son oncle qui venait de la faire mander. A la vue de David, elle ne put réprimer un léger cri.....

David s'avança vers elle, et détachant d'une large touffe une fleur d'azaléa :

— Désormais, lui dit-il, chaque jour, si vous le voulez, je pourrai vous offrir un bouquet d'azaléa. Seulement je vous demanderai,

en échange, le bouquet desséché de la veille.

Et comme elle le regardait avec un mélange de surprise et de bonheur :

— Je suis votre fiancé, murmura-t-il... A moins que vous ne refusiez de sanctionner la promesse que m'a faite votre oncle de m'accorder ce titre?

Isabelle leva vers le ciel des yeux pleins de larmes; c'étaient des larmes de reconnaissance et de félicité.

La simplicité des mœurs allemandes et hollandaises ne donnait à cette première entrevue des amants rien que de convenable et d'ordinaire. Aussi, lorsque menheyr Litzerman vit Isabelle s'avancer vers lui, son bras en-

lacé au bras du maëstro, se contenta-t-il de dire avec bonhommie :

— Ah ! voici qui m'évite une présentation solennelle et en règle. Puisque c'est vous qui vous chargez, Isabelle, de faire à Monsieur les honneurs de la maison, conduisez-le près de votre tante, et présentez-le lui.

Les joues brûlantes de la jeune fille pouvaient rivaliser d'éclat avec les plus belles roses du jardin. Les yeux baissés, le cœur palpitant, elle dégagea doucement son bras du bras de David.

— Va, pauvre honteuse, va, reprit Litzerman avec une douce taquinerie, va subir l'expiation de ton bonheur ! Je t'impose ce châtiment pour ton imprudence à regarder passer, de ta fenêtre, les promeneurs matinaux

et nocturnes.... Sans oublier ton goût pour les azaléas.

David trouva près de dame Truchden, tante d'Isabelle, un accueil affecteux et qui gagna tout de suite le cœur de l'heureux David. Elle embrassa la jeune fille avec effusion, et tendit la main au maëtro.

— C'est ma fille, dit-elle, c'est mon enfant. J'ai promis à ma sœur mourante de veiller sur la pauvre orpheline, avec une sollicitude de mère. J'ai juré de la rendre heureuse ; je tiendrai mon serment par vous, n'est-ce pas?

David répondit en portant à ses lèvres la main de dame Truchden.

L'après-midi se passa, pour David et pour Isabelle, avec la rapidité de l'éclair. Il fallut enfin se séparer le soir ; mais Isabelle, au moment du départ, dit à son fiancé, avec

l'adorable rougeur qui n'avait cessé, ce jour-là, d'empourprer ses joues.

— Vous viendrez de bonne heure, n'est-il pas vrai?

De moins tendres paroles suffisent pour qu'un amant emporte un paradis de félicité dans son ame. Jugez des transports de l'heureux David!

— Mon ami, disait-il à Wilhem, quelle simplicité divine! Avec quelle candeur elle m'a naïvement laissé lire dans sa tendresse! Elle n'a point eu recours à l'hypocrisie d'une réserve menteuse. Elle s'est montrée d'une pureté et d'un amour à faire envie aux anges. Quelle joie vont éprouver ma sœur et ma grand'mère en apprenant toutes ces heureuses nouvelles!

— Ma foi, reprit Wilhem, nous les avons oubliées d'une façon peu convenable. Quelles

ont dû être les attentes de ces deux dames, depuis le matin?

— Mais elles ne connaissent rien encore de mes projets.

— Vous avez demandé une jeune fille en mariage, sans avoir obtenu l'assentiment de votre grand'mère, David? Quand vous m'avez chargé de ma mission conjugale près de menheyr Litzerman, je pensais que vous aviez, comme il était naturel de le faire d'abord, consulté dame Sarah, et reçu son approbation.

— Ma grand'mère aurait trouvé mille objections; le mariage conclu, elle l'acceptera avec joie. D'ailleurs, je ne suis plus un enfant; enfin, les événements, depuis ce matin, ont marché avec une vivacité qui ne m'a point laissé le temps de la réflexion.

— Votre aïeule sera justement mécontente, David.

— Vous avez raison, Wilhem; mais pour tout réparer, pour nous enseigner le moyen de sortir de la fausse voie dans laquelle je me suis jeté sans réflexion, n'ai-je point ma providence habituelle, ma sœur Noémi ? nous allons tout lui apprendre : nous saurons d'elle, s'il faut avouer à dame Sarah que mes fiançailles sont conclues, ou bien si nous devons les lui présenter seulement comme un projet.

Wilhem approuva ce parti. David, en rentrant au logis, prit le bras de sa sœur et lui confia ses desseins de mariage.

La jeune fille témoigna la joie la plus vive.

— Oh! qu'il me tarde d'embrasser celle à qui je donnerai le doux nom de sœur, dit-elle. David, c'est maintenant que ma vie sera heureuse! Pendant ton absence, mon frère,

j'irai la consoler et lui parler de toi. Je ne veux, plus la quitter. Je passerai de longues journées près d'elle; le soir, quand viendra le moment de la prière, je me placerai dans la même tribune, pour que Dieu reçoive à la fois nos deux prières pour toi.

— Demain tu la connaîtras. Demain, Noémi, je te mènerai près d'Isabelle Litzerman.

— Isabelle Litzerman, répéta Noémi : la nièce du négociant allemand dont Rébecca nous parlait encore ce matin?

— Eh bien! pourquoi cette pâleur et ces larmes qui succèdent à ta joie?

— O mon frère, mon malheureux frère! qu'as-tu fais? murmura Noémi, en tombant sans connaissance aux pieds de David.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Melun. — Imprimerie de Desrues.